

Université de Montréal

Les actualités du front européen à travers la presse parisienne collaborationniste, 1940-1944

Par

Jean-Philippe Pelletier

Département d'histoire – Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise ès arts (M.A.), option Recherche

Février 2024

© Jean-Philippe Pelletier, 2024

Université de Montréal
Département d'histoire, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Les actualités du front européen à travers la presse parisienne collaborationniste, 1940-1944

Présenté par

Jean-Philippe Pelletier

Sera évalué par un jury composé des personnes suivantes

Mathieu Arsenault

Président du jury

Deborah Barton

Directrice de recherche

Fabien Théofilakis

Membre du jury

RÉSUMÉ

Après la défaite des troupes françaises en juin 1940, bouleversée, la France est grandement chamboulée à plusieurs niveaux : territorialement, des parcelles du territoire national sont soit annexées par le Reich ou sont occupées par les vainqueurs allemands et italiens. Politiquement, à Vichy, un régime autocrate émerge mené par le maréchal Philippe Pétain. Sur le plan de la presse, en France occupée, les journaux qui ont refusé le contrôle allemand se sabordent ou s'exilent en zone libre. Sous la forte censure allemande, les journaux restants deviennent des vecteurs de la propagande nationale-socialiste. De 1940 à 1944, les journaux diffusent abondamment des articles, des chroniques politiques et des communiqués officiels de l'Occupant relatant les nouvelles militaires se déroulant sur les différents fronts à travers l'Europe.

Dans ce mémoire, l'objectif est de brosser un portrait des représentations du Troisième Reich qui sont mises de l'avant par la presse parisienne qui traite d'affrontements majeurs : la bataille d'Angleterre, l'opération Barbarossa, la bataille de Smolensk, la bataille de Kiev, la bataille de Moscou, la bataille de Stalingrad, la bataille de Monte Cassino, les bombardements alliés sur Paris en avril 1944 et la bataille de Cherbourg. Notre corpus est composé de divers textes publiés dans quatre quotidiens : *Le Matin*, *le Paris-soir*, *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*.

Dans cette étude, d'une part, nous montrons que les journaux exaltent copieusement les victoires et faits d'armes des soldats de l'armée allemande, la Wehrmacht. Ils insistent d'ailleurs sur la nature historique et exceptionnelle des opérations à grande échelle menées par l'Allemagne. Quant aux ennemis anglo-américains et soviétiques, dans les quotidiens, ils sont décrits tels des barbares qui tuent sans vergogne des civils européens. De plus, la presse met l'accent sur une soi-disant inaptitude de ces soldats alliés au front face à la puissante armée du Reich. D'autre part, les chroniqueurs politiques français d'extrême droite se montrent très enthousiastes au nouvel ordre européen dominé par le Troisième Reich. Ces derniers considèrent que la France doit jouer un rôle tant politique que militaire afin de soutenir ses alliés allemands et européens dans la guerre contre l'Union soviétique et les démocraties occidentales.

Mots-clés : France, Troisième Reich, Alliés, Union soviétique, Seconde Guerre mondiale, presse française, *Le Matin*, *Le Petit Parisien*, *le Paris-soir*, *L'Œuvre*, propagande, représentations, nazisme, collaborationnisme.

ABSTRACT

After the defeat of the French troops in June 1940, France was disrupted on several levels : territorially, parts of the national territory were either annexed by the Reich or were occupied by the German and Italian victors and politically, a new autocratic regime emerges in Vichy led by Marshal Philippe Pétain. In terms of the press, in occupied France, newspapers which refused German control were scuttled or exiled to the free zone. Under heavy German censorship, the remaining newspapers became vectors of National Socialist propaganda. From 1940 to 1944, newspapers widely distributed articles, political chronicles and press release from the occupier which described military news from the different fronts in Europe.

In this dissertation, the objective is to paint a portrait of the representations of the Third Reich which are put forward by the Parisian press which recount major battles : the Battle of Britain, Operation Barbarossa, the Battle of Smolensk , the Battle of Kiev, the Battle of Moscow, the Battle of Stalingrad, the Battle of Monte Cassino, the Allied bombings of Paris in April 1944 and the Battle of Cherbourg. Our corpus is made up of various texts published in four daily newspapers : *Le Matin*, *le Paris-soir*, *Le Petit Parisien* and *L'Œuvre*.

In this study, we show that the newspapers copiously exalt the victories of the soldiers of the German army, the Wehrmacht. They also emphasize the historic and exceptional nature of the operations carried out by Germany. As for the Anglo-Saxon and Soviet enemies, in the daily newspapers, they are described as barbarians who shamelessly kill European civilians. In addition, the press emphasizes the supposed ineptitude of these allied soldiers at the front in the face of the powerful army of the Reich. On the other hand, French far-right political columnists are very enthusiastic about the new European order dominated by the Third Reich. The latter consider that France must play both a political and military role in supporting its German and European allies in the war against the Soviet Union and Western democracies.

Keywords : France, Third Reich, Allies, Soviet Union, Second World War, French press, *Le Matin*, *Le Petit Parisien*, *le Paris-soir*, *L'Œuvre*, propaganda, representations, Nazism, collaborationism.

TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	I
ABSTRACT	II
REMERCIEMENTS	IV
INTRODUCTION	1
ÉNONCÉ DU SUJET ET PROBLÉMATIQUE	1
HISTORIOGRAPHIE DE L'OCCUPATION	1
HISTORIOGRAPHIE DE LA PROPAGANDE NAZIE.....	5
HISTORIOGRAPHIE DE LA PRESSE FRANÇAISE DURANT L'OCCUPATION.....	8
LA PRESSE FRANÇAISE DES ANNÉES 1930	11
L'INSTAURATION DU RÉGIME D'OCCUPATION	13
LA MISE AU PAS DE LA PRESSE FRANÇAISE.....	15
SOURCES ET MÉTHODOLOGIE.....	25
L'ARGUMENTAIRE	33
CHAPITRE I : LE REICH CONTINUE SES OFFENSIVES À L'OUEST ET À L'EST, 1940-1941	36
1.1 LA GUERRE AÉRIENNE À L'OUEST : LA BATAILLE D'ANGLETERRE	37
1.2 LA GUERRE À L'EST : LE DÉCLENCHEMENT DE LA GUERRE TOTALE À L'EST ET LES PREMIÈRES VICTOIRES ALLEMANDES	50
1.2.1 Le début de la « guerre européenne contre le judéo-bolchévisme », l'opération <i>Barbarossa</i>	50
1.2.2 La bataille de Smolensk	59
1.2.3 La bataille de Kiev	66
CHAPITRE II : L'OFFENSIVE ALLEMANDE ENRAILLÉE PAR LES CONTRE-OFFENSIVES SOVIÉTIQUES, 1942-1943	75
2.1 LA BATAILLE DE MOSCOU	75
2.2 LA BATAILLE DE STALINGRAD	86
CHAPITRE III : À L'OUEST, L'ÉTAU SE RESSERRE SUR LE TROISIÈME REICH, 1944	100
3.1 LA BATAILLE DE MONTE CASSINO.....	100
3.2 LES BOMBARDEMENTS ALLIÉS DANS LA RÉGION PARISIENNE DU 18 AU 21 AVRIL 1944	107
3.3. LA BATAILLE DE CHERBOURG.....	116
CONCLUSION	125
LIMITES DU MÉMOIRE ET POSSIBLES PISTES DE RECHERCHE.....	129
BIBLIOGRAPHIE	130

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, je remercie ma directrice de recherche, Mme Deborah Barton, pour ses critiques constructives et son soutien essentiel tout le long de ce cheminement. Je lui suis très reconnaissant pour le temps qu'elle m'a accordé lors de nos nombreuses rencontres qui se sont révélées fort utiles.

Ensuite, j'aimerais remercier mes parents qui m'ont toujours soutenu tant émotionnellement que financièrement depuis le début de mes études et sans leur indéfectible confiance et amour, je n'aurais pu terminer ce long parcours universitaire ; mes grands-parents Nicole et Laurent qui m'ont transmis la passion de l'Histoire ; ma tante Gabrielle qui m'a offert son aide généreuse à la correction de ce mémoire ; mon ami David pour ses commentaires positifs lors de ces longs débats forts passionnants et de son support dans les moments plus difficiles.

À la mémoire de mon grand-père Léonard...

INTRODUCTION

Énoncé du sujet et problématique

Totalement bouleversée depuis la déclaration de guerre du Troisième Reich, à partir de l'été 1940, la presse en France occupée, passant d'une censure à une autre – celle du vainqueur allemand cette fois-ci, subit de nouvelles transformations qui influenceront grandement la manière de diffuser les informations pendant l'Occupation et les années d'après-guerre. Totalement asservie par les nouveaux maîtres germaniques, l'industrie de la presse devient un vecteur majeur de la diffusion de la propagande nationale-socialiste, qui tout au long de ces quatre ans, tente de modeler une opinion publique française considérablement bouleversée par la catastrophe militaire de ses institutions politico-militaires. Pour soumettre la presse, l'Occupant utilise la répression et, à d'autres moments, récompense les journaux les plus coopératifs, par exemple, en accordant une plus grande quantité de papier, ressource rare à l'époque.

Dans ce mémoire, nous montrons comment quatre grands quotidiens parisiens collaborationnistes (*Le Matin*, *le Paris-Soir*, *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*) présentent les affrontements majeurs tant en Europe de l'Ouest que de l'Est de l'été 1940 jusqu'à la libération de la France à l'été 1944. Mentionnons que ces journaux qui ont eu le droit d'exercer leur besogne sous l'Occupation n'ont pas été fondés par les Allemands, mais existent depuis le XIX^e et le XX^e siècle.

Historiographie de l'Occupation

Par la nature des sources, notre mémoire est lié à trois historiographies distinctes : l'Occupation parisienne par les Allemands, la propagande nationale-socialiste et la presse française de la III^e République durant les années 1930. Nous présentons un bref survol de celles-ci. L'historiographie de l'Occupation de la France est riche tant quantitativement que qualitativement et elle débute dès 1945. Sous l'initiative de l'historien Henri Michel et du Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, les historiens ont pour objectif d'analyser la période difficile qui vient de se terminer¹. Jusqu'en 1965, l'historiographie de l'Occupation est essentiellement concentrée sur l'étude de la résistance. Les ouvrages publiés durant cette période sont imprégnés par une

¹ Julian Jackson, *La France sous l'Occupation : 1940-1944* (Paris : Flammarion, 2004), 29.

certaine glorification de la résistance : tout d'abord, à la toute fin de la guerre, des résistants vivants ont publié leurs mémoires où ils narrent leur expérience personnelle et dérivent aussi les organisations résistantes dont ils ont été membres². Ces ouvrages nous sont profitables parce qu'ils nous renseignent sur une proportion de la population française qui est possiblement immunisée à la propagande nazie et qui ne fait plus confiance à la presse collaborationniste de Paris. Cette historiographie nous montre d'une certaine manière que la propagande n'a pas réussi à contrôler et formater l'opinion publique des Français afin que ces derniers acceptent la présence allemande en France.

Avant les années 1970, les historiens ont négligé de s'intéresser à la France de Vichy, qui occupe une place centrale dans l'historiographie de cette décennie. En effet, durant ces années, l'historien Robert Paxton a déchiffré les archives allemandes dans le dessein de mieux connaître la nature du régime installé à Vichy³. Après ses recherches, Paxton est arrivé à plusieurs conclusions importantes. Premièrement, dans un contexte où la Résistance demeure faible d'après ses dires, il soutient que « l'opinion publique quasi unanime⁴ » approuve le projet de mettre en œuvre un tout nouveau régime centré autour de la personnalité du maréchal Philippe Pétain⁵. Deuxièmement, l'auteur américain prouve que la collaboration avec les autorités occupantes allemandes n'a pas été exigée par ces dernières, mais bien offerte au Reich par le gouvernement de Vichy⁶. Troisièmement, il montre que l'État vichyste ne constitue pas un « un bloc⁷ », mais est bien un ensemble hétéroclite. Il explique qu'il existait des conflits idéologiques entre des conservateurs catholiques et des membres d'extrême droite et fascistes.

Ensuite, un changement majeur s'effectue dans l'historiographie des années 1980 et 1990. Les historiens s'intéressent désormais à la population et à la société sous l'Occupation allemande. Pour éviter une généralisation de l'opinion publique, d'autres spécialistes se sont intéressés à plusieurs strates sociales, genrées et économiques tels que les travailleurs prolétaires, les femmes,

² Pierre Guillain de Bénouville, *Le sacrifice du matin* (Paris : Robert Laffont, 1946) ; Agnès Humbert, *Notre guerre. Souvenirs de Résistance* (Paris : Émile-Paul Frères, 1946) ; Jean Texcier, *Écrit dans la nuit* (Paris : La Nouvelle Édition, 1945).

³ Robert Paxton, *La France de vichy, 1940-1944* (Paris : Éditions du Seuil, 1973).

⁴ *Ibid.*, 40.

⁵ *Ibid.*, 41.

⁶ *Ibid.*, 54.

⁷ *Ibid.*, 140.

les prisonniers et les collaborateurs⁸. On assiste à la poursuite du processus de diversification des sujets d'étude étant donné que les historiens s'intéressent à d'autres thématiques avec l'usage d'une documentation plus plurielle. Des spécialistes, dont plusieurs historiennes, ont voulu faire une histoire plus personnelle et quotidienne des individus qui ont participé à l'Occupation : ils se servent de lettres de soldats inconnus, de photos, de journaux intimes et de correspondances⁹. S'inscrivant dans cette volonté de faire une histoire plus quotidienne, Éric Alary, Bénédicte Vergez-Chaignon et Gilles Gauvin brossent un portrait de la vie de tous les jours des Français en zone occupée fortement impactée par les difficultés économiques, la ligne de démarcation et le rationnement en nourriture et autres produits¹⁰. Ce livre traite également des relations avec les soldats allemands. Ces travaux portant sur différentes classes sociales nous sont utiles dans la mesure où ils offrent un portrait détaillé des possibles lecteurs des journaux. Ces monographies nous offrent de plus amples renseignements sur la manière dont les Français vivaient sous l'Occupant et les embûches qu'ils ont surmontées pour survivre ce qui a possiblement influencé leur perception de l'information qui est diffusée dans les quatre journaux.

Comme nous venons de le constater, l'historiographie de l'Occupation est riche par les thématiques variées qui sont abordées depuis plusieurs décennies, mais, par contre, peu d'historiens, dans leurs publications, se sont plus spécifiquement concentrés sur l'histoire de Paris pendant le règne allemand sur la cité. Dans *Paris dans la Collaboration* parue en 2009, sans équivoque, l'historienne Cécile Desprairies soutient que « certains abordent le Paris de l'Occupation, mais souvent en des termes pudiques. Aucun ne traite ouvertement de Paris dans la Collaboration¹¹ ». À titre de dictionnaire historique de 640 pages, divisé par arrondissements, l'autrice expose les réquisitions allemandes de divers bâtiments parisiens tant publics que privés comme des hôtels, des écoles, des théâtres, des bordels, des entreprises, des garages, des imprimeries, des gares, etc. Une réquisition de l'État est un ordre exigeant que le propriétaire existant cède un bien ou une propriété soit à une autre personne ou à une organisation. Dans son

⁸ Voir Pascal Ory, *Les Collaborateurs, 1940-1945* (Paris, Éditions du Seuil, 1980) ; Denis Peschanski, Jean-Louis Robert, *Les ouvriers en France dans la seconde guerre mondiale* (Paris : IHTP, 1992) ; Jean-Claude Hazera et Renaud de Rochebrune, *Les patrons sous l'Occupation* (Paris : Odile Jacob, 1995) ; Yves Durand, *La Captivité. Histoire des prisonniers de guerre français 1939-1945* (Paris : FNCPG-CATM, 1980) ; Hanna Diamond, *Women and the Second World War in France, 1939-1948 : choices and constraints* (London : Longman, 1999).

⁹ Éric Alary, *Nouvelle histoire de l'Occupation* (Paris : Perrin, 2019), 16.

¹⁰ Voir Éric Alary, Bénédicte Vergez-Chaignon et Gilles Gauvin, *Les Français au quotidien, 1939-1949* (Paris : Perrin, 2006).

¹¹ Cécile Desprairies, *Paris dans la Collaboration* (Paris : Éditions du Seuil, 2009), 13.

livre, Desprairies met en lumière la nature totale du contrôle qui est exercé par les autorités allemandes dans les sphères économiques, culturelles, industrielles et médiatiques de Paris. En ce qui concerne les quotidiens, nous apprenons que les Allemands ont exigé en 1940 et en 1941 que des bâtiments soient concédés au *Paris-Soir*, au *Petit Parisien* et à *L'Œuvre*. Pour *Le Matin*, étant donné que le journal n'a pas quitté Paris pendant l'exode, il n'était pas nécessaire de faire une réquisition. Ces informations démontrent l'existence d'une relation étroite entre les directions des journaux et des fonctionnaires allemands, car ce sont ces derniers qui ont fait les démarches administratives pour que les quotidiens aient un nouveau siège social.

Dans sa monographie *Nazi Paris : The History of an Occupation, 1940-1944* publiée en 2010, l'historien Allan Mitchell, spécialiste des relations franco-allemandes aux XIX^e et XX^e siècles, s'intéresse entre autres à la propagande nazie en France occupée et aux différents médias, dont la presse parisienne. Dans le cadre de notre mémoire, cette monographie nous est salutaire pour une raison très pertinente : il fait le récit de l'évolution de la perception des Français en zone occupée vis-à-vis de la propagande nazie. Dans son ouvrage, l'auteur démontre que la réussite de la propagande allemande est surtout tributaire des événements militaires extérieurs¹². Ce faisant, en France occupée, l'opinion du public français à l'égard de la présence allemande change en fonction des victoires et des défaites du Reich. À l'été 1941, dans les premiers mois de l'offensive contre l'URSS, l'historien met de l'avant que la propagande allemande se déroule bien, car les habitants croient que le Reich remportera la guerre contre les Soviétiques¹³. En octobre 1941, selon l'auteur, les autorités occupantes se montrent beaucoup trop optimistes en pensant que les Français seraient sur le point d'accepter la victoire allemande à l'Est¹⁴. À l'été 1942, pendant une courte période lors du retour de prisonniers français échangés pour des ouvriers spécialisés qui vont aller travailler en Allemagne dans le cadre de la Relève, l'opinion publique française à l'égard des Allemands devient plus cordiale et les occupants ont vu cela comme une adhésion des Français à une « necessity of a pro-German attitude¹⁵ ».

Cette monographie est fort utile, puisqu'elle met en lumière l'échec de la propagande nationale-socialiste surtout après la défaite de Stalingrad. En se servant des rapports allemands sur

¹² Allan Mitchell, *Nazi Paris: The History of an Occupation, 1940-1944* (New York: Berghahn Books, 2010), 73.

¹³ *Ibid.*, 73.

¹⁴ *Ibid.*, 74.

¹⁵ *Ibid.*

l'opinion publique après les affrontements à Stalingrad, l'auteur conclut que les Français se montrent « cool, hesitant, and negative¹⁶ ». La victoire soviétique est lourde de conséquences, car de nombreux Français ne pensent plus que le Reich sortira vainqueur de cette guerre. À l'été 1943, les Allemands sont de plus en plus conscients de l'échec de leur politique : un agent de la propagande, Rudolf Schleier, dit à d'autres collègues que « the majority no longer believes in a German victory¹⁷ ». En juin et en juillet 1944, pendant le débarquement des Alliés, l'auteur prouve que les Allemands ont continué à fond de train la diffusion de propagande en insistant sur les pertes soi-disant énormes des Anglo-américains et des défaites qui leur sont infligées par les forces du Reich¹⁸. Aussi, pour l'historien, la campagne de propagande qui a été une réussite est celle des bombardements aériens alliés où les Allemands, selon l'auteur, diffusent à profusion des chiffres gonflés sur les pertes civiles. D'ailleurs, dans le chapitre 3, nous étudions les raids alliés qui ont été le sujet de nombreux articles dans les journaux.

Historiographie de la propagande nazie

Comme nous nous intéressons à une presse qui est fortement influencée par le régime national-socialiste et ses organisations bureaucratiques, il est essentiel de présenter un aperçu de l'historiographie de la propagande nazie. Contrairement à l'analyse critique du nazisme qui a débuté dans les années 1950, avec entre autres, les recherches sur le totalitarisme d'Hannah Arendt, l'étude de la propagande débute véritablement dans les années 1960 et 1970 avec les travaux des historiens Martin Broszat¹⁹ et Z.A.B. Zeman²⁰. À l'instar de plusieurs autres spécialistes après eux, les deux spécialistes ont démontré que la propagande nationale-socialiste s'est montrée très efficace et compétente dans la mobilisation du peuple allemand. C'est ainsi que s'est construit ce consensus qui sera mis en doute par d'autres historiens à partir des années 1980. En effet, Zeman soutient que ce succès a été rendu possible grâce à de nouveaux moyens utilisés par les propagandistes : « was largely due to the skilful exploitation of propaganda techniques²¹ ». Il dit même que jamais son efficacité n'a été outrepassée : « Although the theory and practice of Nazi propaganda were

¹⁶ *Ibid.*, 75.

¹⁷ *Ibid.*, 121.

¹⁸ *Ibid.*, 148.

¹⁹ Martin Broszat, *German National Socialism, 1919–1945 1944* (Santa Barbara : Clio Press, 1966).

²⁰ Z.A.B Zeman, *Nazi Propaganda* (Oxford : University Press, 1973).

²¹ *Ibid.*, 32.

derivative to a certain extent [...] its cumulative effect has never been surpassed²² ». Quant à Broszat, il estime que ce sont plutôt les moyens entrepris par le parti nazi qui a séduit les Allemands comme ses nombreux défilés en incluant la SA (*Sturmabteilung*, « Groupes d'assaut » en français), groupe paramilitaire, avec ses grandes bannières, les uniformes distinctifs, ses groupes musicaux et les grands rassemblements du parti²³.

En Allemagne de l'Est, sous la République démocratique allemande, l'historien marxiste Wolfgang Ruge ne conteste pas le rôle majeur que les organes de propagande nazie ont joué dans la mobilisation du peuple allemand. Il considère même que l'État nazi a été plus efficace que l'Empire allemand sur le plan de l'organisation de la propagande : « The fascist party developed a propaganda apparatus whose activities far eclipsed all previous heights of the demogogy of German imperialism. The insidious methods it employed to influence the masses, fastened on to the social crisis and the nationalist sentiments of the broadest strata of the population²⁴ ».

Dès les années 1980, plusieurs historiens ont relativisé cette théorie de la propagande extrêmement puissante et très performante. Par exemple, dans *Nazi Propaganda : The Power and the Limitations* paru en 1983 pour la première édition dirigée par David Welch, Ian Kershaw analyse l'efficacité de la propagande nazie en Allemagne et François Garyon traite de la propagande à travers les films en France occupée. Dans son chapitre intitulé *Nazi Film Propaganda in Occupied France* à propos des films d'actualités de propagande, François Garyon affirme que ce sont les défaites répétitives sur le front Est qui ont sonné le glas de la propagande allemande en France occupée. À partir de 1943, l'auteur montre que les Français ont perdu confiance dans la propagande de manière générale et aux films d'actualité alors que ces reportages présentent toujours les faits d'armes des forces allemandes considérés comme peu crédibles²⁵. Pour l'historien, les habitants sont de plus en plus convaincus que le Reich perdra la guerre, ce qui explique cette déconfiture des propagandistes allemands.

Dans *How effective was nazi propaganda ?*, Ian Kershaw arrive à la conclusion que les autorités n'ont pas réussi à maintenir le moral pendant les années de guerre dès le déclenchement

²² *Ibid.*, 32.

²³ David Welch, dir., *Nazi Propaganda : The Power and the Limitations* (Londres : Routledge, Taylor and Francis, 2015), 1.

²⁴ *Ibid.*, 2.

²⁵ François Garyon, « Nazi Film Propaganda in Occupied France » dans *Nazi Propaganda : The Power and the Limitations*, David Welch, dir., (Londres : Routledge, Taylor and Francis, 2015), 175.

du conflit lors de l'invasion de la Pologne²⁶. Pour l'historien, une défiance envers la propagande du régime s'est développée au sein de la population pendant la période où l'Allemagne remportait ses grandes victoires en Europe de l'Ouest en 1940 et celles de 1941 à l'Est. Pour lui, en 1944, la déroute de la propagande nazie est « totale » et son rendement est « minimal²⁷ ». Il soutient que le fait que l'Allemagne a continué la guerre jusqu'à la fin et n'a pas capitulé comme en 1918 ne signifie pas que la propagande a réussi à propager son message. À cette période, selon ses dires, la répression du régime est de plus en plus terrible, ce qui prouve en quelque sorte que le « consensus » est brisé et que la « popular base²⁸ » du Troisième Reich ne cesse de se réduire. Comme en France occupée, dans un contexte marqué par les défaites, nous pouvons constater que le Reich n'est pas en mesure d'adapter sa propagande et qu'elle est trop dépendante des événements sur le front. Tant en France qu'en Allemagne, les nazis ont dû employer la violence pour réprimer ses opposants politiques, ce qui met très fortement en doute le mythe de la propagande nationale-socialiste surpuissante.

Plus récemment, en 2005, dans son ouvrage *Nazi Propaganda and the Second World War*²⁹, l'historien britannique spécialiste du nazisme et de sa propagande Aristotle Kallis brosse un portrait de la propagande nazie d'avant-guerre en Allemagne et pendant le conflit. Il insiste sur la structure polycratique des institutions étatiques et des thèmes qui sont mis de l'avant par celles-ci. Sa conclusion est semblable à ses collègues historiens : les échecs de la propagande nazie, loin d'être super puissante s'expliquent en grande partie par les circonstances militaires désastreuses du Reich dès 1941³⁰. Il note qu'une meilleure planification centralisée du message propagandiste par les autorités nazies aurait permis de réparer les erreurs de gestion des gouvernants. Mais dès 1942, cela aurait été impossible de renverser la vapeur après tant d'échecs : « Or maybe a more centralised and normative approach to decision-making could have generated a more coherent and orderly system, thus rescuing NS propaganda from many of its mistakes in the 1941–45 period. But it has to be emphasised that the task of the NS propaganda machine had become virtually impossible after 1942–43³¹ ».

²⁶ Ian Kershaw, « *How effective was nazi propaganda ?* » dans *Nazi Propaganda : The Power and the Limitations*, David Welch, dir., (Londres : Routledge, Taylor and Francis, 2015), 201.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Aristotle Kallis, *Nazi Propaganda and the Second World War* (Basingstoke, New York : Palgrave Macmillan, 2005).

³⁰ *Ibid.*, 223.

³¹ *Ibid.*

Concernant certaines thématiques de la propagande pendant la guerre, tout au long du conflit à l'Est, il montre que les nationaux-socialistes insistent, dans les différents médias et outils de diffusion, que les démocraties occidentales, les Juifs et les Soviétiques qualifiés de soi-disant barbares se sont alliés afin de détruire le Reich et d'instaurer leur nouvel ordre mondial³². Les auteurs mettent l'accent sur les dangers qui pèsent sur l'Allemagne si ces derniers l'emportent et la souffrance qui frappera les citoyens du Reich. Nous verrons si ces aspects seront valorisés par ces journaux proallemands.

Historiographie de la presse française durant l'Occupation

Après des recherches approfondies, nous avons constaté qu'il n'existe pas de véritables monographies spécialisées qui traitent de la presse de 1940 à 1944. En revanche, cette ère troublée n'a pas été oubliée par les historiens, car plusieurs dans leur ouvrage sur la presse et les médias ont consacré parfois un chapitre ou quelques pages à cette période. Les monographies et articles que nous avons consultés abordent essentiellement les mêmes aspects de la presse. Globalement, ils décrivent abondamment les différents services et agences bureaucratiques de l'occupant allemand qui s'occupent du contrôle des journaux français. Ces analyses s'insèrent dans la démonstration, que plusieurs historiens ont faite de la nature polycratique du Troisième Reich. En d'autres mots, ces derniers exposent les luttes d'influence entre les représentants des entités gouvernementales en France comme les ministères des Affaires étrangères et de la Propagande du Reich, la *Wehrmacht* et la SS.

Heureusement, l'intérêt pour cette histoire ne date pas d'hier : dès 1951, dans un article dans la Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, l'archiviste aux Archives nationales françaises Élisabeth Dunan s'est penchée sur les rouages de la *Propaganda-Abteilung Frankreich* (PAF), organe de propagande géré dans les faits par le ministère de la Propagande³³. En 1966, l'ancien résistant et historien Claude Lévy publie un article semblable qui brosse un portrait bien précis de la nébuleuse bureaucratique nationale-socialiste dans le domaine de la propagande³⁴. Quoique très pertinents pour comprendre la structure nazie en France, notons que ces deux articles traitent très peu du contenu des journaux. En effet, ils n'abordent pas des thématiques idéologiques

³² *Ibid.*, 84.

³³ Élisabeth Dunan, « La Propaganda-Abteilung de France : taches et organisation », *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale* 1, 4 (1951).

³⁴ Claude Lévy, « L'organisation de la propagande », *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale* 16, 64 (1966).

qui sont mises de l'avant dans les publications par les Allemands. S'appuyant principalement sur les archives allemandes restantes à Paris et en région, les deux auteurs détaillent sa structure organisationnelle comme ses différentes sections, ses larges pouvoirs sur les différents médias dont bien sûr la presse, mais aussi la radio, l'édition de livres, le milieu cinématographique comme les films d'actualité. Également, ils mettent en lumière la forte concurrence de la PAF avec l'Ambassade allemande dirigée par Otto Abetz : elle explique ce conflit par le fait que les deux organisations ont obtenu des « prérogatives » semblables, œuvrent dans le même domaine et qu'elles emploient des « méthodes³⁵ » de contrôle différentes. Bref, ces deux articles offrent un éclairage fort utile sur le pouvoir allemand exercé sur les médias français : ils permettent de comprendre les raisons pour lesquelles la presse diffusait la propagande proallemande.

Depuis les années 1990, nous assistons à une certaine résurgence de l'intérêt des journaux pour les historiens, dont Christian Delporte, Claire Blandin, François Robinet, Pierre, Fabrice d'Almeida, Gilles Feyel et Laurent Martin³⁶. Toutefois, certains dont Martin, Feyel et Albert se sont trop souvent limités à décrire, par exemple, les structures qui s'acquittaient à contrôler l'industrie de la presse. Ils racontent aussi le même récit des péripéties des journaux lors de l'été 1940 où plusieurs d'entre eux ont dû abandonner leurs activités alors que d'autres ont continué leur travail quelques semaines plus tard. De plus, les historiens traitent de la mise au pas de la presse française par les organisations allemandes et des rivalités entre les autorités allemandes. Malgré quelques différences, cette histoire est décrite par l'ensemble des ouvrages rédigés par les historiens cités plus haut.

D'autres historiens, surtout le spécialiste de la presse Christian Delporte, accordent une plus grande importance à de nouveaux acteurs : les journalistes. En effet, ils se questionnent sur les motivations qui ont poussé ces derniers à continuer à travailler pour des entreprises de presse dirigées dans les faits par les entités occupantes et analysent les liens parfois étroits qu'ils

³⁵ Dunan, « La Propaganda-Abteilung de France », 20.

³⁶ Fabrice d'Almeida et Christian Delporte, *Histoire des médias en France, de la Grande Guerre à nos jours* (Paris : Flammarion, 2010) ; Christian Delporte, Claire Blandin et François Robinet, *Histoire de la presse en France : XX^e-XXI^e siècles* (Paris : Armand Colin, 2016) ; Christian Delporte, *Les Journalistes en France, 1880-1950. Naissance et construction d'une profession* (Paris : Éditions du Seuil, 1999) ; Pierre Albert, *La Presse française* (Paris : La documentation française, 2008) ; Gilles Feyel, *La Presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle* (Paris : Ellipses, 2007) ; Laurent Martin, *La presse écrite en France au XX^e siècle* (Paris : Librairie générale française, DL 2005).

entretiennent avec les vainqueurs allemands. Ce changement s'inscrit à une période où les spécialistes étudient plus attentivement le rôle et l'influence des journalistes dans les activités d'un quotidien. Par exemple, dans *Histoire de la presse en France : XX^e-XXI^e siècles*, Christian Delporte, Claire Blandin et François Robinet soutiennent que l'argument financier a fort probablement influencé les journalistes à accepter de travailler pour un journal. Ils montrent que, dans une période inflationniste et d'une stagnation des salaires, les journalistes ont réussi à négocier des hausses salariales et des avantages sociaux tels des congés médicaux et des vacances. Ils mentionnent aussi que leur paie est supérieure à celle en vigueur en zone de Vichy au sud. Selon les auteurs, ses avantages financiers importants ont possiblement aidé à la « conversion soudaine de certains journalistes en vue qui se révèlent d'ardents propagandistes de l'Europe allemande³⁷ », dont Stéphane Lauzanne. Pour les autres auteurs peu connus du grand public, plusieurs facteurs ramènent les journalistes à offrir leurs services aux entreprises de presse : la paie supérieure aux autres Français, la « peur du chômage³⁸ » et un emploi dans une période économiquement difficile. Certains décident de retourner travailler, car ils n'ont pas les moyens financiers d'être sans emploi et d'autres, en écrivant des rubriques sportives, croient pouvoir exercer leur métier, mais sans être impliqués dans les sujets compromettants comme la politique. Plusieurs croient que l'Occupation du Reich sera très longue et qu'il est impensable de ne pas avoir de travail.

Dans *Les Journalistes en France, 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Christian Delporte démontre la fusion entre la politique et la presse. Plus précisément, il montre que plusieurs hommes politiques sont à la fois des directeurs dans les journaux et des chefs de partis collaborationnistes³⁹. Parmi les quatre journaux à l'étude, Marcel Déat est chef du Rassemblement national populaire et rédacteur à *L'Œuvre*. Dans ces quelques pages accordées à la Collaboration, il met en lumière le fait que les hommes qui composent la presse parisienne proviennent de plusieurs milieux politiques dont les groupes d'extrême droite, les partis pacifiques et de gauche. Certains ont aussi été des partisans anticommunistes de l'apaisement dans les années 1930⁴⁰. De plus, il met en évidence le fait que plusieurs sont de véritables nationaux-socialistes, alors que d'autres qui ne sont pas connus avant la guerre pour leur dévotion au nazisme, deviennent de puissants vecteurs de la propagande du Troisième Reich. Par opportuniste, d'autres qui

³⁷ Delporte, Blandin et Robinet, *Histoire de la presse en France*, 139.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Delporte, *Les Journalistes en France*, 336.

⁴⁰ *Ibid.*, 337.

occupaient des postes marginaux sous la Troisième République « offrent leurs services aux Allemands⁴¹ ». En somme, ces éclairages nous permettent de mieux comprendre les raisons pour lesquelles plusieurs journalistes français vantent avec ferveur l'Allemagne nazie pour plaire à leurs nouveaux maîtres et par amour de l'idéologie.

Finalement, dans les dernières années, en France, nous assistons à une tendance et un intérêt qui se sont développés surtout chez de jeunes historiens dans le cadre, par exemple, de leur mémoire de recherche. Depuis quelques années, ces diplômés se sont réapproprié la presse collaborationniste : ils ont fait des recherches plus ciblées sur des journaux et magazines oubliés par l'historiographie traditionnelle comme *La Gerbe*, *Toute la vie*, *Signal*, *La Semaine*⁴². Ce mouvement peut s'expliquer par une tentative de se rapprocher des sources et d'accorder une plus grande place aux journaux plutôt que de se concentrer sur les structures de censure et de contrôle installées par le Reich. C'est donc dans cette mouvance que s'inscrit notre mémoire. Étant donné que peu de spécialistes se sont intéressés à l'histoire de la presse parisienne pendant l'Occupation, nous voulons débroussailler quatre quotidiens qui n'ont pas reçu l'attention des spécialistes afin de mettre en évidence le rôle qu'ont joué des journalistes dans l'effort de guerre allemand en France. Dans une historiographie qui a délaissé ces sources, notre mémoire contribuera à une meilleure connaissance de la position éditoriale et idéologique des quatre journaux à l'égard des événements militaires de 1940 à 1944.

La presse française des années 1930

Dans l'entre-deux-guerres, les principaux journaux français, très souvent parisiens, subissent de grands bouleversements politiques et économiques qui affectent négativement leur tirage et leurs finances. En effet, un grand nombre de ces journaux voient leur tirage et leurs revenus baisser durant les années 1920 et 1930. Selon les historiens, durant cette période, la presse est marquée par une stagnation au niveau des exemplaires produits : de 9,5 millions en 1914 à 11,5 millions en 1939, et ce, en dépit d'une augmentation de la démographie française et du territoire national⁴³. Cependant, cet accroissement est trompeur, car il tient compte des autres types de

⁴¹ *Ibid.*, 339.

⁴² Jean-Félix Lapille, « Une parousie européenne : La Gerbe (1940-1944) » (Mémoire de M.A. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2016) ; Marie Willaume, « La Semaine, Taure la vie et Actu : la presse populaire illustrée collaborationniste (1940-1944) » (Mémoire de M.A. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2003) ; Sébastien Saur, *Signal et l'Union soviétique. Édition française de Signal, 1940-1944* (Parçay-sur-Vienne : Anovi, 2003).

⁴³ Christophe Charle, *Le siècle de la presse, 1830-1939* (Paris : Éditions du Seuil, 2004), 247.

journaux spécialisés soit les littéraires, les revues destinées à des clientèles plus ciblées comme les femmes et les enfants. Malgré tout, les quotidiens parisiens les plus populaires sont confrontés à une diminution importante de leur tirage. Par rapport à leurs tirages de 1924, en 1939, les exemplaires distribués du *Petit Parisien* chutent de 33 % et pour *Le Matin* cette descente est plus considérable à 48 %⁴⁴. Dans les années 1920 et 1930, en raison de problèmes financiers, de nombreux journaux de Paris sont dans l'obligation de fermer leurs portes : en 1914, il y a 80 quotidiens et ce nombre chute à 31 en 1939⁴⁵. Malgré cette période difficile, d'autres journaux sont en mesure de se développer dont *L'Œuvre*. Les tirages de ce journal ne cessent d'augmenter à partir de la Première Guerre mondiale et pendant l'entre-deux-guerres : 108 000 copies en 1915⁴⁶ et 236 000 en 1939⁴⁷. Les grands quotidiens font face à plusieurs éléments économiques désavantageux qui réduisent fortement leurs possibilités de croissance et qui augmentent leurs coûts de production dans un contexte de difficultés économiques.

À la suite de plusieurs conflits syndicaux, les journaux se voient forcer d'augmenter les salaires de leurs employés. Après la grève des typographes en novembre 1919, les employeurs leur allouent une allocation de cinq francs en raison de la hausse des prix. Dans les années 1920 et 1930, le salaire journalier continue d'augmenter : 36 francs en 1925, 56 francs en 1927, 66 francs en 1931 et 91 francs en 1938⁴⁸. Aussi, les journaux doivent contribuer à une certaine protection sociale de leurs employés en leur accordant des congés familiaux et en cotisant à leur régime de retraite. Dans les années d'après-guerre, le prix du papier est en forte augmentation due principalement au fait qu'il est majoritairement acheté à l'étranger et à un moment où la valeur du franc baisse sur les marchés monétaires mondiaux. De 1914 à 1939, la valeur du papier est multipliée par sept⁴⁹. Pour contrecarrer cette hausse, les directions augmentent sensiblement le prix pour un journal : 25 centimes en 1925, à 30 centimes en 1936, à 40 centimes en 1937 et à 50 centimes en 1938⁵⁰. Cependant, cette politique est contre-productive, car elle décourage les Français à acheter ces

⁴⁴ Delporte, Blandin et Robinet, *Histoire de la presse en France*, 93.

⁴⁵ Charle, *Le siècle*, 250.

⁴⁶ *Ibid.*, 252.

⁴⁷ Delporte, Blandin et Robinet, *Histoire de la presse en France*, 93.

⁴⁸ Feyel, *La Presse en France*, 158.

⁴⁹ Charle, *Le siècle*, 253.

⁵⁰ Pierre Albert, « Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française de l'entre-deux-guerres », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine* 18, 4 (1971) : 548.

journaux et poussent les acheteurs à se procurer ceux qui n'ont pas augmenté le coût unitaire de l'exemplaire.

Dans cette période de stagnation, le *Paris-Soir* secoue le monde de la presse en instaurant plusieurs pratiques innovantes qui sont couronnées de succès. Propriétaire depuis 1930, l'industriel Jean Prouvost réorganise le journal en éliminant les façons de faire traditionnelles et les remplace par des pratiques modernes : présentation de gros titres percutants à la une et ajout d'un grand nombre d'images sensationnalistes à ses parutions⁵¹. De plus, le *Paris-Soir* accorde une plus grande place à de nouveaux sujets dont le sport, les faits divers, des reportages et des enquêtes. Le journal voit son tirage augmenté de façon exponentielle puisqu'il est de 260 000 en 1932, 880 000 en 1933 et près de 2 millions en 1939⁵². Quoique le contexte politique change totalement avec l'Occupation, nous découvrons que la presse parisienne fait face à ces mêmes problématiques, soit le coût élevé du papier et la baisse des tirages qui fragilisent la presse.

L'instauration du régime d'Occupation

Durant les premiers mois de l'Occupation marqués par des changements institutionnels en France occupée, les autorités allemandes implantent de nouvelles structures bureaucratiques tant dans les domaines économique, industriel, politique, culturel que de la presse. Premièrement, nous présentons les trois grandes entités qui sont le *Militärbefehlshaber in Frankreich* (MbF), l'Ambassade allemande et la SS en insistant sur leur rôle et leurs prérogatives. Deuxièmement, nous brossons un portrait général de la presse française durant les années 1930. Nous mettons l'accent sur les obstacles sociaux économiques que les entreprises de presse ont dû surmonter, ainsi que sur les innovations et les mutations qui ont imprégné cette période. Troisièmement, nous traitons de la mise au pas des journaux par l'Allemagne et exposons les deux principales organisations, soit l'Ambassade et la PAF qui, dans un contexte de forte rivalité, contrôlent la presse et dirigent la propagande.

En juin 1940, les dirigeants allemands sont confrontés à deux contraintes majeures : « le principe de l'économie des moyens⁵³ » soit la préoccupation de gérer la France à faible coût ainsi

⁵¹ Martin, *La presse écrite*, 79.

⁵² Charle, *Le siècle*, 253.

⁵³ François Broche et Jean-François Muracciole, *Histoire de la Collaboration, 1940-1945* (Paris : Tallandier, 2017), 73.

que la nature polycratique du Troisième Reich. En raison des ressources humaines limitées et des besoins grandissant avec l'accroissement du territoire conquis plus particulièrement à l'Est européen, la collaboration de la fonction publique française devient essentielle. Au sein de l'État, un grand nombre d'organisations politiques sont en constante rivalité les unes contre les autres dans une chaude lutte de pouvoir et d'influence. Cette concurrence est exacerbée par le fait que plusieurs de ces administrations œuvrent dans la même juridiction comme au sein du parti nazi, de l'armée, des services policiers, de sécurité et des ministères⁵⁴. Cette compétition se transporte en France avec l'arrivée à Paris des représentants des diverses organisations, des ministères et des principaux dirigeants tels que les Heinrich Himmler, Joseph Goebbels et Joachim von Ribbentrop.

Dans l'organigramme nazi, en France, deux organisations principales rivales se partagent les principaux pouvoirs : le *Militärbefehlshaber in Frankreich* (MbF) et l'Ambassade allemande. Le premier acteur est le MbF, le commandement militaire institué en octobre 1940, relevant du Commandement suprême de l'armée de terre, l'*Oberkommando des Heeres* (OKH), dirigé par le général Otto von Stülpnagel (remplacé par son cousin le général Carl-Heinrich von Stülpnagel en octobre 1942). Le MbF est scindé en deux grandes sections : un état-major militaire et un autre civil. L'état-major militaire a pour tâches de pourvoir à l'entretien de l'armée et à sa protection, de contrôler les frontières à la ligne de démarcation, de veiller sur les voies de communication, de s'occuper des prisonniers et de rendre la justice militaire. L'état-major civil est divisé en deux grandes branches : les *Affaires administratives* et les *Affaires économiques*. Le premier département, fractionné en quinze divisions (comme l'Administration générale, la Police, les Finances, la Justice et la Propagande), est chargé de surveiller l'appareil administratif de l'État français. La seconde est partagée en dix secteurs (tels que le Commerce, les Affaires sociales et la main d'œuvre, les Finances et les douanes, l'Agriculture et Ravitaillement) et a pour objectif d'accaparer des rouages de l'économie française et d'exploiter les différentes ressources naturelles et humaines afin de supporter l'effort de guerre du Troisième Reich⁵⁵. En pratique, le MbF ne gouverne pas directement le territoire, mais il transmet ses consignes et à l'occasion ses réprimandes par arrêtés aux autorités françaises, qui elles, mettent en application ces directives⁵⁶. Par ses fonctions appréciables, le MbF est un acteur majeur dans l'Occupation allemande.

⁵⁴ Johann Chapoutot, *Libres d'obéir : le management, du nazisme à aujourd'hui* (Paris : Gallimard, 2020), 38-39.

⁵⁵ Ahlrich Meyer, *L'occupation allemande en France : 1940-1944* (Toulouse : Privat, 2002), 25.

⁵⁶ *Ibid.*, 27.

Dirigée par le diplomate Otto Abetz, l'ambassade d'Allemagne à Paris obtient officiellement son statut d'ambassade en novembre 1940. Auparavant, elle était une mission chargée de conseiller les autorités d'occupation⁵⁷. En principe, l'ambassade relève du MbF, mais elle dépend réellement du ministère des Affaires étrangères. Au début des années 1930, s'intéressant aux relations franco-allemandes et prônant un rapprochement culturel entre les deux pays, elle organise des rencontres avec de jeunes Allemands et Français dans le cadre de programme d'échanges. Ensuite, Abetz agrandit son entourage en aménageant des réunions entre jeunes intellectuels et des personnes venant d'autres classes sociales, dont plusieurs d'entre elles ont des liens intimes avec des politiciens français⁵⁸. Il possède donc un large cercle d'amis et de connaissances provenant des milieux intellectuels, culturels et politiques.

La mise au pas de la presse française

Le régime allemand a infligé des conséquences néfastes sur les journaux parisiens, car en 1942 seulement 43 revues et journaux continuent à diffuser leurs publications dans la région parisienne. Avant la guerre, à Paris, ce chiffre était de 239 journaux et revues⁵⁹. Au début de juin 1940, en constatant l'avancée foudroyante des troupes allemandes en territoire français et la fuite du gouvernement vers Bordeaux le 10 juin, les journaux abandonnent la capitale à leur tour : *Le Matin* va à Angers, le *Paris-Soir*, *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre* se rendent à Clermont-Ferrand. Après l'armistice, les journaux sont placés devant un dilemme : arrêter leurs activités ou bien continuer leur travail en France occupée ou en France de Vichy. Par exemple, *l'Aube*, *l'Époque*, *l'Intransigeant*, *le Populaire* et *l'Ordre* cessent toutes activités⁶⁰. D'autres quotidiens majeurs parisiens décident de déplacer leurs activités en zone libre tels que *La Croix*, *Le Journal*, *Le Figaro*, *Le Petit Journal*, *Le Journal des Débats*, *Le Temps*, *Candide* et *L'Action française*⁶¹. Ces sabordages et ces fuites vers Vichy de ces journaux peu enclins à travailler sous la domination facilitent la tâche des vainqueurs, soit de modeler une presse très favorable qui ne tardera pas à diffuser à profusion la propagande nazie.

⁵⁷ Broche et Muracciole, *Histoire de la Collaboration*, 78.

⁵⁸ Barbara Lambauer, « Francophile contre vents et marées ? Otto Abetz et les Français, 1930 – 1958 », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* 18 (2007) : 154.

⁵⁹ Claude Bellanger et al., *Histoire générale de la presse française, tome IV : de 1950 à 1958* (Paris : Presses universitaires de France, 1975), 41.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.*

Quant au journal, *Le Matin*, il revient à Paris le 17 juin avant la signature de l'armistice et la direction explique ce retour hâtif en rétorquant que la responsabilité d'un journal est de transmettre l'information à la population. Les autorités allemandes souhaitent le retour d'une vie normale d'avant-guerre et pour y arriver elles soutiennent fortement le rétablissement des anciens journaux nationaux.

À propos du *Paris-Soir*, les Allemands permettent la reprise des activités du quotidien dans ses locaux à Paris, même si le propriétaire Jean Prouvost, réfugié en zone libre, refuse ce changement⁶². Nommé à titre de dirigeant par les Allemands, Pierre Schiesslé réorganise (Eugène Gerber le remplace en novembre 1940) complètement l'équipe journalistique qui est plus sympathique aux intérêts du Reich.

En octobre 1940, au sujet du *Petit Parisien*, les Allemands le ramènent aussi à Paris grâce au consentement du propriétaire, la famille Dupuy, et le premier exemplaire est diffusé en zone occupée le 8 octobre⁶³. Pour Otto Abetz, le rapatriement d'un journal bien connu et respecté des Parisiens permet de rehausser la crédibilité de la presse à un moment où les lecteurs la voient trop « collaborationniste⁶⁴ ».

En ce qui concerne *L'Œuvre*, après avoir échoué à créer un parti unique dans la France vichyste, en septembre 1940, Marcel Déat, avec le soutien d'Otto Abetz, fait renaitre l'entreprise avec d'anciens collaborateurs connus dans les milieux socialistes d'avant-guerre. En 1926, pour la première fois, Déat est élu député pour le parti socialiste, mais au cours des années 1930, il conteste la politique de Léon Blum et son discours se déplace de plus en plus vers la droite. Pendant cette période, il fait les louanges de la politique nationaliste-socialiste du nouveau régime hitlérien et fait la promotion, dans *L'Œuvre*, d'une politique pacifique et non interventionniste à propos de la guerre en Pologne⁶⁵. En effet, il s'oppose à une intervention des troupes françaises contre l'Allemagne à la suite de l'invasion de la Pologne.

⁶² David Wingeate Pike, « La transition de la presse parisienne entre juin et novembre 1940 : dissolution, fuite, exil, retour », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 268, 4 (2017) : 124.

⁶³ *Ibid.*, 129.

⁶⁴ Bellanger et al., *Histoire générale de la presse française*, 49.

⁶⁵ Britannica, « Marcel Déat », 8 mai, 2023, <https://www.britannica.com/biography/Marcel-Deat>.

En France occupée, il y a deux organisations rivales allemandes qui ont pour mission de contrôler la presse : la PAF et l'ambassade allemande installée à Paris⁶⁶. Relevant théoriquement du MbF, la PAF est dirigée par le major Heinz Schmidtke et est subordonnée au ministre Goebbels. L'organisation nazie est organisée en plusieurs *Staffeln* (« Escadrons » en français) régionales : une *Staffel* à Paris et trois autres *Staffeln* à Saint-Germain, Dijon et Angers qui se consacrent aux journaux locaux en France occupée. De plus, à une échelle plus locale, un bureau est édifié dans tous les chefs-lieux des départements français en zone occupée. Sur les 1 300 fonctionnaires employés par la PAF en 1941⁶⁷, peu d'employés à l'exception des chefs des *Staffeln* et de hauts dirigeants sont de véritables experts de la propagande comme des éditeurs, des journalistes et des écrivains⁶⁸. Toutefois, durant leur mandat, pour acquérir de nouvelles connaissances sur la propagande et leur travail, les employés doivent participer à des cours obligatoires. Au sein de l'organisation, un changement majeur s'opère dès 1943, car dorénavant tous les fonctionnaires sont des militaires. Fait révélateur, les bureaucrates sont régulièrement affectés à d'autres postes ailleurs en Allemagne ou dans les pays occupés et cela s'explique par la peur de la PAF que ces derniers ne créent des liens serrés avec la population française. Cette politique administrative illustre bien la forte méfiance des autorités allemandes à l'égard des Français qui sont perçus comme des individus peu fiables. Les buts de l'organe sont de « détruire le rayonnement intellectuel de la France⁶⁹ », ainsi que de mettre en valeur les qualités, les réalisations, les avantages et la supériorité du Reich nazi⁷⁰. Pour assurer sa domination culturelle, la PAF étend ses tentacules en créant des sous-sections dans plusieurs secteurs comme la presse, la radio, la littérature, la culture et le cinéma.

Concernant la presse, menées par des fonctionnaires allemands, deux entités de la PAF assurent le contrôle : le *Lektorat* (aboli en mai 1942) et le *Pressegruppe* (le « Groupe Presse » en français). Le premier groupe doit charpenter un imposant catalogue d'articles et assurer la transmission de ces documents aux hautes organisations étatiques, dont le MbF. Premier de trois desseins dans l'assujettissement de la presse, le *Pressegruppe* est chargé de distribuer le papier aux journaux dont sa rareté équivaut un peu à celle de l'essence⁷¹. Ce pouvoir est fondamental, car cela

⁶⁶ Jackson, *La France sous l'Occupation*, 208 ; Broche et Muracciole, *Histoire de la collaboration*, 77.

⁶⁷ Broche et Muracciole, *Histoire de la collaboration*, 77.

⁶⁸ Lévy, « L'organisation de la propagande », 8.

⁶⁹ Jean Defrasne, *L'occupation allemande en France* (Paris : Presses universitaires de France, 1985), 24.

⁷⁰ Dunan, « La Propaganda-Abteilung de France », 25.

⁷¹ Broche et Muracciole, *Histoire de la collaboration*, 262.

fait naître un rapport de force à l'avantage du Reich. Ainsi, afin d'obtenir suffisamment de papier, les quotidiens français doivent plaire aux Allemands. Pour les autorités occupantes, cette allocation est donc une manière de récompenser les journaux collaborateurs les plus fidèles et de réprimander les plus récalcitrants à la politique allemande. Ce faisant, la PAF exerce un puissant contrôle sur les journaux, car celle-ci peut couper à tout moment ses attributions de papier après la diffusion d'articles défavorables pour le Reich. En revanche, pour les quotidiens parisiens, la distribution allemande en papier n'est pas suffisante et ceux-ci doivent forcément acheter du papier pour pouvoir être en mesure de diffuser leurs publications. Comme durant les années d'avant-guerre, les journaux doivent encaisser le prix du papier qui augmente de façon fulgurante dans les premiers mois de l'Occupation : 204 francs pour 100 kg en 1938, 280 francs pour 100 kg en 1940 et 525 francs pour 100 kg en 1941⁷².

Le second objectif du *Pressegruppe* est d'assurer sa mainmise sur l'information, la provenance de celle-ci et surtout son utilisation. Les décideurs allemands mettent sur pied des conférences deux fois par semaine où les directeurs et rédacteurs en chef sont conviés au siège de la PAF à l'Hôtel Majestic jusqu'en 1943. Lors de ces rencontres, en accord avec les fonctionnaires de l'ambassade et ceux du *Pressegruppe*, les occupants exposent les directives sur la manière de présenter les actualités et thématiques, réprimandent et complimentent les journaux à propos de la présentation des nouvelles des précédentes publications. De plus, ils imposent des communiqués officiels et des articles déjà écrits à diffuser de façon obligatoire aux représentants des journaux. Ces communications quotidiennes sont habituellement diffusées en première page des journaux. Lors de ces rencontres, les actualités militaires sont exposées par le directeur Eich du service de presse de la PAF. Ce contrôle assure donc aux Allemands une diffusion optimale des nouvelles qu'ils jugent favorables et utiles à la propagande. Ce faisant, les autorités peuvent propager des informations qui, par exemple, décrivent des victoires militaires du Reich, et au contraire, ne pas divulguer aux journaux des échos défavorables à la représentation allemande comme des défaites face aux ennemis anglo-américains et soviétiques.

Pour mieux superviser la presse, la PAF organise un système de censure draconien où un censeur allemand, affecté à un seul journal, doit surveiller l'équipe journalistique afin qu'elle respecte les ordres. Forcément, la manière de présenter les nouvelles est chamboulée par la forte

⁷² Bellanger et al., *Histoire générale de la presse française*, 35.

censure allemande qui impose ses textes aux journaux. La couverture médiatique des événements de guerre sur les différents fronts se résume souvent à la diffusion de citations de discours de politiciens, de parcelles et résumés d'articles de journaux internationaux et des communiqués officiels des autorités allemandes. Avant de continuer, il est important de mentionner que ces textes sont également diffusés partout en Allemagne et sont traduits pour la presse française. Démontrant le contrôle allemand sur la presse, les journaux publient très souvent les mêmes articles écrits par les autorités allemandes. Régulièrement, plusieurs articles que nous analysons dans ce mémoire sont diffusés par les quatre journaux. En mars 1943, dans le cadre de l'« accord de confiance⁷³ » du 10 mars, les nazis instaurent une autocensure centrée sur le rédacteur en chef qui doit faire attention à ce qu'aucun article ne nuise « au prestige du Reich allemand, qui est préjudiciable à l'ordre et au calme dans les territoires occupés ou qui met en danger la sécurité des troupes d'occupation⁷⁴ ». Par conséquent, cette méthode met beaucoup de pression sur le rédacteur en chef puisqu'il porte toute la responsabilité de l'ensemble des articles publiés et pouvant conduire à la fermeture de l'entreprise. Tout au long de l'Occupation, les quotidiens ont tout de même le droit de diffuser des éditoriaux de journalistes français portant sur des batailles. Toutefois, nous n'avons pas détecté des différences sur le plan idéologique et nous l'expliquons par la censure allemande. Des auteurs français présentent leurs opinions, mais ces dernières ne diffèrent pas de celles du Reich, qui sont propagées dans les communiqués officiels.

Le troisième dessein, avec le soutien financier de l'ambassade, est graduellement de s'approprier les entreprises de presse pour renforcer leur domination dans ce média. Le modus operandi est de se procurer progressivement des actions des sociétés médiatiques par l'entreprise de l'homme d'affaires d'origine suisse Gerhard Hibbelen à travers le « Trust Hibbelen ». Créé en 1941, ce groupe gigantesque dirige près de 49 journaux et revues, dont le *Paris-Soir* en 1942 et possède de 45 à 50 % de la presse parisienne en 1944⁷⁵. Quant au *Matin*, au *Petit Parisien* et à *L'Œuvre*, ils sont possédés par des actionnaires majoritaires français, mais le *Trust*, investisseur minoritaire, exerce une influence majeure sur ces journaux⁷⁶. Dans le but de monopoliser la provenance des sources, la PAF s'empare du département « Informations » de l'agence de presse Havas et la renomme l'Agence française d'information de la presse. Son rôle est de transmettre

⁷³ D'Almeida et Delporte. *Histoire des médias en France*, 108.

⁷⁴ Bellanger et al., *Histoire générale de la presse française*, 15.

⁷⁵ Lévy, « L'organisation de la propagande », 11.

⁷⁶ d'Almeida et Delporte. *Histoire des médias en France*, 110.

aux journaux l'information comme des articles écrits qu'elle reçoit de la *Deutsches Nachrichtenbüro* (D.N.B), l'agence de presse officielle du Troisième Reich.

La PAF est confrontée à un autre centre de pouvoir rival, l'Ambassade qui possède des pouvoirs équivalents. Autrement dit, les deux organisations ont reçu pour mission de gérer la propagande en France occupée (en incluant également Paris) et pour y arriver elles ont reçu de leurs supérieurs (ministère de la Propagande pour la PAF et ministère des Affaires étrangères pour l'Ambassade) des prérogatives semblables. Au mois d'août 1940, le ministre von Ribbentrop ordonne à Abetz de diriger « la direction politique de la presse, de la radio et de la propagande en zone occupée, en jouant des " instruments saisissables " de l'opinion publique en zone non occupée⁷⁷ » en incluant la région parisienne. Dans un mémorandum du 30 juillet 1940, afin d'éviter que les Français s'unissent contre l'Allemagne, Otto Abetz estime qu'il est dans l'intérêt du Reich de diviser le peuple en propageant une diversité de courants idéologiques notamment à travers la presse : « il est nécessaire de prendre contact avec tous les mouvements et personnalités politiques importantes en territoire occupé et non occupé. Il est recommandé à cette occasion, de déployer une presse, une radio et une propagande aussi multiforme que possible et de les faire polémiquer entre elles, c'est-à-dire de jouer des rôles répartis suivant les besoins⁷⁸ ». En d'autres mots, pour empêcher la naissance d'un bloc national français antiallemand, Otto Abetz souhaite donc une presse plus hétérogène où des journaux de droite, de gauche et d'autres plus modérés coexistent, mais qui doivent tous soutenir la collaboration avec l'occupant.

Pour entraver l'emprise de la PAF sur la presse, en septembre 1940, Abetz et son équipe mettent sur pied une organisation concurrente, l'*Informations-Abteilung*, qui est dirigée par le diplomate Rudolf Rahn. Cette organisation est découpée en trois grandes subdivisions : la radio, la « propagande active » et la presse menée par le Dr Feihl. Cette entité est la « pierre angulaire de la politique intérieure de l'ambassadeur en zone occupée⁷⁹ » puisqu'elle administre sa mainmise idéologique et financière dans les secteurs de l'édition et des journaux qu'elle souhaite développer.

⁷⁷ Barbara Lambauer, « Otto Abetz, entre Berlin et Vichy », *Relations internationales* 1,107 (2001) : 388.

⁷⁸ Jacques Bachelon, *Dans les dossiers de la Gestapo* (Paris : Jacques Grancher, 1988), 19.

⁷⁹ Albrecht Betz et Jean-Louis Le Gludic, « Otto Abetz, inspirateur et catalyseur de la collaboration culturelle » dans *Les intellectuels et l'Occupation, 1940-1944 : Collaborer, partir, résister*, Albrecht Betz, Stefan Martens, Gaël Cheptou, dir. (Paris : Autrement, 2004), 80.

Dans l'accomplissement de ses activités, l'*Informations-Abteilung* préconise une manière très différente de celle employée par la PAF. Alors que son adversaire censure les journaux à outrance, l'Ambassade supporte directement l'édification de nouveaux journaux et fait renaître des journaux qui seront favorables à la diffusion de l'idéologie nazie selon laquelle la France doit intégrer la grande Europe unifiée et dominée par le Troisième Reich qui fait barrage à la menace bolchévique, l'URSS. La différenciation entre ces deux méthodes employées peut s'expliquer par le fait que le rôle de gérer la censure a été attribué à la PAF et que les services d'Abetz disposent de pouvoirs limités à ce sujet. Aussi, à travers le trust de Gerhard Hibbelen, l'ambassade devient propriétaire de journaux en achetant des actions en forte quantité. Jusqu'en septembre 1942, l'*Informations* se développe rapidement : elle possède six quotidiens, onze hebdomadaires, quatre bimensuels, sept mensuels et quatre bulletins de presse⁸⁰. Comme mentionné plus tôt, le 16 mars 1942, le groupe du *Paris-Soir* est absorbé par le trust allemand Hibbelen à la suite d'une rencontre de la direction⁸¹.

Afin que toutes les idéologiques politiques collaborationnistes aient leur place au soleil, dans un contexte où la presse de droite est toute puissante, l'*Informations-Abteilung* de l'Ambassade contribue à la naissance et à la republication de journaux qui se définissent comme socialistes et d'autres plus modérés comme *La France socialiste* et *Nouveau Temps*⁸². Soutenir la création de journaux de gauche s'explique par la volonté de l'Ambassade de montrer aux Français que le Reich ne soutenait pas « unilatéralement le parti de la droite⁸³ ». En d'autres termes, l'équipe de l'ambassadeur essaie d'avoir l'appui des lecteurs de gauche et de les inciter à collaborer. Diffusé pour la première fois le 10 novembre 1941, se définissant comme socialiste, le quotidien antivichyste et antisémite *La France socialiste* soutient la laïcité, le pacifisme et la promotion des droits de la classe ouvrière, de qui lui procure une certaine popularité chez les travailleurs. De 1942 à 1944, annuellement, le journal voit son tirage dépasser la centaine de milliers de copies distribuées⁸⁴. Le quotidien *Nouveau Temps*, institué le 1^{er} novembre 1940, cible la même clientèle bourgeoise qui se procurait *Le Temps*, journal de droite modéré dans l'entre-deux-guerres : les professions dites libérales des milieux économiques et commerciales. Cependant, le journal n'attire

⁸⁰ Barbara Lambauer, *Otto Abetz et les Français : ou l'envers de la Collaboration* (Paris : Fayard, 2001), 353.

⁸¹ Cécile Desprairies, *Paris dans la Collaboration*, 483.

⁸² Betz et Le Gludic, « Otto Abetz, inspirateur et catalyseur de la collaboration culturelle », 82.

⁸³ Bellanger et al., *Histoire générale de la presse française*, 44.

⁸⁴ *Ibid.*, 46.

plus son lectorat : son faible tirage varie entre 35 000 et 62 000 copies⁸⁵. Au fil du temps, l'Ambassade développe des rapports plus étroits avec des journaux de gauche alors que la PAF, au contraire, se rapproche idéologiquement des milieux collaborationnistes campés à droite. Concernant les journaux, s'inscrivant dans ce contexte où de nouveaux quotidiens de gauche voient le jour, soutenu par l'ambassadeur Abetz, mené par Marcel Déat, *L'Œuvre* renaît de ses cendres et tentera de reconquérir sa clientèle centrée sur les ouvriers, les travailleurs de l'État et les intellectuels de gauche, afin de les inciter à collaborer avec les Allemands. *L'Œuvre* obtient de meilleurs résultats au sujet des copies vendues que ces quotidiens.

Dans son but d'influencer le monde journalistique parisien, l'Ambassade s'attèle à tisser des liens avec les membres de la presse française. Mettant à profit son réseau de connaissances et amis constitué dans l'entre-deux-guerres, Otto Abetz adopte l'approche des « contacts directs⁸⁶ » qui consiste à recevoir l'élite collaborationniste comme des journalistes, des politiciens, des artistes et des intellectuels lors de réceptions à l'ambassade. Par exemple, les samedis, l'ambassadeur Abetz dirige la rencontre hebdomadaire avec les représentants de la presse allemande et française. Les mercredis, Abetz et ses employés invitent des journalistes français et étrangers à « un thé de presse » où on y présente entre autres des films d'actualité, des reportages et des conférences et on discute de sujets variés sur la politique et la presse⁸⁷. Dans cette quête d'influence et de la construction d'un ascendant sur les journaux collaborateurs, l'Ambassade organise aussi des rencontres plus intimistes avec les journalistes. Dans son *Journal de guerre 1940-1945*, Marcel Déat raconte une de ces réunions qui a eu lieu au Café de Paris le 3 octobre 1940 avec des assistants d'Abetz. Ces derniers évoquent le désir de l'Ambassade que les différents journaux mettent en branle une campagne de communication valorisant une politique collaborationniste⁸⁸. Une autre méthode est de contrôler indirectement les journaux en leur accordant des subventions financières. L'Ambassade subventionne abondamment les plus loyaux : 2 millions de francs pour *Le Matin* et 298 000 francs pour *L'Œuvre*⁸⁹. Comme pour le papier, les subventions sont une arme employée par les autorités occupantes pour inciter les journaux à être plus coopératifs et engagés dans la collaboration.

⁸⁵ *Ibid.*, 48.

⁸⁶ Lévy, « L'organisation de la propagande », 10.

⁸⁷ Betz et Le Gludic, « Otto Abetz, inspirateur et catalyseur de la collaboration culturelle », 83.

⁸⁸ Lambauer, *Otto Abetz et les Français*, 356.

⁸⁹ Bellanger et al., *Histoire générale de la presse française*, 18.

Durant l'Occupation, la compétition féroce entre l'ambassade et la PAF démontre bien la nature polycratique du régime national-socialiste où deux organisations dépendent de ministères majeurs du Reich (Affaires étrangères et de la Propagande) et qui disposent de pouvoirs similaires en matière de gestion des médias et de la propagande. Cette rivalité ne se limite pas seulement aux querelles de juridiction, mais elle révèle pareillement une « divergence de points de vue sur la manière de traiter les problèmes français⁹⁰ ». Les critiques de la PAF avancent que ses administrateurs, habitués de travailler en Allemagne, ne sont pas en mesure de s'ajuster au contexte français. Ils sont accusés de manquer de finesse dans les campagnes « d'endoctrinement⁹¹ » radiophonique et de presse, qui sont considérées comme trop provocantes et repoussantes par le fait même auprès de la population occupée. Pour ce qui est de l'Ambassade, ses détracteurs lui reprochent de solliciter le soutien de l'élite française, malgré l'anti-germanisme de certaines personnes, pour soi-disant « ne pas envenimer inutilement les relations avec la France⁹² ». En plus, le ministre Goebbels s'insurge contre la politique d'Abetz en la qualifiant de « régime scandaleux⁹³ » et tente de prévenir le dictateur allemand du danger de la méthode de l'ambassadeur, car il estime qu'Hitler ne connaît pas les tenants et aboutissants de cette affaire. Le portrait général des employés des deux structures influence la politique culturelle : la PAF est dirigée par des officiers nationaux-socialistes plus conservateurs alors que la politique de l'Ambassade est guidée par des diplomates de carrière et d'intellectuels francophiles « plus ou moins ralliés au nazisme⁹⁴ ».

Très rapidement, en 1940, Otto Abetz s'oppose à la séparation des pouvoirs au sujet de la politique culturelle avec la PAF, car, selon ses dires, Hitler l'a chargé de cette tâche. Appliquant la stratégie « diviser pour régner », le dictateur accorde ce même privilège à son ministre Goebbels. N'acceptant aucun compromis, l'ambassadeur exige deux changements : la révocation du major Heinz Schmidtke et la transformation de la PAF en section de censure. Le MbF accepte d'abolir la PAF, toutefois l'OKH invalide cet arrêté qui n'avait pas apprécié l'implantation d'une ambassade en France occupée. En revanche, réalisant que personne ne remporterait cette bataille d'influence, en 1940, l'Ambassade et la PAF entreprennent des négociations portant sur l'attribution des rôles. En 1941, sous l'égide de l'OKH, elles arrivent à une entente : la PAF s'aborde sa

⁹⁰ Rita Thalmann, *La mise au pas : idéologie et stratégie sécuritaire dans la France occupée* (Paris : Fayard, 1991), 132.

⁹¹ *Ibid.*, 133.

⁹² *Ibid.*, 132.

⁹³ Betz et Le Gludic, « Otto Abetz, inspirateur et catalyseur de la collaboration culturelle », 65.

⁹⁴ Lévy, « L'organisation de la propagande », 9.

Propagandastaffel de Paris et en échange un délégué de Goebbels, le consul Knothe rejoint le département culturel de l'Ambassade. Une grande proportion des bureaucrates de la *Propagandastaffel* seront transférés dans les services de l'ambassade. Dans le cadre de cet accord, la PAF cède à l'ambassade ses compétences dans le domaine des arts et lettres, de la gestion des expositions publiques et d'une partie du groupe Film. En contrepartie, la PAF conserve ses pouvoirs dans plusieurs domaines : la censure, la production de films, la distribution du papier, la gestion des activités des troupes d'occupation, l'administration des salles de spectacles militaires, des casinos et les « librairies du front⁹⁵ ». Le conflit entre les deux organisations demeure, car Abetz cherche toujours à torpiller la PAF, en vain. Ensuite, au printemps 1943, au détriment de la PAF, l'Ambassade remporte un succès majeur en devenant le nouvel hôte des conférences avec les représentants de la presse. En revanche, il est important de ne pas surévaluer les impacts de cette concurrence dans la mise en œuvre du contrôle de la presse. Nonobstant leurs divergences idéologiques, ces deux structures ont tout de même travaillé étroitement ensemble et, par exemple, organisent les rencontres hebdomadaires avec les journaux français.

En bref, nous arrivons à la conclusion que l'indépendance des journaux qui œuvrent dans ce puissant contrôle allemand à Paris est extrêmement limitée pour trois principales raisons. De plus, ils sont sous l'influence resserrée tant de la PAF que de l'Ambassade. Premièrement, les quatre quotidiens ne contrôlent pas le contenu de leurs publications, car ils sont sous la censure très étroite de la PAF où un officier allemand surveille leur travail. Deuxièmement, dans des circonstances économiques difficiles où tous les coûts de production augmentent, les quotidiens sont contraints d'appliquer les directives de la PAF quant à la manière de traiter les nouvelles afin qu'ils obtiennent leurs livraisons de papier. Troisièmement, pour assujettir les journaux, la PAF et l'Ambassade utilisent l'arme financière comme les généreuses subventions ou les rachats progressifs des journaux. Ce faisant, en échange d'investissements monétaires dans l'entreprise, les directions des journaux doivent se montrer obéissantes quant à la ligne éditoriale et à la façon de traiter les actualités sur le front. En bref, en raison de ce contrôle allemand, nous pouvons affirmer que la position politique et idéologique sur les événements militaires qui est diffusée dans la presse n'est pas celle des directions françaises de journaux, mais bien du Reich qui tient à maintenir sa domination sur la communication des nouvelles.

⁹⁵ Thalmann, *La mise au pas*, 137.

Sources et méthodologie

Parmi 43 journaux et revues autorisés en région parisienne qui ont collaboré avec les Allemands, dans l'élaboration de notre corpus de sources, nous avons choisi quatre journaux: *Le Matin*, le *Paris-Soir*, *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*. Les articles choisis ont été écrits à partir du début du mois de juillet 1940 jusqu'au mois de juillet 1944. Dans ce mémoire, le corpus de sources est divisé en trois genres d'articles : les communiqués officiels surtout de l'armée allemande, les textes d'information et les commentaires rédigés par des journalistes et auteurs français comme les éditoriaux et chroniques d'opinion. Nous avons comptabilisé au total 2 441 sources dont 882 communiqués officiels, 148 commentaires et 1411 articles d'information diffusés par les journaux analysés qui traitent des événements choisis⁹⁶. Parmi ces sources, ce mémoire analyse : 139 communiqués officiels, 19 commentaires et 81 articles d'information. Nous avons structuré le corpus en trois types, car les nouvelles sont diffusées sous la force de ces trois genres.

Tableau 1. – Nombre d'articles publiés et analysés par événements et par genres dans *Le Matin*, 1940-1944⁹⁷

Événements	Genres d'articles			Total
	Nombre de communiqués officiels publiés	Nombre de commentaires publiés (éditoriaux/ textes d'opinion)	Nombre d'articles d'information publiés	
La bataille d'Angleterre	30 (2)	0 (0)	122 (12)	152 (14)
Le début de la « guerre européenne contre le judéo-bolchévisme »	19 (0)	9 (3)	102 (2)	130 (5)
La bataille de Smolensk	9 (4)	1 (0)	24 (1)	34 (5)
La bataille de Kiev	14 (4)	0 (0)	11 (3)	25 (7)
La bataille de Moscou	32 (6)	0 (0)	74 (4)	106 (10)
La bataille de Stalingrad	86 (11)	13 (1)	60 (0)	159 (12)

⁹⁶ Voir les tableaux pour les chiffres spécifiques aux événements et par quotidiens.

⁹⁷ Les chiffres entre parenthèses correspondent aux nombres d'articles que nous avons analysés dans ce mémoire.

La bataille de Monte Cassino	31 (5)	0 (0)	17 (3)	48 (8)
Les bombardements alliés dans la région parisienne du 18 au 21 avril 1944	0 (0)	2 (1)	20 (0)	22 (1)
La bataille de Cherbourg	17 (3)	4 (0)	37 (5)	58 (8)
Total	238 (35)	29 (5)	467 (30)	734 (70)

Tableau 2. – Nombre d’articles publiés et analysés par événements et par genres dans le *Paris-Soir*, 1940-1944⁹⁸

Événements	Genres d’articles			Total
	Nombre de communiqués officiels publiés	Nombre de commentaires publiés (éditoriaux/ textes d’opinion)	Nombre d’articles d’information publiés	
La bataille d’Angleterre	28 (2)	0 (0)	58 (9)	86 (11)
Le début de la « guerre européenne contre le judéo-bolchévisme »	35 (2)	5 (0)	57 (2)	97 (4)
La bataille de Smolensk	8 (2)	1 (0)	7 (1)	16 (3)
La bataille de Kiev	11 (5)	0 (0)	3 (1)	14 (6)
La bataille de Moscou	33 (13)	0 (0)	42 (0)	75 (13)
La bataille de Stalingrad	109 (12)	10 (0)	63 (1)	182 (13)
La bataille de Monte Cassino	22 (1)	4 (0)	11 (1)	37 (2)
Les bombardements alliés dans la région parisienne du 18 au 21 avril 1944	1 (0)	10 (2)	11 (0)	22 (2)
La bataille de Cherbourg	13 (1)	2 (0)	22 (0)	37 (1)
Total	260	32	274	566

⁹⁸ Les chiffres entre parenthèses correspondent aux nombres d’articles que nous avons analysés dans ce mémoire.

Total	(38)	(2)	(15)	(55)
--------------	------	-----	------	------

Tableau 3. – Nombre d’articles publiés et analysés par événements et par genres dans *L’Œuvre*, 1940-1944⁹⁹

Événements	Genres d’articles			Total
	Nombre de communiqués officiels publiés	Nombre de commentaires publiés (éditoriaux/textes d’opinion)	Nombre d’articles d’information publiés	
La bataille d’Angleterre	19 (1)	1 (1)	92 (2)	112 (4)
Le début de la « guerre européenne contre le judéo-bolchévisme »	31 (0)	10 (2)	96 (2)	137 (4)
La bataille de Smolensk	5 (3)	0 (0)	15 (0)	20 (3)
La bataille de Kiev	13 (4)	1 (0)	11 (0)	25 (4)
La bataille de Moscou	27 (7)	6 (0)	44 (7)	77 (14)
La bataille de Stalingrad	53 (9)	5 (1)	12 (1)	70 (11)
La bataille de Monte Cassino	28 (6)	2 (0)	10 (2)	40 (8)
Les bombardements alliés dans la région parisienne du 18 au 21 avril 1944	4 (0)	10 (0)	9 (1)	23 (1)
La bataille de Cherbourg	9 (3)	16 (3)	33 (1)	58 (7)
Total	189 (33)	51 (7)	322 (16)	562 (56)

⁹⁹ Les chiffres entre parenthèses correspondent aux nombres d’articles que nous avons analysés dans ce mémoire.

Tableau 4. – Nombre d’articles publiés et analysés par événements et par genres dans *Le Petit Parisien*, 1940-1944¹⁰⁰

Événements	Genres d’articles			Total
	Nombre de communiqués officiels publiés	Nombre de commentaires publiés (éditoriaux/textes d’opinion)	Nombre d’articles d’information publiés	
La bataille d’Angleterre	0 (1)	1 (0)	70 (2)	71 (3)
Le début de la « guerre européenne contre le judéo-bolchévisme »	29 (0)	4 (1)	79 (2)	112 (3)
La bataille de Smolensk	12 (3)	0 (0)	9 (0)	21 (3)
La bataille de Kiev	14 (4)	2 (1)	10 (2)	26 (7)
La bataille de Moscou	27 (6)	0 (0)	51 (8)	78 (14)
La bataille de Stalingrad	78 (12)	4 (1)	64 (3)	146 (16)
La bataille de Monte Cassino	25 (4)	3 (0)	14 (3)	42 (7)
Les bombardements alliés dans la région parisienne du 18 au 21 avril 1944	0 (0)	6 (1)	21 (0)	27 (1)
La bataille de Cherbourg	10 (3)	16 (1)	30 (0)	56 (4)
Total	195 (33)	36 (5)	348 (20)	579 (58)

Ces chiffres sont révélateurs puisqu’ils démontrent la forte emprise de l’occupant allemand sur les journaux en leur imposant la diffusion quotidienne des bulletins de l’armée et des textes de nouvelles. Les déclarations officielles constituent près de 36 % du nombre total des articles publiés par les quatre journaux qui abordent les événements analysés. Numériquement, elles sont moins nombreuses que les articles informationnels, mais souvent elles sont plus longues et riches en renseignements détaillés telles que les pertes des ennemis du Reich. D’ailleurs, à de multiples

¹⁰⁰ Les chiffres entre parenthèses correspondent aux nombres d’articles que nous avons analysés dans ce mémoire.

reprises, les articles d'information reprennent des informations publiées dans ces proclamations officielles.

La seconde catégorie englobe notamment : la « brève » qui est un article court d'environ cinq lignes et le « filet¹⁰¹ » qui est un peu plus long divulgue succinctement des informations plus précises. Les collages de citations successives font également partie de ce groupe. Le nombre de ces textes diffusés (58 % des articles publiés) est certes considérable, mais il faut le relativiser en raison de leur court format. Les quotidiens diffusent aussi à d'autres moments des textes étrangers plus longs et riches en renseignements. Dans notre recensement, nous avons classé les textes allemands et les autres écrits de sources françaises ou étrangères dans la même catégorie soit les articles d'information, car à certaines occasions les journaux n'indiquent pas l'origine de ces écrits. Ils ne mentionnent pas l'auteur de la source ce qui complique la répartition dans des sous-catégories basées sur la provenance. Il aurait été trop hasardeux et approximatif de classer les documents de cette façon, car les chiffres auraient été biaisés.

Quant aux commentaires d'opinion, ils sont peu représentés quantitativement dans le corpus (près de 6 %). Nous pouvons expliquer cette faible proportion par un désir de l'Occupant de contrôler la diffusion des nouvelles de nature militaire soit en imposant ses articles aux quotidiens. En revanche, en proportion, ils sont plus nombreux pour deux épisodes soit les raids sur la région parisienne et la bataille de Cherbourg en 1944 (22% et 33% respectivement). Ce choix de diffuser plus de commentaires s'explique par la volonté des autorités allemandes d'instrumentaliser ces attaques à des fins de propagande et d'attiser la haine antialliée. Au sein des organisations étatiques allemandes, il a sûrement été jugé plus efficace et crédible chez le lectorat français que cette campagne soit structurée autour d'un plus grand nombre possible de commentaires d'opinion de journalistes français plutôt que des articles allemands. Pour des raisons mercantiles et commerciales, les journaux ont possiblement augmenté leur couverture de ces événements se déroulant en France afin d'attirer plus de Français à acheter leur publication.

Ces statistiques démontrent aussi que la couverture journalistique des quotidiens soumis à la censure allemande se limitait souvent à publier des textes étrangers et des proclamations officielles. En dépit de la faible proportion des commentaires dans le corpus, ces derniers

¹⁰¹ Institut Supérieur de Formation au Journalisme, « Quels sont les différents types d'articles de presse ? », 15 mai, 2024, <https://www.isfj.fr/actualites/2021-articles-presse/>.

demeurent tout de même très pertinents dans nos analyses, car ils offrent un point de vue plus politique et idéologique des affrontements sur le front.

Pour chaque événement étudié, nous avons donc décidé de nous concentrer sur des publications qui se situent dans des périodes précises qui nous semblaient les plus pertinentes et marquantes dans la continuation de la guerre. Au début de chaque section, nous indiquons les intervalles de temps que nous analysons. Nous avons choisi ces quotidiens parisiens (qui sont également vendus en province dans les années d'avant-guerre), car ils ont les tirages les plus élevés durant les années 1930 ainsi que pendant l'Occupation. Plutôt que d'analyser des revues plus spécialisées, nous voulions étudier des journaux généralistes. Nous avons jeté notre dévolu sur ces quatre titres, car ils sont capables, par leur manière de présenter les nouvelles, de rallier une plus grande clientèle plus représentative de la société française. De plus, si nous avions opté pour des quotidiens encore plus tournés vers l'extrême droite voire le nazisme, dont *Je suis Partout*, *La Gerbe* et *Au Pilon*, nous aurions défriché des articles fort probablement plus extrémistes qui ont un public plus niché et restreint que les quatre autres journaux plus généralistes. Concernant le tirage, les quatre journaux sont classés parmi les six premiers quotidiens parisiens en termes de publications vendues en mars 1939 et sont les seuls (dans ce groupe) qui sont revenus à Paris après la défaite : 1 739 000 (30,6 %) pour le *Paris-Soir*, 1 022 000 (15,3 %) pour *Le Petit Parisien*, 411 000 (25,8 %) pour *Le Journal*, 350 000 (18,1 %) pour *l'Humanité*, 313 000 (19,6 %) pour *Le Matin* et 236 000 (29,4 %) pour *L'Œuvre*¹⁰².

À l'image des années 1930, les journaux parisiens subissent une forte baisse de leur tirage tout au long des années de l'Occupation. Par exemple, en décembre 1940, selon les Relevés de la Préfecture de police française, les ventes sont de : 970 000 pour le *Paris-Soir*, 680 000 pour *Le Petit Parisien*, 532 000 pour *Le Matin* et 196 000 pour *L'Œuvre*¹⁰³. En novembre 1942, la chute des tirages est assez considérable surtout pour le *Paris-Soir* et *Le Matin* : 378 000 pour le *Paris-Soir*, 501 000 pour *Le Petit Parisien*, 244 000 pour *Le Matin* et 131 000 pour *L'Œuvre*¹⁰⁴. En revanche, en novembre 1943, les journaux connaissent un sursaut de popularité : 387 000 pour le *Paris-Soir*, 550 000 pour *Le Petit Parisien*, 260 000 pour *Le Matin* et 130 000 pour *L'Œuvre*¹⁰⁵.

¹⁰² Delporte, Blandin et Robinet, *Histoire de la presse en France*, 93. Le chiffre entre parenthèse correspond à la proportion des ventes à Paris.

¹⁰³ *Ibid.*, 133.

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ *Ibid.*

En mai 1944, les journaux subissent une baisse relativement légère à l'exception du *Paris-Soir* : 250 000 pour le *Paris-Soir*, 515 000 pour *Le Petit Parisien*, 250 000 pour *Le Matin* et 143 000 pour *L'Œuvre*¹⁰⁶.

Malgré ce déclin causé par un manque de papier et un sentiment de scepticisme qui s'est lentement développé au fil des années, les quatre journaux demeurent les plus populaires chez les Parisiens malgré le fait que plusieurs nouveaux quotidiens soutenus par l'Occupant ont émergé. Comparativement aux quatre journaux étudiés, des titres de gauche fondés par l'Occupant comme *Aujourd'hui* et *La France au travail* (qui deviendra *La France socialiste*) obtiennent des ventes bien inférieures. Ces deux quotidiens sont classés 5^e et 6^e juste derrière les journaux analysés en matière de publications vendues. Toujours selon les sources de la Préfecture de police, en décembre 1940, les tirages sont de : 110 000 pour *Aujourd'hui* et 92 000 pour *La France au travail*¹⁰⁷. En novembre 1942, les ventes sont de 47 000 pour *Aujourd'hui* et 110 000 pour *La France socialiste*¹⁰⁸. En novembre 1943, comme pour les journaux analysés, les tirages augmentent : 74 000 pour *Aujourd'hui* et 115 000 pour *La France socialiste*. Finalement, en mai 1944, ces deux journaux voient aussi leurs ventes montées : 99 000 pour *Aujourd'hui* et 145 000 pour *La France socialiste*. Ce phénomène met en lumière le fait que les lecteurs sont tout de même attachés et font peut-être plus confiance à leurs quotidiens traditionnels, soit les quatre journaux à l'étude dans ce mémoire. Ils sont possiblement encore plus circonspects à l'égard de ces titres nouvellement créés dans les premiers temps de l'Occupation. Et tout compte fait, de novembre 1942 à mai 1944, étant donné les tirages plus ou moins stables, les journaux résistent tant bien que mal aux suspicions envers la presse des Parisiens. Cela est une autre raison pour laquelle nous avons sélectionné ces journaux dans notre mémoire.

Créé en 1883, *Le Matin*, initialement est favorable aux républicains modérés, mais s'oppose au socialisme et au boulangisme¹⁰⁹. Sous la direction de son président Maurice Bunau-Varilla, à partir de 1901, *Le Matin* voit son tirage croître considérablement : il passe de 285 000 exemplaires en 1902 et rejoint le million en 1914¹¹⁰. Durant l'Entre-deux-guerres, on assiste à une droitisation de la ligne politique du journal : *Le Matin* appuie publiquement la politique de Raymond Poincaré.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ RetroNews, « Le Matin », 20 mai, 2023, <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/matin>.

¹¹⁰ *Ibid.*

Ensuite, au fil des ans, l'anticommunisme et l'antiparlementarisme sont valorisés par le quotidien. De plus, il s'attaque violemment au programme politique du Front populaire¹¹¹. Dans les années 1930, soutenant un rapprochement avec l'Allemagne nazie, il préconise une politique pacifiste et se montre plus enclin à faire des accommodements territoriaux aux exigences allemandes.

En 1923, le *Paris-Soir* est établi par un certain Eugène Merle, journaliste et fervent anarchiste de gauche. Durant la direction de Merle, la position du journal de gauche est difficile et laborieuse jusqu'au rachat en 1930 par l'entreprise de Jean Prouvost qui travaille dans le milieu du textile¹¹². Prouvost réussit à rétablir la situation : le tirage du journal monte de 60 000 copies en 1930 à près de 500 000 en 1932¹¹³. Durant l'Occupation, le journal s'est rapidement orienté vers la droite et la Collaboration avec le Reich.

Le Petit Parisien est fondé en 1876 par le député et magistrat Louis Andrieux. Politiquement, il est considéré comme un journal modéré et est le quotidien français qui a le tirage le plus élevé avec 2 millions au lendemain de la Première Guerre mondiale. En 1888, avec l'achat du *Parisien* par le sénateur et ministre Jean Dupuy, la ligne politique du quotidien est une gauche plus mesurée¹¹⁴. Durant l'Entre-deux-guerres, surtout après 1934, sa ligne éditoriale se déplace vers la droite¹¹⁵. Au début de l'Occupation, exigé par les Allemands, sa direction et ses journalistes sont remplacés par d'autres, plus favorables à l'occupant. À l'instar des autres quotidiens, il deviendra un journal de propagande pronazie.

L'Œuvre, lancée en 1904 par l'ex-journaliste du *Matin* et de *L'Aurore* Gustave Téry, dans les premières années, est un journal de gauche et idéologiquement proche des radicaux-socialistes et des pacifistes¹¹⁶. Dans les années 1920, il est favorable aux gouvernements comme le Cartel des gauches et le Front populaire. Sur le plan international, il soutient une politique non interventionniste¹¹⁷. En juillet 1940, lorsque Déat reprend la direction du quotidien, le journal devient pronazi, antisémite et entame la collaboration avec les occupants nazis.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² RetroNews, « Paris-Soir », 21 mai, 2023, <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/paris-soir>.

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ RetroNews, « Le Petit Parisien », 22 mai, 2023, <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/petit-parisien>.

¹¹⁵ Encyclopædia Universalis, « Le Petit Parisien », 22 mai, 2023, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/le-petit-parisien/>.

¹¹⁶ RetroNews, « L'Œuvre », 22 mai, 2023, <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/oeuvre>

¹¹⁷ Gallica, « L'Œuvre », 22 mai, 2023, <https://gallica.bnf.fr/conseils/content/loeuvre>

Contrairement à d'autres études récentes sur la presse française durant l'entre-deux-guerres et les années de guerre, ce présent mémoire n'a pas prétention de comparer les quatre quotidiens, mais de présenter un portrait général de la presse collaborationniste parisienne à travers les actualités militaires du front. Dans le cadre de notre recherche, une analyse comparative s'y prête moins en raison de la nature de la presse qui est étroitement surveillée et dirigée par les Allemands. Étant donné l'absence d'une véritable liberté de presse, plutôt que d'analyser les divergences entre les journaux, nous croyons qu'il est plus judicieux d'étudier les convergences idéologiques des quatre entreprises. À de nombreuses reprises, nous avons constaté que les autorités du Reich imposent leurs articles déjà composés aux quatre journaux. Malgré ce fait, nous n'avons pas constaté de différence sur le plan idéologique entre ces textes allemands et ceux rédigés par des auteurs français.

Sur le plan de la forme et de la présentation des articles, nous nous intéressons aux possibles différences entre les quotidiens : est-ce qu'ils accordent une importance similaire aux événements choisis ? Nous pouvons mesurer cela par le nombre d'articles publiés qui traitent de ce sujet. D'autre part, nous examinons la présence des éditoriaux dans le récit fait par les journaux des batailles choisies : est-ce que les journalistes commentent régulièrement et proposent aux lecteurs leur opinion sur les événements au front ? Et finalement, quant au contenu, est-ce que ces textes dévoilent des nouvelles de nature militaire ou ne traitent, par exemple, que des répercussions politiques de ces combats ?

L'argumentaire

Notre mémoire met en lumière une véritable complicité entre une élite médiatique, politique et intellectuelle parisienne et le Reich qui a pour objectif de diffuser les idéaux nazis et de créer au sein de la société un sentiment plus favorable à la présence allemande. Concrètement, ce mémoire démontre que la Collaboration n'était pas que politique, économique, idéologique, industrielle et journalistique. Car tout au long de l'Occupation, dans leurs articles politiques faisant l'éloge du Troisième Reich, de nombreux journalistes Français bien connus de la population ont œuvré à la transmission de la propagande nazie.

Sur le plan militaire, ces derniers valorisent extrêmement les faits d'armes du Reich sur tous les fronts. Quant à la nature totale de l'Occupation, malgré l'instauration de nouvelles puissantes organisations de propagande qui contrôlent totalement les différents journaux, ce

mémoire montre que les Allemands ont voulu camoufler leur surveillance et leur censure chez la population. Nous prouvons qu'ils ont accordé une grande place aux journalistes français dans les publications quotidiennes surtout au niveau des chroniques de nature politique. Ce faisant, nous démontrons que l'Occupant voulait aussi faire croire aux lecteurs que les journaux étaient libres et travaillaient comme avant la guerre. Les Allemands ont pris le pari qu'une soi-disant presse indépendante serait plus crédible et que les Parisiens seraient plus enclins à croire les articles fardés d'une propagande plus discrète.

À propos de la propagande concernant les victoires allemandes, nous affirmons que les premières grandes victoires soit Smolensk et Kiev font les manchettes des journaux au moment où les autorités allemandes annoncent ces triomphes. De plus, nous prouvons que les publications de source allemande et des éditoriaux de certains journalistes collaborateurs glorifient les faits d'armes en mettant l'accent sur l'ampleur de la défaite soviétique. À propos des défaites, nos recherches montrent que les journaux diffusent beaucoup moins d'informations à partir du moment où les Allemands réalisent qu'ils ont perdu la bataille. Nous soutenons l'idée selon laquelle les textes proposés au lectorat déprécient l'importance et les conséquences négatives de la défaite sur la position de la *Wehrmacht*.

Au sujet des diverses représentations concernant le Troisième Reich, les publications vantent les réalisations militaires des armées du régime : elles sont montrées comme étant extraordinaires sur le plan historique. La presse représente l'Allemagne nazie comme le véritable rempart de la civilisation occidentale européenne et qui ne fait que protéger ses alliés contre la soi-disant barbarie judéo-soviétique. Aussi bien lors de victoires que de défaites, les nombreux textes complimentent de façon excessive les aptitudes à combattre des soldats du Reich.

Dans le premier chapitre, notre regard se tourne sur la bataille d'Angleterre, le déclenchement de l'opération *Barbarossa* et les batailles de Smolensk et Kiev. Dans le second, nous relatons le récit des journaux des combats à Moscou et à Stalingrad. Finalement, dans le troisième, cette fois, nous étudions la couverture journalistique des combats à Monte Cassino en Italie, des bombardements alliés en avril 1944 et de la bataille de Cherbourg en France. Plus précisément, ce mémoire étudie les thèmes qui sont mis de l'avant par les journaux, le vocabulaire utilisé, le lieu de provenance des articles, leur emplacement dans la publication ainsi que le genre de ces derniers. Ensuite, à travers ces batailles, nous analysons une figure centrale de la propagande

proallemande dans la presse parisienne : le soldat allemand et plus globalement le Troisième Reich. Comme pour les batailles, nous cherchons à savoir de quelle manière les journaux décrivent l'État allemand et ses combattants. De plus, nous voulons connaître dans quelle mesure les journalistes français participent à cette propagande : dans leurs écrits, diffusent-ils les dogmes nazis ou leurs contenus diffèrent-ils avec l'idéologie nationale-socialiste ? Comme nous nous intéressons à des défaites allemandes, nous voulons comprendre comment les journaux les présentent. Est-ce que les textes minimisent les conséquences de ces défaites ?

CHAPITRE I : Le Reich continue ses offensives à l'Ouest et à l'Est, 1940-1941

À la suite d'une défaite foudroyante des armées françaises et le sauvetage de son corps expéditionnaire à Dunkerque en juin 1940, la Grande-Bretagne et son empire colonial se retrouvent maintenant seuls contre l'Axe. La guerre fait donc place à un affrontement principalement aérien et maritime, la bataille d'Angleterre. Nous étudions le concept de la responsabilité de la continuité du conflit : quelle nation est considérée comme coupable ? La Grande-Bretagne ou le Reich ? Dans le traitement des actualités, une grande place est accordée aux dirigeants politiques allemands et britanniques, dont la diffusion de leurs discours. Dans la description des combats aériens et des multiples bombardements, sur quelles thématiques les journaux insistent-ils le plus ? Ces derniers décrivent abondamment les bombardements allemands et britanniques contre les lieux stratégiques et civils. Plus précisément, les textes publiés mettent l'accent sur les multiples effets néfastes des raids de la *Luftwaffe* contre les villes britanniques et ses infrastructures stratégiques.

Dans la seconde partie de ce présent chapitre, nous dirigeons notre attention sur la guerre sur le front Est. En premier lieu, nous étudions la manière dont la presse traite le déclenchement de l'opération *Barbarossa* : de quelle façon les journalistes abordent-ils l'invasion allemande ? Soutiennent-ils l'attaque ? Les journaux approuvent-ils cette attaque aux dépens de l'État soviétique ? Nous démontrons que cette guerre est considérée notamment par des journalistes français comme une véritable croisade pour la défense de la civilisation occidentale contre la barbarie bolchévique.

Dans la troisième et la quatrième section, nous brossons un tableau du traitement fait par la presse à propos des batailles de Smolensk et de Kiev en faisant ressortir les aspects sur lesquels les journaux insistent dans leurs publications. À travers les communiqués officiels de la *Wehrmacht*, nous démontrons que la description des faits d'armes des Allemands et les détails relatant les pertes soviétiques sont au cœur des nouvelles diffusées au public français. Enfin, nous explorons les informations délaissées par les directions des journaux telles que les pertes allemandes lors des combats à l'Est.

Dans ce chapitre, nous prouvons la connivence idéologique des journaux avec l'Occupant nazi. Nous montrons que ces derniers, en diffusant du contenu préalablement écrit par les Allemands et des chroniques rédigées par des auteurs français, participent à la propagation des

mêmes idéaux nationaux-socialistes. Les quotidiens ont la même vision manichéenne du monde politique où la Grande-Bretagne ne souhaite que la continuation de la guerre et affaiblir l'Europe alors que seule l'Allemagne est en mesure de libérer les peuples de la domination maritime britannique. À l'Est, ils mettent de l'avant également la représentation d'une Allemagne puissante et victorieuse qui n'a pour but que de libérer les nations du communisme qui les écrase.

1.1 La Guerre aérienne à l'Ouest : la bataille d'Angleterre

En juillet 1940, la situation militaire des Britanniques est désastreuse : une grande partie de l'équipement militaire a été perdu lors de la bataille de France. Pour la protection des terres anglaises contre une possible invasion allemande, l'armée possède seulement 200 chars, 500 canons et 466 avions de combat, dont 331 Hurricanes et Spitfires¹. En dépit de la position difficile de la Grande-Bretagne, le gouvernement de Winston Churchill refuse de négocier un traité de paix désavantageux avec l'Allemagne nazie et poursuit le conflit.

Réalisant que les négociations avec les autorités britanniques sont dans une impasse, Hitler ordonne le 16 juillet 1940 la directive n° 16, l'opération *Seelöwe*, qui enclenche « les préparatifs d'une opération de débarquement en Angleterre² ». L'invasion allemande est cependant reportée jusqu'à nouvel ordre le 17 septembre en raison du fait que l'aviation n'a pas la supériorité aérienne. La bataille d'Angleterre se déroule de juillet à octobre 1940. Du 10 juillet au 11 août, dans la Manche et l'estuaire de la Tamise, l'objectif allemand est de détruire les navires qui ravitaillent les îles Britanniques et d'éliminer les avions qui protègent les convois maritimes. Du 12 août au 23 août, les Allemands changent de stratégie en ciblant prioritairement le bombardement des usines d'avions, des bases aériennes, des installations maritimes et l'élimination du plus grand nombre d'avions en vol. Toutefois, ces opérations se terminent par un revers pour la Luftwaffe en raison notamment d'une transmission défectueuse des ordres et du renseignement militaire qui relayait de fausses informations aux décideurs de l'armée. Par la suite, du 24 août au 6 septembre, en réaction à cet échec, l'Allemagne change ses cibles : elle vise désormais les usines aéronautiques qui se situent en Angleterre du Sud et les aérodromes de la RAF. Durant ces quelques jours, l'aviation ne cesse de pilonner les aéroports militaires, dont ceux du Surrey, du Kent, du Suffolk, de l'Essex, et ravage sévèrement les manufactures qui construisent les précieux chasseurs. Le mois de septembre

¹ François Bédarida, *La bataille d'Angleterre* (Évry : Diffusion Presses universitaires de France, 1985), 17-20.

² John Keegan, *La Deuxième Guerre mondiale* (Paris : Perrin, 2009), 124.

est marqué par le début du *Blitz* : les bombardements majeurs contre les grandes villes débutent. Le *Blitz*, « éclair » en français, est une campagne de bombardements stratégiques visant les grandes villes, dont Londres, Coventry, Plymouth, Birmingham, Manchester et Liverpool, dans le but de saboter l'économie et de saper le moral du peuple britannique.

Dans l'analyse de la couverture journalistique de cet affrontement, nous avons ciblé quelques périodes qui nous semblaient les plus intéressantes et pertinentes : du 19 au 25 juillet, du 1^{er} au 4 août, du 16 au 22 août, du 7 au 16 septembre et du 17 au 18 octobre. Dans les publications des quatre journaux, nous avons compté : 152 articles pour *Le Matin*, 71 pour *Le Petit Parisien*, 112 pour *L'Œuvre* et 86 pour le *Paris-Soir*.

En juillet 1940, la presse parisienne présente une vision manichéenne des événements : la Grande-Bretagne est le mal incarné alors que l'Allemagne est le défenseur de l'Europe unie. La Grande-Bretagne est représentée comme la responsable de l'extension du conflit après la défaite française. L'Allemagne, elle, au contraire, est dépeinte comme ouverte à négocier l'arrêt des combats à travers des discours de son dirigeant. Lors du discours du 19 juillet devant le Reichstag, dans son « appel à la raison du peuple anglais³ », Hitler se présente comme un dirigeant raisonnable et soucieux du bien-être du peuple et des victimes du conflit. Se disculpant de toute responsabilité, il affirme qu'il n'a pas souhaité la guerre, mais que ce sont les alliés qui ont imposé ce conflit à l'Allemagne⁴. Par la suite, dans son monologue, ce dernier menace la Grande-Bretagne de destruction si elle n'accepte pas les conditions allemandes, mais soutient qu'il ne désire pas continuer cette guerre⁵. En guise de conclusion, le dirigeant rappelle le sacrifice, le courage et l'héroïsme des soldats allemands pendant la Grande Guerre et ceux qui ont permis de vaincre la France en juin 1940 pour « la liberté et l'avenir de notre peuple⁶ ».

³ « Le discours du Führer », *Paris-soir*, 21 juillet, 1940, 3 ; « Le texte complet du discours du chancelier Hitler au Reichstag », *Le Matin*, 21 juillet, 1940, 2 : « En cette heure, je considère comme mon devoir de faire, une fois encore, appel au bon sens de l'Angleterre [...] Je ne vois pas de raisons pouvant m'obliger à continuer la lutte, je plains les victimes de cette lutte, victimes que je voudrais également épargner à mon peuple ».

⁴ *Ibid.* : « Cela me fait mal d'être l'outil du destin condamné à pousser dans l'abîme ce que d'autres hommes ont décidé d'y précipiter, car mon intention n'était pas de faire des guerres, mais de construire un nouvel état social ».

⁵ « Le texte complet du discours du chancelier Hitler au Reichstag », *Le Matin*, 21 juillet, 1940, 2 : « Le discours du Führer », *Paris-Soir*, 21 juillet, 1940, 3 : « Un immense malheur va encore s'abattre sur des millions d'autres êtres humains et M. Churchill devrait me croire cette fois si je prophétise : un grand État que je n'avais jamais l'intention de détruire et auquel je n'ai pas voulu nuire. Mais je suis certain que cette lutte se terminera par l'anéantissement complet d'un des deux adversaires ».

⁶ « Le discours du Führer », *Paris-Soir*, 21 juillet, 1940, 3.

Dans la présentation de cette nouvelle, les quotidiens français adoptent la même méthode. Écrit en gros caractère, l'adresse du dictateur se trouve à la page frontispice des numéros du 20 juillet : « Le chancelier Hitler prononce au Reichstag un discours sensationnel » du *Paris-Soir*, « Adolf Hitler parle au Reichstag » du *Matin*, « Hitler parle au Reichstag » de *L'Œuvre* et « Le Führer adresse un suprême avertissement à l'Angleterre⁷ » du *Petit Parisien*. À l'exception du *Paris-Soir*, dans les parutions du 20 juillet 1940, les trois autres quotidiens transmettent à leurs lecteurs une synthèse détaillée, structurée par thématique, où s'entremêlent les citations plus pertinentes et de courtes phrases qui résument le propos d'Hitler. Par exemple, dans un article de provenance inconnue du *Matin*, dans la section « Dernier appel », présenté comme un protecteur, il est spécifié que le dirigeant nazi ne veut que préserver la vie de ses concitoyens : « Il pense pouvoir le faire en tant que vainqueur pour épargner l'existence de malheureux innocents et épargner à son propre peuple de lourds sacrifices⁸ ». Après cela, le 21 juillet, ce texte d'Hitler est publié intégralement par le *Paris-Soir* et *Le Matin* dans leur parution du soir. Dans ces deux éditions, les deux journaux accordent une place très importante à ce discours étant donné que ces journaux ne font que quatre pages. Le discours d'Hitler se trouve à la première page et la suite du texte est présentée sur une autre page entière (la 2^e page pour *Le Matin* et la 3^e pour le *Paris-Soir*). Les deux quotidiens insèrent aussi des photographies de grande dimension d'Hitler en s'adressant au Reichstag.

Les 21 et 22 juillet 1940, *Le Matin* et le *Paris-Soir* communiquent aux Français l'opinion des journaux étrangers concernant le discours d'Adolf Hitler. Nous constatons plusieurs similitudes, mais aussi des distinctions quant à la façon de présenter ces informations. En effet, sous forme de petits textes, ils citent les mêmes journaux qui proviennent majoritairement du continent européen à savoir l'Italie, la Norvège, les Pays-Bas, la Hongrie, la Roumanie, et d'autres pays comme l'URSS, le Japon et les États-Unis. Ces billets sont structurés et écrits différemment, mais ils expriment un contenu analogue. Pour les autorités occupantes, publier ces bribes d'articles étrangers est une manière de légitimer cette presse française surveillée de très près par les censeurs du Reich. En effet, la diffusion de ces textes venant de l'étranger est une façon de camoufler le contrôle allemand sur les journaux français et propage la croyance que ces quotidiens sont toujours

⁷ Voir le *Paris-Soir*, 21 juillet, 1940, 1 ; *Le Matin*, 20 juillet, 1940, 1 ; *L'Œuvre*, 20 juillet, 1940, 1 ; *Le Petit Parisien*, 20 juillet, 1940, 1.

⁸ « Le discours d'Adolf Hitler au Reichstag », *Le Matin*, 20 juillet, 1940, 2.

libres de l'ingérence germanique. Également, distribuer ces textes favorables aux intérêts du Reich qui ne sont pas d'origine allemande est un procédé pour déconstruire la perception que les informations des journaux ne sont que de la propagande nazie. En cachant la domination et la propagande exercée sur la presse de l'Occupant, l'idée est donc de rendre le discours plus légitime afin d'augmenter les chances que les lecteurs adhèrent un tant soit peu aux idéaux nazis.

Dans ses articles, *Le Matin* mentionne le nom des divers journaux alors que le *Paris-Soir* ne le fait pas. La présentation des informations du *Matin* est plus dense et détaillée alors que l'affichage du *Paris-Soir* est plus épuré. Aussi bien dans *Le Matin* que dans le *Paris-Soir*, à l'unanimité, la presse étrangère louange la main tendue d'Hitler à la Grande-Bretagne. De plus, cette avalanche de compliments tend à démontrer que le continent européen est uni derrière l'Allemagne nazie et qu'il supporte la politique d'Hitler à l'égard de la Grande-Bretagne. Par le fait même, le Reich n'est pas représenté comme une nation impérialiste qui impose ses choix à l'Europe, mais plutôt comme un pays qui adopte une politique consensuelle pour les chancelleries européennes. Autrement dit, à l'entremise du Reich, l'Europe parle d'une seule et même voix qui conjure les Britanniques à accepter la paix allemande. Par exemple, les missives italiennes encensent Adolf Hitler en le caractérisant comme un politicien pondéré malgré sa victoire foudroyante : dans le *Paris-Soir*, « Le chancelier Hitler aurait pu être inexorable, il a été profondément humain⁹ », dans *Le Matin*, « Le *Popolo di Roma* écrit que jamais un vainqueur n'a tenu un langage aussi modéré après avoir obtenu la plus grande victoire de tous les temps et à la veille de la victoire finale¹⁰ ». Partageant ce point de vue, la presse hongroise considère ce discours comme un événement historique marquant : dans le *Paris-Soir*, « Depuis le début de l'Histoire, aucun vainqueur n'a parlé comme Adolf Hitler¹¹ », dans *Le Matin*, « La presse de Budapest écrit que jamais homme d'État n'a parlé ainsi. L'humanité entière devrait remercier cet homme qui prononce des paroles raisonnables, alors qu'il dispose de la plus grande puissance connue¹² ».

Quant à la Grande-Bretagne, elle est considérée comme l'unique responsable de la continuité du conflit et de sa possible destruction si elle refuse l'offre allemande : *Le Matin*, « Après le discours du Führer, on est unanime à constater que l'Angleterre supporte seule la responsabilité

⁹ Anonyme, « Le monde devant le discours du chancelier Hitler », *Paris-Soir*, 22 juillet, 1940, 1.

¹⁰ Anonyme, « L'opinion dans le monde sur le discours prononcé par le chancelier Hitler », *Le Matin*, 21 juillet, 1940, 2.

¹¹ Anonyme, « Le monde devant le discours du chancelier Hitler », 1.

¹² Anonyme, « L'opinion dans le monde sur le discours prononcé par le chancelier Hitler », 1.

de la continuation des hostilités, si elle rejette la proposition du chancelier¹³ ». Notamment, les journaux japonais, norvégiens et hollandais affirment que la décision du gouvernement britannique déterminera le destin de l'Europe et de la Grande-Bretagne, la paix ou la destruction : dans *Le Matin*, « La presse japonaise écrit qu'en cas de refus de l'Angleterre, la perte totale de ce pays est certaine¹⁴ », dans le *Paris-Soir* (presse norvégienne), « Le monde attend la réponse de l'Angleterre qui sera décisive pour le développement futur de la guerre. L'enjeu est la paix ou la guerre jusqu'à l'anéantissement¹⁵ », dans le *Paris-Soir* (presse hollandaise), « Le discours du Führer est un dernier avertissement à la saine raison de l'Angleterre, qui doit se décider et choisir sa route¹⁶ ».

Du 22 au 25 juillet 1940, l'enjeu entourant la réponse du gouvernement britannique à la proposition allemande fait les manchettes dans les journaux. Pendant ces quatre jours, ils présentent un grand nombre d'articles de journaux étrangers, de communiqués officiels, de discours politiques et d'éditoriaux. Dans *L'Œuvre* du 22 juillet, dans son texte d'opinion « Destin de l'Angleterre », Marcel Déat croit que Winston Churchill déclinera les conditions allemandes et que le seul moyen de prévenir la défaite britannique est de le remplacer par un politicien qui accepterait de négocier avec Hitler. Après la victoire allemande dans les îles britanniques qu'il juge probable, Déat soutient que cette défaite sera lourde de conséquences et elle « plongera dans la stupeur les peuples de la terre¹⁷ ». Selon lui, l'Empire se désintégrera et les Dominions seront des États indépendants. Sans aucun doute, il pense que l'Écosse, l'Irlande et l'Angleterre rejoindront le « bloc¹⁸ » européen. Ici, il fait référence à la Nouvelle Europe dirigée par le Troisième Reich : « Mais tout annonce que, dans peu d'années, c'est l'Europe qui, d'un bloc, réglera ses échanges avec les autres parties du monde. Incroyable révolution, mais qui est dans la ligne de l'histoire¹⁹ ».

À partir du 23 juillet 1940, *Le Matin* annonce que le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, Lord Halifax, décline l'offre du Reich. À partir de ce moment, le journal propage une image de l'État britannique très négative. Dans un texte de source allemande, n'ayant pas apprécié la réception du discours par l'élite politique, les dirigeants britanniques sont qualifiés par les Allemands d'inconscients et d'irresponsables : « L'accueil que le discours du Führer a trouvé à

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Anonyme, « Le monde devant le discours du chancelier Hitler », 1.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Marcel Déat, « Destin de l'Angleterre », *L'Œuvre*, 22 juillet, 1940, 1.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

Londres est une confirmation de l'absence de toute responsabilité avec laquelle le gouvernement britannique entraîne depuis des années son peuple sur une pente toujours plus fatale²⁰ ». À la seconde page, *Le Matin* présente des points de vue de divers journaux qui sont très critiques à l'égard du refus britannique. Avec un titre révélateur, « L'attitude prise par la Grande-Bretagne est partout condamnée », la Grande-Bretagne est dépeinte comme une nation isolée où beaucoup d'États désapprouvent sa politique de continuer la guerre et fait donc l'unanimité, mais contre elle. Ces organes de presse qualifient ce choix politique d'incohérent et irrationnel : « À Madrid, l'A.B.C. écrit que les Anglais sont parfaitement libres de considérer l'offre de paix de Hitler comme imprécise. Ils font ainsi preuve d'un manque total de jugement. » ; « La presse belge est unanime à constater que la Grande-Bretagne signe son arrêt de mort en gardant une attitude aussi dépourvue de compréhension²¹ ».

Le Petit Parisien, contrairement au *Matin*, ne diffuse pas ces nouvelles, mais ils impriment des fragments du discours radiodiffusé de Lord Halifax en première page et la suite à la dernière page soit la seconde. Dans cette allocution, il précise que le gouvernement a refusé les conditions d'Hitler, car ce dernier refuse d'être inféodé au Reich et veut absolument défendre l'indépendance de la nation britannique : « Hitler dit qu'il ne veut pas détruire l'Angleterre. Mais son discours ne contient aucune base réelle de paix. Ses seuls arguments sont des menaces : l'image de sa paix, il nous la donne par l'image du sort réservé aux peuples qu'il a asservis... Nous voulons être des hommes libres et non des esclaves ; nous voulons être des nations libres et non des vassaux de l'Allemagne. Tels sont les mots d'ordre qui inspire notre lutte²² ». Cette publication illustre bien la pratique des journaux qui est de transmettre des communiqués officiels et une compilation d'articles déjà rédigés par les autorités allemandes réduisant du même coup le rôle des journalistes français.

Le 25 juillet, le *Paris-Soir* et *Le Matin* brossent un tableau des nombreuses réactions que le discours d'Halifax a générées dans la presse allemande. Dans l'édition du *Paris-Soir*, certains journaux dont le *Bördenzeitung* reproche au gouvernement de Churchill son inconscience et son irresponsabilité en refusant la main tendue par Hitler : « Aveugles et sourds à tout bon sens et à

²⁰ Anonyme, « Jusqu'où iront les politiciens de Grande-Bretagne ? » *Le Matin*, 23 juillet, 1940, 1.

²¹ Anonyme, « L'attitude prise par la Grande-Bretagne est partout condamnée », *Le Matin*, 23 juillet, 1940, 2.

²² Anonyme, « Lord Halifax déclare : le discours du Führer ne contient aucune base réelle de paix », *Le Petit Parisien*, 23 juillet, 1940, 1 ; Anonyme, « Lord Halifax déclare : le discours du Führer ne contient aucune base réelle de paix », *L'Œuvre*, 23 juillet, 1940, 1.

toutes les lois d'humanité, les dirigeants anglais précipitent leur pays dans la catastrophe, quitte à laisser ensuite à d'autres la tâche de démêler la situation embrouillée créée par eux²³ ». D'autres journaux du Reich désapprouvent l'absence d'authenticité d'Halifax lorsque celui-ci affirme que la Grande-Bretagne se battra pour la liberté des nations libres contre l'Allemagne nazie. Ils qualifient plutôt le pouvoir britannique comme impérialiste qui opprime ses colonies, divise et utilise ses alliés pour protéger ses intérêts : dans *Le Matin* du 25 juillet, « Quiconque connaît l'histoire de l'Angleterre sait que cet Empire n'a pas été échaudé que par une suite d'oppressions sanglantes et d'extorsions éhontées. Les peuples hindous, arabes, soudanais et d'autres se trouvant sous la férule d'Albion pourraient raconter d'intéressantes histoires à ce sujet [...] La Grande-Bretagne continue la lutte uniquement dans l'espoir de pouvoir disposer à nouveau et à sa guise, des États européens²⁴ ».

La couverture médiatique antibritannique présente la Grande-Bretagne comme la responsable de l'enlisement du conflit en refusant les conditions allemandes. À l'opposé, Hitler est défini comme un homme d'État pacifiste, sensé et accommodant. Cette campagne de propagande a pour effet de légitimer l'attaque allemande contre son adversaire britannique en soutenant qu'Hitler a tout essayé pour négocier un accord de paix. Dans ces quelques publications, nous observons que les journaux ne diffusent presque exclusivement que des articles de journaux étrangers et allemands et que seulement, pour le moment, *L'Œuvre* présente des textes d'opinion sous la plume de Déat.

À propos de la couverture des affrontements, la presse parisienne adopte une position biaisée dans le traitement des combats aériens de la bataille d'Angleterre. Au sujet de l'adversaire, les journaux insistent sur la nature criminelle des attaques britanniques, qui accusent ces derniers de viser les civils lors des bombardements de villes du Reich. Pour l'Allemagne, l'image véhiculée du Reich est celle d'une nation triomphante qui est en train de remporter la guerre contre l'ennemi britannique. Pour illustrer la méthode de transmission d'informations, nous nous intéressons aux bombardements de Londres du 7 au 16 septembre. Nous avons choisi ces raids sur Londres, car ils marquent officiellement le début du *Blitz* contre les villes britanniques.

²³ Anonyme, « Les commentaires de la presse allemande », *Paris-Soir*, 25 juillet, 1940, 1.

²⁴ Anonyme, « La Grande-Bretagne a choisi la Guerre », *Le Matin*, 25 juillet, 1940, 1.

Les quatre journaux diffusent les nouvelles de manière semblable tant sur la présentation visuelle que sur le contenu. À la une des journaux, ils présentent de gros titres percutants et sensationnalistes qui insistent sur la gravité des ravages. En comparant ces attaques, ces manchettes soulignent la férocité, l'intensité et la force destructrice de celles-ci. S'inscrivant dans une période historique où des cités européennes, dont Varsovie et Rotterdam, ont été détruites par l'aviation allemande, il est possible que certains lecteurs aient été offusqués par ces vocables brutaux. Également, ces quelques mots mettent en valeur les dévastations imposées à la ville de Londres : le 9 septembre 1940, dans *Le Matin*, « Plus de mille tonnes de bombes sur Londres ou flambent docks, usines et arsenaux », le 10 septembre 1940, dans *Le Matin*, « C'est un véritable cataclysme qui s'est abattu sur Londres », le 11 septembre 1940, dans *Le Matin*, « Londres semble voué à l'anéantissement », le 12 septembre 1940, dans *L'Œuvre*, « Encore une nuit infernale à Londres où les docks du port flambent encore²⁵ ».

Dans leur présentation des événements, la couverture des quotidiens consiste essentiellement à reprendre en grande abondance des missives de journaux étrangers et de communiqués de l'armée qui décrivent de façon relativement détaillée les différents dommages des raids allemands. Sur un ton triomphant, les journaux dépeignent ces attaques aériennes comme étant très destructrices. Le but de la censure allemande est de faire peur aux Français afin de les encourager vigoureusement à ne pas contester le nouveau régime d'occupation en le combattant clandestinement dans les groupes de résistance qui émergent. Le message lancé à la population de la zone occupée est aussi de démontrer la puissance militaire destructrice que le Reich n'hésite pas à déployer contre les ennemis de la nation telle que la Grande-Bretagne. Représenter une Allemagne omnipotente peut également rebuter d'autres citoyens à lui faire la guerre, car ils auraient, pensent-ils, peu de chance de réussite en raison des moyens déployés de l'ennemi occupant.

Les dommages importants aux installations stratégiques britanniques comme les ports, les usines et les centres de stockage sont au cœur de plusieurs articles et communiqués officiels. Ces derniers traitent des dégâts engendrés par les incendies qui se propagent et détruisent de nouveaux bâtiments. Dans *Le Matin* du 9 septembre 1940, en seconde page, dans un récit portant sur les

²⁵ Voir *Le Matin*, 9 septembre, 1940, 1 ; *Le Matin*, 10 septembre, 1940, 1 ; *Le Matin*, 11 septembre, 1940, 1 ; *L'Œuvre*, 12 septembre, 1940, 1.

bombardements pendant la nuit du 7 au 8 septembre, l'article d'origine berlinoise souligne en premier lieu que malgré la pénombre ces attaques demeurent aussi intenses et acharnées. Selon les mots utilisés, la Luftwaffe est représentée comme une aviation toute puissante et victorieuse, puisque ses avions, selon le journal, ont percé les défenses britanniques et détruit des infrastructures de communication, de gaz et d'eau :

Les bombardements sur la ville et les alentours, qui avaient pris des proportions gigantesques et au cours desquelles des communications ferroviaires, des conduites d'eau potable, des usines à gaz et le métropolitain ont été détruits, se sont poursuivis avec la même violence jusqu'à l'aube [...] Les appareils allemands ont facilement réussi à percer les barrages ennemis²⁶.

Pour paraître possiblement plus crédibles pour l'opinion publique, les quotidiens diffusent des témoignages de personnes qui ont vécu l'expérience du *Blitz*, dont des correspondants de journaux étrangers. Le 10 septembre, *Le Matin* et le *Paris-Soir* publient le compte-rendu d'un journaliste du *Stockholms-Tidningen* qui raconte son expérience à Londres lors des attaques du 7 au 8 septembre. Il note que ces raids sont très bruyants lorsque les avions approchent du sol pour larguer les bombes. Ce dernier soutient que ces attaques n'avaient jamais été aussi violentes jusqu'à présent. Pour lui, ces bombardements sont tellement intenses, assourdissants et farouches qu'il les compare à un tremblement de terre :

[D]e nouvelles escadres arrivèrent en faisant un bruit infernal avec leurs moteurs. Avec un bruit assourdissant qui paraissait déchirer les airs, elles piquèrent pour une violente attaque sur le port. Cette attaque a dépassé en violence tout ce qui avait été vu jusqu'alors au cours de la guerre aérienne. On avait l'impression d'assister à un tremblement de terre.²⁷

Par contre, le *Paris-Soir* ne diffuse pas l'entièreté de ce témoignage. Dans la partie présentée par *Le Matin*, ce reporter suédois expose la force du feu qui détruit sur son passage. Il insiste sur l'importance de l'incendie à l'endroit où il se trouve et le caractérise comme un véritable mur. Le journaliste évoque les bâtisses majeures qui ont été anéanties par la chasse allemande :

Lorsque nous fûmes un peu plus près, une muraille de feu se dressa devant nous. Les flammes commencèrent à s'étendre le long de la route et lorsqu'il y eut danger,

²⁶ Anonyme, « Incendies gigantesques à Londres », *Le Matin*, 9 septembre, 1940, 2.

²⁷ Anonyme, « Jamais je n'ai vu de combat aussi terrible », *Le Matin*, 10 septembre, 1940, 2 ; Anonyme, « On avait l'impression d'un tremblement de terre dit un témoin oculaire », *Paris-Soir*, 11 septembre, 1940, 1.

tous des policiers, des soldats et moi, nous sautâmes littéralement à travers des murs de fer²⁸.

Le 12 septembre, le *Paris-Soir* diffuse l'expérience visuelle d'un autre correspondant du journal finlandais *Hufonstad Bladet* d'Helsinki qui raconte les destructions après les raids dans la nuit du 8 au 9 septembre. Lors de ses promenades, qualifiant ces grabuges « d'incommensurables », il voit une capitale dévastée et désordonnée où brûlent, comme en enfer, les bâtiments et autres infrastructures : « Les bateaux sont soit en flammes, soit gisant à demi coulés dans la rivière. Les conduites de gaz démolies avaient pris feu et l'asphalte des rues gonflait sous l'effet de la chaleur²⁹ ».

Plutôt que de décrire les dévastations physiques, d'autres textes exposent aux lecteurs français les impacts du *Blitz* sur la vie quotidienne des citoyens londoniens. Dans un article paru dans *L'Œuvre* du 13 septembre 1940, dont la source est la « radio allemande », celui-ci énonce des retombées négatives auxquelles les habitants doivent faire face. Concernant la consommation d'eau potable, il est dit que l'administration municipale a demandé à la population de limiter son usage. Ensuite, l'article évoque « des mouvements de population³⁰ » où des Britanniques des faubourgs quittent leur habitation pour se réfugier dans des bâtisses du centre-ville qui dispose de sous-sols pour se protéger des raids, et de nombreux autres ont quant à eux abandonné Londres soit par voiture ou par train en emportant tous leurs objets personnels le plus rapidement possible.

Dans *L'Œuvre*, un article de la *Deutsches Nachrichtenbüro* (D.N.B) expose les répercussions des attaques qui bouleversent la vie des populations civiles. Tout d'abord, les commerces fermeront à 16 h pour que le personnel puisse se reposer avant les bombardements nocturnes qui, selon l'article, empêchent les gens de dormir. Ensuite, il est mentionné que les restaurants arrêteront de servir les clients à 21 h. Enfin, en raison des dommages subis par les centrales énergétiques, on affirme que plusieurs ménages de la ville subissent des coupures d'électricité et de gaz³¹. Afin de démontrer la puissance et l'efficacité des bombardements, ces deux articles mettent en lumière les contrecoups que subit la population britannique.

²⁸ Anonyme, « Des murailles de feu » et « les ravages de l'incendie », *Le Matin*, 10 septembre, 1940, 2.

²⁹ Anonyme, « Comme une immense torche Londres continue à brûler ! », *Paris-Soir*, 12 septembre, 1940, 1.

³⁰ Anonyme, « La vie de la capitale anglaise bouleversée par les raids incessants de l'aviation allemande », *L'Œuvre*, 13 septembre, 1940, 2.

³¹ *Ibid.*

Dans un long article du 16 septembre 1940, le *Paris-Soir* brosse un portrait de l'importance de Londres dans les multiples activités économiques et industrielles de la Grande-Bretagne. En première page, au-dessus d'une immense carte de la capitale anglaise, dans de petits cercles, il indique la contribution de Londres dans les secteurs d'activités de l'ensemble du pays : 25 % pour l'alimentation, plus de 50 % pour les viandes, 35 % pour les importations/exportations, 40 % pour les lainages, 31 % pour le pétrole, 25 % pour les machines, 25 % pour les céréales et 25 % pour le bois³². À la troisième page, l'article estime qu'aucune autre capitale au monde n'a une proportion économique plus forte par rapport aux activités globales du pays. Pour mettre en lumière cette domination économique, le texte s'intéresse notamment à la production de l'armement à Londres. Il dit que la région de la capitale détient le quart de la capacité de production et plusieurs usines qui construisent des chars, des avions, des moteurs, des pièces d'artillerie et de la poudre se trouvent à Londres. De plus, selon le texte, sur le plan des infrastructures de transport, d'énergie et de transmission d'informations, l'importance de Londres est majeure, car beaucoup de routes, de chemins de fer, de réseaux du téléphone et du télégraphe « convergent³³ » vers Londres. À la fin du billet, étant donné le rôle fondamental de Londres dans l'économie britannique, l'auteur souligne que les raids auront d'énormes répercussions financières et sur la productivité : « En considérant cette énumération, en étudiant ces chiffres, on est amené à mesurer l'importance des dégâts occasionnés par les bombardements intensifs qui se succèdent depuis quelques jours. Les suites sont fatalement désastreuses, et même en dehors des destructions, chaque minute d'arrêt coûte des sommes énormes³⁴ ». L'auteur semble résigné et désigne la Grande-Bretagne comme un État qui s'affaiblira économiquement au cours des prochains jours à cause des bombardements. En somme, les journaux donnent une image forte de l'Allemagne victorieuse qui inflige de lourds dégâts à l'ennemi britannique.

Concernant la Grande-Bretagne, la presse projette sur celle-ci une représentation toujours aussi négative en ce qui concerne ses opérations militaires. Les autorités britanniques sont accusées de viser les populations allemandes et les cibles non militaires. Victimisés par le Reich, ces civils sont représentés pratiquement comme les souffre-douleurs de l'aviation britannique. Les autorités du Reich instrumentalisent ces attaques pour légitimer les raids contre les villes britanniques qui

³² Anonyme, « Les proportions de Londres dans l'activité économique et industrielle de l'Angleterre », *Paris-Soir*, 16 septembre, 1940, 1.

³³ *Ibid.*, 2.

³⁴ *Ibid.*, 3.

viseraient seulement les installations portuaires et économiques. Dans le *Paris-Soir* du 24 juillet, un article allemand stipule que dans la nuit du 20 au 21 juillet des avions britanniques ont bombardé plusieurs villes et villages : « On voit clairement que l'adversaire a l'intention d'atteindre la population civile allemande³⁵ ». À Bremen, l'écrivain rapporte la mort de trois habitants et trois individus ont été blessés³⁶. À Schwerin, les raids de la RAF auraient tué trois femmes, quatre hommes, trois enfants et blessé plusieurs habitants³⁷. À la fin, cet article conclut que ces raids étaient la réponse britannique, soit la continuation de la guerre aux propositions de paix allemande.

Quant aux communiqués de l'armée, à l'instar d'autres articles allemands, ils décrivent ces raids britanniques en insistant aussi sur les cibles et les pertes matérielles et humaines. Par exemple, le communiqué du 2 août 1940 atteste que la chasse britannique, dans la nuit du 1^{er} au 2 août, a provoqué des dégâts majeurs à des maisons et tué et blessé des civils dans la région de Cologne³⁸. Ensuite, le 16 octobre, l'avis de l'armée fait savoir que la RAF a jeté ses bombes la nuit sur des fermes, des centres hospitaliers et des secteurs résidentiels dans les régions de l'ouest et du centre de l'État tuant et blessant des habitants. La *Wehrmacht* reproche aux Britanniques de ne cibler que les lieux civils et met en doute leur capacité à détruire les infrastructures militaires : « L'armée britannique qui n'est pas capable d'attaquer de jour des objectifs militaires et stratégiques en Allemagne continue à lancer pendant la nuit des bombes à tout hasard sur des buts non militaires et par conséquent avant tout sur la population civile allemande³⁹ ».

D'autres textes sont plus virulents et critiques à l'encontre de la Grande-Bretagne. À un moment où son gouvernement renforce le blocus contre l'Allemagne, les journaux présentent des articles qui définissent les agissements de la Grande-Bretagne de manière criminelle. Le Reich l'accuse de ne pas respecter les lois internationales du commerce maritime mondial. Faisant la manchette, nous étudions ces aspects sur la période allant du 16 au 22 août. Dans un communiqué gouvernemental diffusé en première page le 18 août par *Le Matin* et le 19 août par le *Paris-Soir*, les autorités s'insurgent contre les Britanniques qui ont interdit la commercialisation des produits

³⁵ Anonyme, « Une première réponse de M. Churchill », *Paris-Soir*, 24 juillet, 1940, 1.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Armée allemande, « Le communiqué allemand », *Le Matin*, 3 août, 1940, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *Paris-Soir*, 4 août, 1940, 1.

³⁹ Armée allemande, « Le communiqué allemand », *Le Matin*, 17 octobre, 1940, 1 ; Armée allemande, « Le communiqué allemand », *L'Œuvre*, 17 octobre, 1940, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *Paris-Soir*, 18 octobre, 1940, 1 ; Armée allemande, « Le communiqué allemand », *Le Petit Parisien*, 17 octobre, 1.

alimentaires dans les pays neutres qui commercent avec l'Allemagne : « Elle a commencé par déclarer les denrées alimentaires comme marchandise prohibée, ce qui est au contraire au droit des gens le plus élémentaire⁴⁰ ». Les propagandistes allemands présentent cette politique maritime comme illégale, car elle limiterait l'accès à la nourriture pour leurs femmes, leurs enfants et la population européenne : « Comme dans la guerre mondiale, ces mesures devaient servir à frapper les femmes et les enfants allemands⁴¹ », « L'intention de l'Angleterre d'affamer l'Allemagne a échoué, elle voudrait maintenant affamer les autres pays d'Europe⁴² ». L'annonce énumère les actions entreprises par Londres, jugées comme « brutales » et étant de la « piraterie⁴³ ». Le gouvernement britannique est taxé de modifier des navires de pêche en piège à sous-marins, d'installer des mines sous-marines et d'équiper en armement les bateaux de commerces britanniques. Selon cette source, il capturerait les cargos en provenance de plusieurs territoires occupés par l'Allemagne tels que la France, les Pays-Bas, la Belgique, la Norvège et le Danemark.

Le Matin et le *Paris-Soir* citent des dépêches qui traitent des réactions de divers États neutres, occupés ou alliés de l'Allemagne à la suite du resserrement du blocus britannique. Les textes présentés dans ces deux quotidiens blâment les Britanniques de bafouer les lois internationales et de ne pas respecter les nations dites neutres. Dans *Le Matin* du 19 août 1940, prenant une position proallemande, la *Gazzetta del Popolo* soutient que les Britanniques avaient établi un plan pour empêcher les Européens de se procurer de la nourriture importée tout en transgressant aux règles régissant le commerce maritime : « L'Angleterre avait conçu le dessein insensé de couper les vivres aux puissances belligérantes et neutres et de violer toutes les stipulations du droit international, ce qui concerne la guerre sur mer⁴⁴ ». En Espagne, *L'Alcazar* de Madrid constate que de commercer avec les Britanniques comporte des « risques » en tant que pays neutre et cette puissance mondiale « n'a aucun égard pour les intérêts des neutres⁴⁵ » contrairement à l'Allemagne. Dans son édition du 20 août, le *Paris-Soir* présente le point de vue du quotidien

⁴⁰ Anonyme, « Une note du Reich à tous les neutres qui n'ont pas encore interdit à leurs bateaux de naviguer dans la zone de guerre », *Paris-Soir*, 19 août, 1940, 1 ; Anonyme, « Réplique aux mesures anglaises par des contre-mesures identiques », *Le Matin*, 18 août, 1940, 1.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Anonyme, « Réponse allemande aux violations par la Grande-Bretagne de la loi internationale », *Le Matin*, 18 août, 1940, 2.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Anonyme, « L'Italie, comme les neutres estime que la mesure allemande est une réponse à la volonté anglaise d'affamer le continent », *Le Matin*, 19 août, 1940, 1.

⁴⁵ *Ibid.*

national-socialiste *Völkischer Beobachter* à propos du blocus : il adhère à la théorie du gouvernement selon laquelle la Grande-Bretagne fait de la piraterie envers les neutres. Également, ce journal nazi affirme que ce blocus doit être éliminé, car il en va pour la libération des Européens : « L'Angleterre contraignant au blocus des pays complètement neutres et leur imposant un contrôle économique dégradant, sa piraterie doit être détruite aussi rapidement que possible. La lutte entreprise par l'Allemagne est aussi une lutte pour la délivrance de l'Europe entière⁴⁶ ». Ce faisant, nous statuons que cette bataille des mers s'inscrit donc dans la guerre de libération de l'Europe déjà entamée avec les victoires allemandes en France, au Benelux et dans les pays nordiques européens. Quant à l'image véhiculée de l'Allemagne, elle est représentée comme la protectrice des échanges commerciaux entre les belligérants et les neutres à travers le monde contre la Grande-Bretagne.

1.2 La Guerre à l'Est : le déclenchement de la guerre totale à l'Est et les premières victoires allemandes

1.2.1 Le début de la « guerre européenne contre le judéo-bolchévisme », l'opération *Barbarossa*.

Pour la période du 23 juin au 12 juillet, nous avons compté : 97 articles pour le *Paris-Soir*, 130 pour *Le Matin*, 137 pour *L'Œuvre* et 112 pour *Le Petit Parisien*. Dans les premiers jours de l'invasion allemande qui débute le 22 juin 1941, comme pour la bataille d'Angleterre, les journaux parisiens s'empressent de légitimer l'offensive nazie et qualifient l'État soviétique de principal responsable de la guerre. Ils diffusent les discours d'Hitler et de von Ribbentrop qui présentent leurs causes de la guerre. Le 22 juin 1941, devant les membres de la presse, le ministre des Affaires étrangères von Ribbentrop énumère les conditions de paix soviétiques considérées comme inacceptables et refusées par le Reich : l'installation de bases militaires en Bulgarie en échange de la garantie de ses frontières, l'obtention du contrôle des détroits des Dardanelles et du Bosphore en Turquie et des gains territoriaux en Finlande⁴⁷. Elles seront retransmises par les quatre journaux le

⁴⁶ Anonyme, « Les bateaux se rendant en Angleterre sont traités en ennemis », *Paris-Soir*, 20 août, 1940, 2.

⁴⁷ Anonyme, « L'exposé diplomatique de M. von Ribbentrop », *Le Petit Parisien*, 23 juin, 1941, 1-3 ; Anonyme, « L'exposé diplomatique de M. von Ribbentrop », *L'Œuvre*, 23 juin, 1941, 3 ; Anonyme, « M. von Ribbentrop explique les causes de l'intervention », *Le Matin*, 23 juin, 1941, 1-2 ; Anonyme, « Note officielle de Ribbentrop », *Paris-Soir*, 23 juin, 1941, 1-2.

23 juin. Ainsi, le Reich met en lumière la soi-disant intransigeance des Soviétiques qui imposent des conditions de paix déraisonnables.

D'autre part, selon des informations obtenues par le renseignement militaire, von Ribbentrop prétend que Moscou souhaitait obtenir ces demandes par la force des armes et que son armée se préparait à envahir le territoire allemand⁴⁸. Il affirme que les aéronefs soviétiques ont violé l'espace aérien allemand et roumain. Ils auraient rassemblé aussi près de 160 divisions blindées et d'infanteries aux frontières du Reich⁴⁹. Rejetant la responsabilité du conflit à l'URSS, le ministre affirme que les Soviétiques constituent une menace aux intérêts vitaux du Reich : « Le bolchevisme de Moscou menace le national-socialisme. Nous avons de nombreuses preuves de l'intention agressive et destructrice du bolchévisme de Moscou⁵⁰ ». En d'autres mots, pour le politicien, cette invasion allemande était justifiable, légitime et nécessaire pour assurer la sécurité du Reich.

Dans sa proclamation aux soldats allemands du 23 juin 1941, retransmise par l'ensemble des journaux analysés, Adolf Hitler adhère à la même interprétation que son ministre en proclamant que les dirigeants soviétiques n'ont pas respecté les conditions du traité à cause de la violation des espaces aériens et de l'envoi massif de troupes aux frontières allemandes⁵¹. Avant les victoires allemandes dans les Balkans, il dit que le plan soviétique est de confiner l'Allemagne au sud-est de l'Europe afin que l'Armée rouge puisse continuer ses préparations pour l'offensive contre l'Allemagne et l'Italie avec la Grande-Bretagne et le soutien logistique américain⁵².

Pour Hitler, cette stratégie s'inscrit dans une grande « collaboration⁵³ » où les politiques britanniques et soviétiques œuvrent à éterniser la guerre dans le dessein de fragiliser et de saper les puissances sur le continent européen. Hitler dit que l'Allemagne doit combattre cette alliance pour la guerre composée « d'excitateurs de guerre judéo-anglo-saxons » et des « maîtres juifs de la centrale bolchéviste de Moscou⁵⁴ ». Selon les dires d'Hitler, le régime soviétique vise à assujettir

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Anonyme, « La proclamation du Führer au peuple allemand », *L'Œuvre*, 23 juin, 1941, 3 ; Anonyme, « La proclamation du Führer au peuple allemand », *Le Matin*, 23 juin, 1941, 3 ; Anonyme, « Le Führer dans son message la publicité des dirigeants soviétiques », *Le Petit Parisien*, 23 juin, 1941, 3 ; Anonyme, « L'action militaire du Reich met un terme aux intrigues de Londres et du Kremlin », *Paris-Soir*, 23 juin, 1941, 2.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*

les nations européennes, dont l'Allemagne, à l'aide de la propagande de guerre et à disperser le désordre, l'anarchie et le malheur au sein des populations⁵⁵. De plus, le dictateur prétend que plusieurs nations européennes, surtout à l'Est et au Nord, s'unissent sous l'égide de l'Allemagne contre le danger bolchévique comme les « héros finlandais de la liberté⁵⁶ » défendant la Finlande et les soldats roumains du dirigeant Ion Antonescu sur le front de la mer Noire. Dans sa conclusion, le dirigeant nazi conçoit l'Allemagne comme le rempart européen contre le danger bolchévique. Hitler souligne que le but de l'affrontement à l'Est est la défense des nations européennes et du monde entier : « La tâche de ce front n'est plus de protéger quelques pays, mais d'assurer la sécurité de l'Europe et de sauver le monde⁵⁷ ».

Hitler, se déchargeant de toute culpabilité quant à l'extension de la guerre à l'Est, attribue la faute aux dirigeants alliés et soviétiques, ainsi qu'à leur politique complotiste. Dans son allocution, le *Führer* justifie cette invasion de l'URSS : il allègue que le Troisième Reich, pour assurer sa survie, a été forcé par l'Union soviétique de déclencher cette opération défensive et préventive. Dans l'exposé du dictateur, le régime hitlérien n'est pas décrit comme une nation agressive, mais au contraire, comme un pays victime de l'impérialisme et de l'expansionnisme des Britanniques, des Juifs et des Soviétiques qui, ensemble, s'attaquent à l'Allemagne. De cette façon, il est beaucoup plus aisé d'obtenir le soutien de la population lorsque ses dirigeants laissent croire que des puissances étrangères s'en prennent à leur nation. En France, la diffusion de ce discours est aussi une manière pour les autorités nationales-socialistes d'obtenir l'appui et la mobilisation des conservateurs ou des anticommunistes dans cette guerre idéologique qui commence à l'Est.

Ces représentations négatives du régime soviétique s'insèrent dans l'instrumentalisation du mythe idéologique du judéo-bolchévisme par les autorités nazies à des fins de propagande. Après une interruption de la propagande anticommuniste pendant l'ère du Pacte germano-soviétique, le début de la guerre à l'Est permet aux décideurs nazis de revenir à leur propagande traditionnelle résolument antisoviétique des années 1920 et 1930⁵⁸. Ils reprennent leur campagne hostile dans la sphère publique en diffusant abondamment un complot qui prétend qu'à l'échelle mondiale, les

⁵⁵ *Ibid.* : « Ce sont les potentats judéo-bolcheviks de Moscou qui ont entrepris sans désespérer d'imposer leur domination à notre peuple et aux peuples européens, et cela non seulement par la propagande, mais aussi par les armes. Ce régime n'a amené dans tous les pays que le chaos, la misère et la faim ».

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ Jeffrey Herf, *L'ennemi juif : la propagande nazie, 1939-1945* (Paris : Calmann-Lévy, 2011), 88.

Juifs travailleraient à conquérir le pouvoir en Allemagne et par la suite souhaiteraient dominer l'ensemble de la civilisation occidentale. Au moment où le Reich est en guerre à la fois contre la Grande-Bretagne et l'Union soviétique en 1941, les idéologues nationaux-socialistes, Joseph Goebbels en tête, propagent l'existence d'une soi-disant machination d'une plus grande envergure internationale contre l'Allemagne. Le spécialiste de la propagande nazie, l'historien britannique Aristotle Kallis met en lumière l'importance de cette conjuration. Dans sa monographie *Nazi Propaganda and the Second World War*, il la qualifie de « méga-narrative⁵⁹ ». Selon les penseurs nationaux-socialistes, les Soviétiques de Moscou, les démocrates et ploutocrates britanniques (et par la suite les Américains en décembre 1941) et de riches juifs de par le monde s'allient contre l'Allemagne et le nouvel ordre européen que le Reich tente progressivement d'instaurer⁶⁰. Les propagandistes de cette idéologie complotiste stipulent qu'une entité supérieure, la « juiverie internationale », dirige communistes et capitalistes dans la réalisation de ce grand programme de domination mondiale. Adhérant à cette théorie, le Führer émet la thèse selon laquelle cette machination internationale avait comme principal dessein de bloquer la création d'un État allemand national-socialiste. Face à cette conspiration, Hitler conçoit l'Axe comme une alliance défensive en réaction à cette association de la « juiverie internationale » et de la ploutocratie.

Dès la diffusion de l'allocation d'Hitler, cette conception complotiste nationale-socialiste est fortement partagée par plusieurs chroniqueurs français qui offrent leur support total au Troisième Reich. Dans son article « Défense de l'Occident » paru dans *L'Œuvre* du 23 juin 1941, Marcel Déat adhère à la théorie selon laquelle les Soviétiques ont scellé une entente avec les capitalistes anglo-américains aux dépens de l'Allemagne nazie⁶¹. Comme Hitler, il considère que l'Allemagne est le barrage protégeant la civilisation européenne unie contre le danger communiste⁶². Pour Déat, le Front de l'Est est essentiel, car une victoire soviétique impliquerait la « bolchévisation⁶³ » de l'Europe.

Dans la presse collaborationniste, d'autres journalistes prétendent que la Grande-Bretagne et la Russie se sont depuis très longtemps opposées à une unification européenne et ces derniers présentent leur vision de ce complot. Ils tentent de prouver l'existence d'une certaine continuité

⁵⁹ Kallis, *Nazi Propaganda*, 84.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Marcel Déat, « Défense de l'Occident », *L'Œuvre*, 23 juin, 1941, 1.

⁶² *Ibid.*, 2.

⁶³ *Ibid.*

historique dans le refus britannique et russe. Le juriste et professeur de droit à l'Université de Paris Louis Le Fur fait part aux lecteurs de sa théorie. Dans son article « Depuis Cromwell et Pierre Le Grand. Angleterre et Russie menaçaient l'Europe » dans *Le Matin* du 27 juin 1941, il écrit que depuis des temps immémoriaux ces deux États ont toujours été des entraves aux projets d'unité européenne⁶⁴. L'universitaire dit que depuis le XVI^e siècle et le XVII^e siècle la Grande-Bretagne et l'État russe ont respectivement été une « menace⁶⁵ » pour l'Europe. Dans ce bref article, l'auteur cite la Campagne de Napoléon en Russie en 1812 qui, selon Le Fur, n'a pas réussi avec son « armée européenne plutôt que nationale⁶⁶ » à vaincre le Tsar de toutes les Russies et à construire un projet européen. Plus d'un siècle après cette offensive française en Russie, Le Fur considère que l'Allemagne nazie a une occasion historique de rétablir un ordre politique harmonieux en Europe en éliminant « ce double abcès », soit la puissance financière britannique et juive et les Soviétiques, qualifiés de « sauvages » et des « plus grands ennemis du christianisme et de la civilisation⁶⁷ ».

Dans son article « Le vertige du désordre » du 26 juin 1941 dans *L'Œuvre*, Déat résume les actions menées par les politiciens britanniques et soviétiques dans les années 1930. Il accuse Staline d'avoir manipulé les Occidentaux afin qu'ils entrent en guerre les uns contre les autres : « Au lieu de cela, l'Occident a été manœuvré par Staline, jeté par Staline dans les inexpiables des guerres⁶⁸ ». Par exemple, il mentionne que les Soviétiques, en 1935, auprès de la Société des Nations, ont proposé d'imposer des sanctions au gouvernement italien dans le contexte du conflit en Éthiopie. Il croit qu'une telle politique a créé des tensions entre l'Italie et la République française : « À travers la S.D.N., le bolchévisme a poussé aux sanctions en 1935, attisant la haine entre la France et l'Italie, avec l'espoir que le conflit surgirait en Méditerranée⁶⁹ ». Le régime soviétique est montré comme un élément perturbateur qui favorise les désaccords au sein des chancelleries européennes. Au sujet de la Guerre civile espagnole, il écrit que les Soviétiques ont déclenché ce conflit dans le but de créer une boucherie expérimentale où s'opposent fascistes et communistes : « massacre d'essai, à l'échelle du laboratoire, entre les deux camps affrontés, les volontaires de l'Axe avec Franco, les recrues de la démocratie et du communisme avec les rouges⁷⁰ ». Déat véhicule la vieille

⁶⁴ Louis Le Fur, « Depuis Cromwell et Pierre Le Grand », *Le Matin*, 27 juin, 1941, 1.

⁶⁵ *Ibid.*, 2.

⁶⁶ *Ibid.*, 1.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Marcel Déat, « Le vertige du désordre », *L'Œuvre*, 26 juin 1941, 2.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

image des années 1920 et 1930 du Soviétique sanguinaire qui propage la violence à travers le monde. Proposant une vision apocalyptique, il déclare qu'une possible victoire soviétique, telle une tempête, causerait une bolchévisation mondiale et un anéantissement brutal du monde occidental : « C'est-à-dire la ruée à la violence la plus instinctive, la plus brutale, le déchainement d'appétits les plus élémentaires, un vertige de destruction et de désordre⁷¹ ». Dans leurs récits, Louis Le Fur et Marcel Déat veulent montrer à leur lectorat que l'alliance anglo-russe a toujours tenté de diviser les peuples et d'assurer sa prépondérance mondiale. S'inscrivant dans une campagne de propagande orchestrée par l'occupant allemand, ces textes d'inspiration fasciste essaient de convaincre les Français d'accepter le nouveau régime et de les rassembler pour qu'ils acceptent de combattre les Soviétiques avec les Allemands.

Dans les premiers jours de l'affrontement, l'offensive allemande du 22 juin 1941 est consensuellement présentée comme une inévitable croisade des nations européennes occidentales contre le danger communiste et une guerre de libération pour l'humanité tout entière. À l'image de la pensée hitlérienne, cette attaque surprise allemande est parfaitement justifiable pour la presse collaborationniste, car elle répond à des objectifs fondés et louables qui est d'assurer la préservation à long terme de la civilisation européenne. L'offensive allemande est caractérisée comme une opération défensive et non offensive, qui ne fait que répondre à la menace de l'Union soviétique. Dans une offensive journalistique de déshumanisation, les Soviétiques sont décrits comme des violents, des immoraux et de dangereux politiciens qui propagent l'idéologie bolchéviste.

Dans un article intitulé « Une croisade contre l'imposture » du 24 juin 1941 dans *Le Petit Parisien*, le journaliste Pierre Vitoux, qualifiant cette guerre « [d']inéluçtable », considère que le Reich se devait de s'opposer à l'État soviétique qui écrase et asservit la population russe depuis 1917 et qui « déshonore⁷² » le monde. Pendant la guerre, sous la plume de Pierre La Nartelle, Vitoux collabore aussi à l'hebdomadaire *Je suis partout*⁷³. Il brosse un portrait affligeant de l'URSS : il révèle que des millions de Soviétiques survivent avec un très bas salaire, que des paysans sont appauvris à cause de la collectivisation des terres et que les 160 millions de Russes sont opprimés par une petite clique qui dirige l'État. Historiquement, il juge que cet État est le plus

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Pierre Vitoux, « Une croisade contre l'imposture », *Le Petit Parisien*, 24 juin, 1941, 1.

⁷³ Bibliothèque nationale de France, « Pierre Vitoux », 21 juillet, 2023, https://data.bnf.fr/16191186/pierre_vitoux/.

violent, brutal et répressif et présente des statistiques comme preuves irréfutables de la barbarie rouge :

Des indications données par les Soviets eux-mêmes, le nombre des personnes exécutées pendant les cinq premières années de la domination rouge doit être évalué à environ 1.860.000 personnes : 6.000 instituteurs, 8.800 médecins, 54.000 officiers, 413.000 soldats, 12.800 fonctionnaires, 355.000 intellectuels, 192.000 ouvriers, 815.000 paysans. Quant aux famines, elles firent des millions de victimes. En 1921-1922, plus de cinq millions de personnes moururent de faim, selon les chiffres du statisticien soviétique Oganovsky⁷⁴.

À l'échelle mondiale, il évoque les « crimes » de l'URSS : les Soviétiques auraient incité les populations des différents pays à enclencher des débrayages et des manifestations et à planifier des actes terroristes. Il impute aux Soviétiques la responsabilité des « troubles⁷⁵ » en Allemagne d'après-guerre, de la Révolution espagnole et de l'avènement du Front populaire en 1936. Le journaliste veut ainsi montrer que l'Union soviétique est un État déstabilisateur et violent dans ses tentatives de diffuser son idéologie communiste. Considérant le communisme comme une maladie, Pierre Vitoux soutient que seule la destruction totale du régime bolchévique pourra instaurer une période sans guerre en Europe : « aucune guérison de l'Europe, aucune paix stable ne seront possibles tant que le foyer d'infection du bolchévisme n'aura pas été éteint⁷⁶ ». Concernant cette invasion, il appuie totalement le Reich, qui à son avis, assume ses « responsabilités⁷⁷ » dans la défense de l'espace européen. Pour Vitoux, cet affrontement est une guerre sainte qui oppose les défenseurs de l'Occident et le Reich allemand aux dirigeants juifs de l'URSS : « C'est une véritable croisade qu'entreprend aujourd'hui son armée. Elle l'entreprend, au nom de la civilisation européenne contre l'idéologie d'une clique de conspirateurs juifs déracinés et nomades qui visent l'anéantissement de toutes les valeurs sociales et civilisatrices sur lesquelles vit l'Occident depuis des siècles⁷⁸ ».

Dans la conclusion du texte, il dépeint la France de Vichy en un État souverain qui est en mesure de prendre lui-même ses décisions politiques sans intervention de l'occupant germanique. À titre d'illustration, le gouvernement vichyste aurait décidé de sa propre initiative de se ranger

⁷⁴ Vitoux, « Une croisade contre l'imposture », 3.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Ibid.*

dans le camp des États anticommunistes mené par l'Allemagne⁷⁹. Pour Vitoux, en apportant son appui sans hésitation au Reich dans sa guerre à l'Est, la France s'est comportée en puissance européenne et qui souhaite jouer un rôle dans la Nouvelle Europe : « En agissant ainsi, elle a fait acte de puissance européenne prouvant à l'Allemagne – qui dominant sa victoire, a su ménager notre civilisation, – qu'elle entendait toujours participer à ses côtés à l'élaboration d'un ordre nouveau, de cet ordre qui donnera au travail glorifié à laquelle il doit prétendre⁸⁰ ». Le journal projette donc l'image d'une nation indépendante et évacue toute référence au fait qu'une partie de la France est occupée et que l'autre zone est un protectorat allemand.

Dans l'éditorial au nom très révélateur « la Victoire sur le bolchévisme sera remportée pour le compte de l'humanité » du *Matin* du 30 juin 1941, la Russie soviétique est considérée comme la plus grande menace et catastrophe de l'histoire mondiale : « Écraser la Russie des Soviets, ce n'est pas écraser un peuple, ou une race : c'est écraser le fléau de la civilisation, c'est écraser le mal le plus horrible qui ait menacé le pauvre monde⁸¹ ». En caractérisant l'URSS comme la plus grande menace de l'histoire, le journal légitimise cette guerre imposée à l'Allemagne et souhaite même la destruction de l'État soviétique. Comme Vitoux, l'éditorial du *Matin* présente l'offensive comme une occasion de libérer le monde entier de ses chaînes face à ce « fléau⁸² » rouge expansionniste. *Barbarossa* est le nom donné au plan d'invasion de l'URSS établi par Hitler et ses stratèges militaires. Cette attaque est d'ailleurs un compromis entre les exigences économiques et militaires. Le dictateur nazi accorde une grande considération aux aspects économiques et ce raisonnement a influencé grandement l'édification de l'offensive. Cet article évoque les conséquences désastreuses de ce « poison » au cours des vingt années précédentes. Les Soviétiques auraient disséminé la crainte, la désespérance, la violence, la perversion et la pauvreté : « [...] où a sévi ce poison, on ne trouve pas une idée de vie, pas un souffle d'espoir, pas un geste de soulagement. Rien que du sang, de la corruption, de la cruauté, du mensonge, de la misère, de la puanteur⁸³ ». Ici, l'intervention allemande est donc perçue comme un remède qui pourra éliminer tous ces maux moraux qui ravagent la civilisation européenne.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ *Le Matin*, « La victoire sur le bolchevisme sera remportée pour le compte de l'humanité », *Le Matin*, 30 juin, 1941, 1.

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*

Après avoir affirmé que le régime communiste est le pire cataclysme de l'histoire, le quotidien qualifie ses hommes politiques comme les pires dirigeants et de dignes représentants de Satan : « Il semblerait qu'en un jour de colère le Tout-Puissant ait voulu réunir ce qu'il y avait de pire dans l'homme et qu'il lui ait donné la figure d'un Lénine, d'un Zinovieff ou d'un Staline. Un avant-goût sur terre de ce que peut être l'enfer⁸⁴ ». Toutefois, l'avalanche d'insultes haineuses anticommunistes n'est point terminée. En effet, *Le Matin* compare la Russie à un animal blessé pris au piège qui sera prochainement éliminé et ne sera plus en mesure de s'attaquer aux autres nations et de créer la pagaille autour de lui : « Mais maintenant, c'est fini – ou bien près de l'être. La bête sauvage est prise à la gorge et, quels que soient ses derniers soubresauts, elle ne pourra plus trahir, elle ne pourra plus dresser les uns contre les autres, elle ne pourra plus empoisonner l'air de la planète. De grands et de petits peuples pourront respirer librement⁸⁵ ». Le ton triomphant dans cette phrase peut s'expliquer par les événements sur le front : le même jour, le 30 juin, le journal présente des nouvelles exaltant les exploits militaires allemands face à une Russie qui semble être en difficulté.

Quelques jours plus tard, dans l'exemplaire du 12 juillet, écrit par Trajan Coltzesco, *Le Matin* diffuse un article « Le vrai visage de Staline » qui met en lumière la véritable personnalité du dirigeant soviétique⁸⁶. Dans son texte, la représentation des décideurs bolchéviques est similaire aux autres textes évoqués précédemment : Staline est décrit comme « un monstre » sanguinaire et sadique. Pour illustrer l'intensité de ces atrocités, Coltzesco affirme que celui-ci est plus violent que Attila le Roi des Huns : « En donnant de pareils ordres à ses soldats asiatiques et barbares, Staline, ce monstre à visage humain, dépasse en cruauté le trop fameux Attila, roi des Huns, qui s'intitulait le Fléau de Dieu⁸⁷ ». En Roumanie, lors du retrait des troupes soviétiques de la Bucovine, l'auteur soutient que les Soviétiques ont détruit, par exemple, des villes et villages, des lieux religieux et patrimoniaux, des terres agricoles, des puits ainsi que tué des civils roumains. Visiblement consterné, Coltzesco cite la démolition de la cathédrale de Tchernovitz et le raid de la Patriarchie orthodoxe à Bucarest qui, à son avis, étaient des œuvres religieuses majeures de l'art

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ Maurice Grandazzi, « Livres reçus », *Annales de Géographie* 52, 291 (1943), 231. Selon les informations très lacunaires que nous avons recueillies, Coltzesco a publié un ouvrage *L'importance économique du Danube, caractéristiques du fleuve dans le secteur roumain* en 1942 à Paris qui étudie l'histoire juridique de la navigation sur le fleuve danubien ainsi que le développement économique des pays qui bordent ses rives.

⁸⁷ Trajan Coltzesco, « Le vrai visage de Staline », *Le Matin*, 12 juillet, 1941, 1.

roumain⁸⁸. Pour l'auteur, ces agissements sont des preuves de la « décadence⁸⁹ » de l'Union soviétique et les effets d'une possible conquête bolchévique en terre européenne. Ensuite, Coltzesco estime que cette guerre contre cet ennemi va éviter la destruction des lieux anciens religieux, culturels et historiques qui se sont forgés au fil des siècles : « Cette véritable croisade contre la barbarie rouge va préserver les trésors artistiques de l'humanité et empêcher la destruction d'un travail millénaire qui a nécessité tant de foi et de sacrifice, d'intelligence et de génie, déployés dans le seul but de créer une vie plus agréable et plus facile et de rendre l'homme digne de la mission civilisatrice pour laquelle il a été créé sur la terre⁹⁰ ». À l'instar des autres auteurs, il adopte une perception manichéenne : il conçoit « cette croisade⁹¹ » comme une opposition entre la civilisation occidentale et l'Empire soviétique qui est qualifié de barbare asiatique, détruisant sur son passage les symboles d'une société.

En somme, en ce début de l'opération *Barbarossa*, pour les journalistes collaborationnistes, l'Union soviétique (et la Russie) est un État qui, depuis des décennies, avec son allié britannique, complotait pour garder leur forte influence sur les nations européennes. Louis Le Fur croit en effet que les Anglo-Russes empêchent la réussite du projet d'unité européenne en contrôlant, par exemple, les mers et le commerce des diverses ressources. Relativement aux représentations véhiculées sur l'État soviétique, ce dernier est dirigé par les pires politiques de l'histoire, violent et destructeur qui commettent des massacres à grande échelle en terre russe et exploite ses habitants. Selon leurs dires, cette croisade à l'Est permettra de libérer l'Europe du fléau bolchévique considéré comme la grande menace existentielle de la civilisation occidentale. Au contraire, le Reich est présenté en puissante barrière protégeant toutes les nations européennes contre le danger rouge.

1.2.2 La bataille de Smolensk

Dans les premiers jours de l'invasion en Biélorussie, le *Heeresgruppe Mitte* remporte des victoires successives importantes : les unités blindées, les *Panzergruppen* 2 et 3 des généraux Heinz Guderian et Hermann Hoth réussissent à encercler une grande partie des 3^e, 10^e, 4^e et 13^e armées soviétiques à Bialystock le 24 juin 1941 ainsi qu'à Minsk le 29 juin⁹². Fort de 671 165

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ *Ibid.*, 3.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² Nicolas Bernard, *La guerre germano-soviétique : 1941-1945* (Paris : Éditions Tallandier, 2013), 129.

soldats en juin 1941, le groupe d'armées soviétique du front occidental est anéanti : du 22 juin au 9 juillet, elle encaisse 417 729 victimes, dont 341 012 morts, prisonniers ou disparus, et 76 1527 malades et blessés. Les pertes en équipement sont également considérables : 4 799 blindés, 1 777 avions et 9 427 canons et mortiers⁹³. Poursuivant sa progression rapide sans attendre l'infanterie à pied, le *Panzergruppe* de Guderian traverse le fleuve Dniepr le 10 juillet et fonce vers la ville de Smolensk. Cette bataille débute le 16 juillet et prendra fin le 4 août⁹⁴. Au cours des combats, à partir du 16 juillet, la couverture médiatique est importante et plusieurs textes sont publiés sur une courte période de temps. Du 16 juillet au 9 août, nous comptabilisons : 16 pour le *Paris-Soir*, 34 pour *Le Matin*, 20 pour *L'Œuvre* et 21 pour *Le Petit Parisien*.

Dans les couvertures journalistiques des batailles de Smolensk et de Kiev, sur un ton victorieux, les propagandistes nationaux-socialistes mettent l'accent sur les pertes tant allemandes que soviétiques ainsi que sur les succès du Reich. Les journaux accordent une place importante aux morts soviétiques et au contraire présentent peu de détails à propos des pertes allemandes. Dans la description des conquêtes de ces deux villes, les articles allemands insistent sur les capacités et les compétences combattantes des soldats.

Dans leurs différents articles imposés aux journaux, les autorités occupantes s'efforcent de mettre en valeur la toute-puissance du Troisième Reich, l'invincibilité des forces armées et ses nombreux succès sur le champ de bataille. Ces mêmes textes mettent en lumière l'inefficacité des armées soviétiques qui ne cessent de perdre du terrain ainsi que du matériel militaire et des combattants. Dans leur démonstration, en plus de décrire les actions militaires de grande importance, les Allemands, à titre de preuves des réussites offensives, d'une part, diffusent à profusion des informations quantitatives relativement détaillées telles que les pertes soviétiques en hommes, en équipements militaires et en infrastructures de toutes sortes. Ces billets communiquent très peu de détails sur les pertes allemandes qui seraient, selon les autorités, peu élevées. Diffuser le nombre de morts et de blessés entrerait en contradiction avec la représentation du soldat allemand victorieux et conquérant qui n'arrête pas de progresser en territoire ennemi. Dans les publications, les nationaux-socialistes mettent aussi l'accent sur les conséquences militaires des destructions

⁹³ Gregory Liedtke, *Enduring the whirlwind : the German Army and the Russo-German War, 1941-1943* (Solihull : Helion & Company Limited, 2016), 127.

⁹⁴ Christian Baechler, *Guerre et exterminations à l'Est Hitler et la conquête de l'espace vital : 1933-1945* (Paris : Tallandier, 2013), 205.

infligées à l'adversaire soviétique comme les immenses poches de soldats encerclés par les troupes blindées allemandes. Par conséquent, aux yeux des Français, ces nouvelles chiffrées s'insèrent dans un processus de crédibilisation du message officiel de la victoire totale allemande sur les Soviétiques. Pour les Allemands, l'objectif est de rendre la propagande nazie plus plausible et subtile, car elle se construit autour de faits numériques possiblement trafiqués et non seulement sur un argumentaire idéologique.

D'autre part, dans une glorification de la *Wehrmacht*, surtout à la fin de la bataille, l'Occupant rend également publics des éclaircissements plus qualitatifs tels que la description des faits d'armes de ses soldats de troupes et de ses généraux d'armée. L'idée ici est de démontrer comment les soldats ont obtenu ces victoires, et ce, tout en valorisant les compétences militaires de ces hommes. Cet exposé s'inscrit dans une volonté du Reich de montrer à la population française que sa victoire sur l'Union soviétique est proche due aux pertes considérables de l'ennemi, et surtout, qu'elle est inéluctable. Il s'agit également de préparer l'opinion publique française à accepter le prochain ordre européen dirigé par le Reich qui s'étendrait aussi sur les vastes terres soviétiques à l'Est. De plus, en propageant de telles représentations de puissance et de force exercée à l'Est, la politique médiatique peut s'expliquer par le fait que les nationaux-socialistes souhaitent répandre un sentiment de peur et de crainte chez la politique française et au sein des mouvements de résistance naissants. En d'autres mots, l'Occupant veut possiblement décourager le Français qui serait tenté de rejoindre de tels groupes en insistant dans les articles sur le fait que c'est inutile de s'engager, car la victoire allemande est assurée et approche.

Dans la pléthore d'annonces de presse qui divulguent les principales nouvelles, dont les opérations militaires, les pertes et les divers dégâts, le récit de la bataille commence le 16 juillet 1941 lorsque *Le Matin* annonce que Smolensk a été la cible de raids allemands. Dans *Le Matin*, une dépêche de l'armée allemande évoque la destruction par la *Luftwaffe* de 33 chars blindés, 500 camions et de multiples canons ainsi que d'infrastructures routières importantes dans la région de Smolensk⁹⁵.

Deux jours plus tard, le 18 juillet, la prise de Smolensk fait la manchette en première page des quatre journaux. Dans cette pratique journalistique, nous dénotons une volonté allemande de mettre en valeur la conquête de la cité et cela démontre l'importance que les autorités accordent

⁹⁵ Armée allemande, « La région de Smolensk fortement bombardée », *Le Matin*, 16 juillet, 1941, 3.

à cet événement militaire. S'insérant dans les représentations d'un Reich nazi conquérant et victorieux, les nationaux-socialistes veulent montrer que leurs armées chevronnées sont aussi capables de conquérir de grandes villes, dont Smolensk, et non simplement bombarder des villes britanniques : dans le *Paris-Soir*, « L'irrésistible avance des troupes allemandes. Smolensk est prise », dans *Le Matin*, « Smolensk et Kichinev sont pris », dans *L'Œuvre*, « Les divisions blindées allemandes ont pris Smolensk et dans *Le Petit Parisien*, « Smolensk et Kichinev tombent aux mains des troupes du Reich⁹⁶ ».

Par la suite, du 20 juillet au 6 août, les journaux portent à la connaissance des lecteurs les combats qui ont lieu dans la région de Smolensk contre les poches de résistance des armées soviétiques. Systématiquement, la presse rapporte que les contre-offensives soviétiques se sont soldées par des échecs et que la grande majorité des divisions ont été éliminées ou capturées. Par exemple, paru dans *Le Matin*, *L'Œuvre* et *Le Petit Parisien* du 2 août, un communiqué officiel de l'armée du 1^{er} août atteste que dans le sud de Smolensk des soldats allemands ont « complètement décimé⁹⁷ » des troupes soviétiques encerclées : la *Wehrmacht* aurait capturé près de 35 000 ennemis.

Illustrant la sévérité des combats, le journal rapporte : « d'innombrables cadavres jonchent le champ de bataille⁹⁸ ». De plus, il semblerait que les forces soviétiques soient incapables de briser l'encerclement et que ses tentatives seraient très coûteuses en pertes humaines : « ces unités essayaient de se frayer un chemin, elles sont repoussées avec des pertes sanglantes⁹⁹ ». À Smolensk, dans leurs manœuvres pour sortir de l'encerclement, comme pour leurs compatriotes soviétiques au sud, les soldats auraient été arrêtés et subissent des « pertes sanglantes¹⁰⁰ ». Il est important de noter que cette partie n'est pas diffusée par *Le Matin*. Sans le rapporter directement, après avoir dépeint le soldat germanique comme un conquérant capable et combatif, la propagande nazie met de l'avant ses qualités à défendre le territoire conquis. Les soldats du Reich auraient arrêté les

⁹⁶ Voir le *Paris-Soir*, 18 juillet, 1941, 1 ; *Le Matin*, 18 juillet, 1941, 1 ; *L'Œuvre*, 18 juillet, 1941, 1 ; *Le Petit Parisien*, 18 juillet, 1941, 1.

⁹⁷ Armée allemande, « 35.000 prisonniers, des morts innombrables au sud de Smolensk », *Le Matin*, 2 août, 1941, 3 ; Armée allemande, « La bataille au sud de Smolensk », *L'Œuvre*, 2 août, 1941, 3 ; Armée allemande, « 35.000 prisonniers russes dans le secteur sud de Smolensk », *Le Petit Parisien*, 2 août, 1941, 3.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*

offensives désespérées des forces soviétiques encerclées en leur infligeant des « pertes sanglantes¹⁰¹ ».

Le 3 août, *Le Matin*, *L'Œuvre* et *Le Petit Parisien* diffusent des textes qui présentent quelques mises à jour sur la situation militaire dans la région de Smolensk. Dans *Le Matin*, on nous informe que la présumée tactique militaire soviétique est de « laisser passer les Panzerdivisionen et d'empêcher alors la jonction de ces unités avec l'infanterie¹⁰² ». En revanche, il est mentionné que ce sont les Soviétiques, qui ont « sous-estimé¹⁰³ » leurs ennemis, et ont été enveloppés par ces derniers. Pour les autorités du Reich, inévitablement, il est clair que l'Armée rouge succombera aux offensives allemandes et qu'elle sera annihilée à cause d'une absence de ravitaillement et de munitions, et ce, même avant la fin des combats : « Les troupes soviétiques se battent avec acharnement, mais sont vouées à la défaite et à l'anéantissement en raison du manque de ravitaillement et de munitions¹⁰⁴ ».

Du 7 au 9 août, les quatre quotidiens parisiens font paraître des comptes-rendus des autorités militaires allemandes de la bataille de Smolensk qui vient de s'achever. Les gros titres amplifient l'importance de cet événement et attirent l'attention surtout sur les conséquences destructrices de ce succès sur l'armée soviétique : dans le *Paris-Soir* du 7 août, « Écrasante victoire allemande à Smolensk », dans *Le Matin* du 8 août, « La bataille de Smolensk a été un coup terrible pour l'armée soviétique », dans *L'Œuvre* du 7 août, « La marche victorieuse des armées du Reich et de ses alliés contre le bolchevisme – Autour de Smolensk les troupes soviétiques sont anéanties » et dans *Le Petit Parisien* du 8 août, « La bataille de Smolensk s'est achevée par un succès décisif des armées allemandes¹⁰⁵ ».

Dans les exemplaires du 7 août, le haut commandement allemand transmet un communiqué spécial « numéro 3 » qui récapitule les combats qui ont eu lieu dans la région de Smolensk. D'entrée de jeu, il atteste officiellement que cette bataille s'est soldée par une victoire du groupe d'armée Centre de von Bock soutenu par les généraux von Kluge, Ftrauss, von Weichs, Gudérien et Hoth.

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² Anonyme, « Le front oriental continue. La bataille de destruction fait rage autour du lac Peipus, dans le secteur de Smolensk et celui de Jitomir », *Le Matin*, 3 août, 1941, 3.

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ *L'Œuvre*, 7 août, 1941, 1 ; *le Paris-Soir*, 7 août, 1941, 1 ; *Le Matin*, 8 août, 1941, 1 ; *Le Petit Parisien*, 8 août, 1941, 1.

Pour l'élite militaire, cet affrontement marqué par la brutalité qui s'est déroulé dans un immense champ de bataille est majeur dans la destruction et l'effondrement de l'Armée rouge : « Au centre du front oriental, le groupe d'armées du maréchal von Bock a victorieusement achevé la bataille de Smolensk. Par son étendue, sa durée et sa violence, ce combat est le plus important de tous ceux que nos troupes aient livrés jusqu'à présent pour l'anéantissement de l'armée soviétique¹⁰⁶ ». Comme nous l'avons déjà mentionné, parfois les journaux modifient les communiqués officiels et c'est le cas ici. En effet, le *Paris-soir* ne traite pas de la destruction des forces ennemies et soutient seulement que ces combats constituent un événement historique majeur : « L'étendue, la durée et l'âpreté des combats ont donné à cette bataille d'encerclement, vu sa suite de combats, le caractère d'un événement historique unique¹⁰⁷ ». Dans ce dernier court extrait, la volonté des autorités allemandes d'accroître la portée de cette victoire est manifeste. En effet, s'insérant dans l'apologie de la puissance militaire du Reich dans les journaux, les fonctionnaires nationaux-socialistes essaient de faire croire aux Français que le triomphe de Smolensk est la première grande étape qui mènera inexorablement à l'effondrement de l'État soviétique et de son armée rouge. La bataille de Smolensk est donc considérée par les nazis comme un événement « historique¹⁰⁸ », car ce combat d'une rare intensité qui a engagé des centaines de milliers de combattants des deux côtés inflige à l'adversaire des dégâts énormes qui réduisent considérablement sa force.

L'occupant tente de montrer qu'il a remporté une victoire totale sur son ennemi soviétique à Smolensk. Pour cela, il embellit la réalité sur le front en ne diffusant que des informations favorables et omettant de divulguer des renseignements négatifs. Par exemple, les Allemands dévoilent leurs estimations des pertes soviétiques, mais ne révèlent pas les leurs. À la fin du communiqué spécial « numéro 3 » du 7 août paru dans le *Paris-Soir*, il est dit que l'armée aurait capturé près de 310 000 prisonniers et aurait détruit ou saisi 3 205 chars, 3 120 canons et 1 098 avions¹⁰⁹. La chasse allemande du maréchal Kesselring aurait contribué de façon « décisive¹¹⁰ » à la victoire en éliminant 1 098 avions ennemis.

¹⁰⁶ Armée allemande, « Communiqué spécial no3 », *Le Petit Parisien*, 7 août, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué spécial no3 », *Le Matin*, 7 août, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué spécial no3 », *L'Œuvre*, 7 août, 1941, 1.

¹⁰⁷ Armée allemande, « La victoire de Smolensk », *Paris-Soir*, 7 août, 1941, 3.

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*

Dans les numéros du 8 août du *Matin*, du *Petit Parisien*, de *L'Œuvre* et de *Paris-soir* de la journée suivante, dans un long commentaire, pour quantifier les pertes allemandes, les militaires du régime n'utilisent que quatre mots : « Nos pertes sont minimales¹¹¹ ». En fait, les pertes allemandes sont beaucoup plus importantes que les autorités ne le laissent croire à la population allemande. Ce choix de censurer ces informations peut s'expliquer par la volonté des décideurs de maintenir le moral du peuple allemand.

L'historiographie a étudié de plus près les pertes réelles, dont l'historien allemand Christian Baechler. Dans son livre *Guerre et exterminations à l'Est : Hitler et la conquête de l'espace vital, 1933-1945*, l'historien souligne que cette bataille est une défaite stratégique puisqu'elle « marque l'échec du Blitzkrieg¹¹² ». Il soutient que cette victoire est onéreuse : le *Heeresgruppe Mitte* « a perdu l'essentiel de sa force de frappe¹¹³ » et n'est pas en mesure de continuer l'attaque vers l'Est. Après la bataille, l'armée fait face à une grave problématique : elle n'est pas en mesure de remplacer ses équipements détruits ou endommagés et d'approvisionner ses armées au front. En guise d'illustration, près de trois semaines plus tard, le *Panzergruppe* de Hoth n'a pu refaire ses effectifs qu'à 50 % de son contingent du début de l'offensive en juin¹¹⁴. Dans son ouvrage *Operation Barbarossa and Germany's Defeat in the East*, l'historien David Stahel affirme que seulement 34 % des chars du *Heeresgruppe Mitte* sont considérés comme aptes au combat au début septembre¹¹⁵. Quant au *Panzergruppe* de Guderian, seulement 25 % de ses chars sont en état de combattre¹¹⁶. Sans l'ombre d'un doute, nous pouvons croire que les pertes du Reich ne sont pas aussi « minimales » que l'affirme la presse.

Pour le Troisième Reich, diffuser publiquement l'ampleur des pertes mettrait à mal la propagande nazie qui caractérise le Soviétique comme un *untermensch*, un « sous-homme ». En effet, depuis des années, les propagandistes nationaux-socialistes arguent que ces individus primitifs sont des barbares venus de l'Asie et racialement inférieurs aux Aryens allemands. Pour

¹¹¹ Armée allemande, « Comment s'est déroulée la plus grande bataille de l'Histoire », *Le Matin*, 8 août, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *L'Œuvre*, 8 août, 1941, 1 ; Armée allemande, « En Ukraine, les forces du Reich développent leur progression », *Le Petit Parisien*, 8 août, 1941, 1 ; Armée allemande, « Succès décisifs pertes minimales telles sont les caractéristiques de la victoire de Smolensk », *Paris-Soir*, 9 août, 1941, 1.

¹¹² Baechler, *Guerre et exterminations*, 20.

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ David Stahel, *Operation Barbarossa and Germany's Defeat in the East* (Cambridge; New York: Cambridge University Press, 2009), 419.

¹¹⁶ *Ibid.*, 420.

les idéologues nazis, il serait inconcevable que les soldats soviétiques, moins qualifiés aux combats, soient en mesure d'infliger des pertes importantes à la *Wehrmacht* sur le champ de bataille. Annoncer que ses « hordes asiatiques » infligent des pertes colossales aux armées du Reich pourrait montrer à la population que ces ennemis ne sont pas inférieurs comme l'affirme la propagande nazie, mais peuvent être aussi performants au combat que les Germaniques.

Dans la communication officielle de la *Wehrmacht* diffusée le 8 août, les autorités nazies exposent leur vision des faits de la bataille. Elle débute le 16 juillet lorsqu'une division d'infanterie motorisée réussit à conquérir la ville et à repousser les « contre-attaques violentes et répétées de l'ennemi¹¹⁷ ». Ensuite, il est dit que des troupes blindées et motorisées ont percé à l'est, au nord-est et au sud-est malgré encore une fois de « très violentes contre-attaques ennemies¹¹⁸ ». Pendant près de quatre semaines, le communiqué vante que les Allemands aient conservé leurs positions face aux Soviétiques qui attaquaient « avec l'énergie du désespoir¹¹⁹ ». Selon le document, ils auraient tenu à cause de trois aspects importants : la « supériorité du commandement allemand », « l'initiative des chefs subalternes » et « à la vaillance et à la ténacité¹²⁰ » des soldats. Dans ces quelques lignes, il est évident que les autorités glorifient les prouesses des troupes. En effet, en utilisant à profusion des vocables liés à la forte violence et à l'intensité des contre-attaques, cette dépêche encense non seulement les simples combattants, mais également ses commandants et ses officiers qui ont contribué à ces succès en insistant sur le fait qu'elles ont réussi à défendre leurs positions contre les multiples offensives ennemies à la suite de la conquête de Smolensk. Autrement dit, pour le camp allemand, soutenir que l'adversaire bolchévique s'est battu de façon acharnée est une façon de magnifier ses propres soldats.

1.2.3 La bataille de Kiev

Faisant face à la plus grande concentration d'armées soviétiques, le *Heeresgruppe Süd* de Gerd von Rundstedt, en raison des contre-offensives ennemies, progresse plus lentement vers Kiev.

¹¹⁷ Armée allemande, « Comment s'est déroulée la plus grande bataille de l'Histoire », 1 ; Armée allemande, « En Ukraine, les forces du Reich développent leur progression », 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », 1 ; Armée allemande, « Succès décisifs pertes minimales telles sont les caractéristiques de la victoire de Smolensk », 1.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ *Ibid.*

Ces contre-attaques ralentissent et empêchent la prise de la ville, mais son coût est majeur : en date du 9 juillet, les Soviétiques ont perdu environ 172 323 soldats, 4 311 chars et 5 806 canons¹²¹.

Pendant les combats en Ukraine, le début du mois d'août est aussi marqué par une épreuve de force entre le dictateur nazi et ses officiers généraux quant aux prochains objectifs stratégiques. L'offensive vers la capitale soviétique est la principale pierre d'achoppement : dès le 3 août, les généraux Hoth, Guderian et von Bock expriment leur souhait à Hitler d'enclencher l'attaque sur Moscou. Face aux arguments de ses généraux, Hitler reste de marbre : les fronts Nord et Sud ont une plus grande valeur économique à son avis¹²². Le 21 août, dans la directive n° 34, s'opposant à ses généraux, Hitler affirme que la prise du Donbass, de la Crimée, de Leningrad et d'empêcher le ravitaillement soviétique en pétrole du Caucase sont les objectifs prioritaires¹²³. Les buts stratégiques de s'attaquer à la région de la capitale de l'état-major « ne coïncide[nt]pas¹²⁴ » avec celles d'Hitler. Ce changement stratégique impose donc un nouveau plan d'encercllement de Kiev élaboré lors de cette rencontre des généraux le 23 août : les blindés de Guderian et le *Panzergruppe* de von Kleist, la première partant du nord de Kiev et la seconde du sud, doivent perforer les armées rouges et ensuite se rejoindre à près de 200 kilomètres à l'est¹²⁵. Le 25 août, Guderian lance ses panzers vers Kiev et le 29 août permet à von Kleist de traverser le fleuve Dniepr.

Du 26 août au 29 septembre, la couverture des journaux portant sur les combats dans la région de Kiev est relativement similaire à celle de Smolensk. À propos des articles publiés sur ces affrontements, nous avons recensé : 14 pour le *Paris-Soir*, 25 pour *Le Matin*, 25 pour *L'Œuvre* et 26 pour *Le Petit Parisien*. Le *modus operandi* consiste à rapporter des exposés qui exaltent les principaux faits d'armes de l'armée allemande et accentue l'importance des pertes soviétiques. Les fonctionnaires du Troisième Reich ne changent point de méthode de transmission des actualités. Afin de rendre le discours officiel plus digeste, véridique, crédible et plausible pour le lectorat français, les Allemands insèrent des informations sur les pertes humaines soviétiques et la destruction de matériels de guerre. Comme pour la bataille de Smolensk, l'Occupant décrit les succès de ses hommes de façon très louangeuse et explique comment ces derniers ont réussi à vaincre les Soviétiques. Pour les Allemands, ses informations quantitatives et qualitatives servent

¹²¹ Bernard, *La guerre germano-soviétique*, 131.

¹²² Yves Buffetaut, *Moscou, 1941* (Louviers : Ysec, 2015), 41.

¹²³ Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa : 1941, la guerre absolue* (Paris : Livre de Poche, 2021), 918.

¹²⁴ *Ibid.*

¹²⁵ *Ibid.*, 1021.

à mettre en exergue la domination militaire du Reich sur l'ennemi soviétique. La bataille de Kiev est décrite par les journaux comme la plus grande bataille de l'histoire.

Pour cette bataille, nous avons étudiés les publications du 26 août au 30 septembre. Jusqu'au 20 septembre, la presse parisienne évoque assez peu les affrontements dans la région de Kiev. Cela s'explique par le fait, comme l'affirme un texte de la D.N.B du 20 septembre diffusé dans *Le Matin*, que l'armée souhaitait contrôler l'information et empêcher que les détails importants des opérations offensives soient connus dans l'espace public et par les ennemis bolchéviques : « D'après le D.N.B., le communiqué spécial d'aujourd'hui, qui annonce un succès écrasant des troupes allemandes à l'est de Kiev, dévoile un secret jusqu'à présent soigneusement gardé par le commandement allemand¹²⁶ ». Après la conquête allemande de la ville, presque l'entièreté des articles portant sur les événements de Kiev se déroule du 20 septembre au 30 septembre.

Le 20 septembre, dans *Le Matin*, *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*, en première page, en constatant que Kiev est désormais une cité allemande, le lecteur français apprend également que les troupes du Reich ont hissé le drapeau à croix gammée au sommet de la citadelle. Le communiqué militaire annonce aussi que les armées de von Rundstedt et de von Bock ont réussi leur plan consistant à isoler les Soviétiques dans une poche « gigantesque¹²⁷ » à près de deux cents kilomètres de Kiev. Comme à Smolensk, la propagande insiste sur l'opiniâtreté des combattants allemands qui ont été en mesure d'enfoncer les défenses ennemies et de traverser la rivière Desna : « Après des combats acharnés, nos troupes réussirent à forcer le passage du fleuve¹²⁸ ». Sur un ton triomphateur, avant même que la bataille soit terminée, le haut commandement considère que l'annihilation de ces Soviétiques est « imminente¹²⁹ ».

Le 22 septembre, dans le dessein de confirmer la victoire allemande, les parutions officielles du Reich font le bilan des pertes soviétiques à ce jour ainsi que le récit de la prise de la capitale ukrainienne. Dans une dépêche officielle, l'état-major informe que les hommes du maréchal von Reichenau et des blindés de Guderian et von Kleist « ont anéanti de forts éléments de l'armée

¹²⁶ Anonyme, « Les premiers résultats de l'offensive allemande à l'Est de Kiev », *Le Matin*, 20 septembre, 1941, 3.

¹²⁷ Armée allemande, « Les pertes allemandes sont hors de proportion avec celles de l'ennemi », *Le Matin*, 20 septembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *L'Œuvre*, 20 septembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué », *Le Petit Parisien*, 20 septembre, 1941, 1.

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ *Ibid.*

encerclée¹³⁰ » soit près de 150 000 prisonniers, 151 chars et 602 canons capturés. L'article affirme que les experts militaires prévoient que ce bilan augmentera dans les prochains jours. En dévoilant ces chiffres au public, les officiers supérieurs tentent de projeter une image d'une *Wehrmacht* puissante et surtout de démontrer que la stratégie d'encercllement mentionnée la journée précédente porte ses fruits et détruit l'adversaire. Notons que ce document ne traite pas des pertes allemandes : il ne spécifie pas si ces dernières sont importantes numériquement ou non.

Dans *Le Matin*, *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*, à la troisième page, un texte de la D.N.B fait le récit de la conquête de Kiev par les troupes du maréchal von Reichenau. Il est dit que le maréchal Semion Boudienny avait l'intention de « transformer [Kiev] en un tas de décombres fumants¹³¹ », mais cela ne s'est pas produit, car les Allemands ont conquis la ville avant que ces actions ne s'enclenchent. Dans *Le Matin*, le même texte rédigé d'une façon différente stipule que Boudienny n'a pas été en mesure de « faire de Kiev un monceau de ruines¹³² ». Dans ces quelques mots de ce communiqué de la propagande nazie, sans l'affirmer de façon explicite, les Soviétiques sont caractérisés comme des destructeurs qui à dessein étaient prêts à détruire la ville. La D.N.B prétend aussi que les Soviétiques avaient mis en place une infrastructure importante pour assurer la défense de la ville comme des bunkers, des fils barbelés et des chevaux de frise. Toutefois, selon l'article paru dans *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*, ces efforts auraient été inutiles, car les Soviétiques auraient été pris de cours par « l'audacieux coup de force des troupes allemandes¹³³ ». Dans *Le Matin*, la D.N.B insiste sur le fait que c'est la rapidité des soldats allemands qui ont « annihilé tous les plans soviétiques¹³⁴ ». Dans *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*, le lecteur apprend qu'après la prise de la citadelle le 19 septembre, les soldats allemands ont conquis la ville de manière méthodique : ils prennent « quartier par quartier » avant la fin de la journée¹³⁵. Ces informations véhiculées

¹³⁰ Armée allemande, « La bataille de Kiev se poursuit », *Paris-Soir*, 22 septembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Déjà 150.000 prisonniers à l'est de Kiev », *Le Matin*, 22 septembre, 1941, 1 ; Armée allemande « Communiqué allemande », *Le Petit Parisien*, 22 septembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué », *L'Œuvre*, 22 septembre, 1941, 1.

¹³¹ Anonyme, « Détails sur la prise de Kiev », *L'Œuvre*, 22 septembre, 1941, 3 ; Anonyme, « La conquête de Kiev quartier par quartier a été un coup d'audace des troupes allemandes », *Le Petit Parisien*, 22 septembre, 1941, 3.

¹³² Anonyme, « Les bolcheviks n'ont pas eu le temps de détruire Kiev », *Le Matin*, 22 septembre, 1941, 3.

¹³³ Anonyme, « Détails sur la prise de Kiev », 3 ; Anonyme, « La conquête de Kiev quartier par quartier a été un coup d'audace des troupes allemandes », 3.

¹³⁴ Anonyme, « Les bolcheviks n'ont pas eu le temps de détruire Kiev », 3.

¹³⁵ Anonyme, « Détails sur la prise de Kiev », 3 ; Anonyme, « La conquête de Kiev quartier par quartier a été un coup d'audace des troupes allemandes », 3 ; Anonyme, « Les bolcheviks n'ont pas eu le temps de détruire Kiev », 3.

représentent donc une armée allemande intrépide et réactive qui a été capable de déjouer les plans de l'armée soviétique.

Dans les numéros du *Matin*, du *Petit Parisien* et de *L'Œuvre* du 24 septembre, nous remarquons que deux aspects prédominent : l'augmentation des pertes soviétiques et l'importance historique, économique et stratégique de la perte de Kiev pour l'URSS. Faisant la manchette de trois quotidiens, les gros titres indiquent le nombre de soldats capturés, mais certains d'entre eux insistent également sur le délabrement et la dégradation de l'Armée rouge : dans *Le Matin*, « 50 divisions anéanties 380 000 prisonniers dans le secteur de Kiev », dans *L'Œuvre*, « La plus grande bataille d'anéantissement de l'histoire : l'armée soviétique de Kiev en pleine désagrégation » et dans *Le Petit Parisien*, « Les armées soviétiques en pleine désagrégation : 380.000 prisonniers à l'est de Kiev¹³⁶ ».

Dans ces trois journaux, un communiqué de l'armée du 24 septembre brosse un portrait très négatif de l'Armée rouge : il note une hausse des désertions des officiers et des commissaires politiques « qui ont abandonné leurs troupes et pris lâchement la fuite, afin de se mettre en sécurité » et une augmentation des pertes ennemies soit près de 380 000 captifs correspondant à 50 divisions, 570 chars et 2 100 canons détruits ou aux mains des Allemands¹³⁷. Dans *L'Œuvre* du 24 septembre, cette présente bataille correspond à la « plus grande bataille d'anéantissement de l'histoire¹³⁸ ». Pour prouver cette affirmation, l'article cite diverses batailles d'encerclement historiques ayant des chiffres impressionnants en termes de soldats capturés, mais qui sont inférieurs à celle de Kiev : la bataille de Tannenberg de 1914 (100 000 captifs), la bataille dans les Flandres et l'Artois en 1915 (330 000 captifs), la double bataille de Minsk-Bialystok en 1941 (323 000 captifs) et celle de Smolensk en 1941 (310 000 captifs)¹³⁹. Ce faisant, on veut démontrer que la bataille de la capitale ukrainienne constitue un événement historique majeur qui a été rendu possible grâce à la *Wehrmacht*.

¹³⁶ Voir *Le Matin*, 24 septembre, 1941, 1 ; *L'Œuvre*, 24 septembre, 1941, 1 ; *Le Petit Parisien*, 24 septembre, 1941, 1.

¹³⁷ Armée allemande, « 2.100 canons, 570 tanks capturés ou détruits », *Le Matin*, 24 septembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *L'Œuvre*, 24 septembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Les avions allemands coulent ou endommagent 3 croiseurs, 3 contre-torpilleurs, 1 torpilleur, 9 cargos et 1 pétrolier soviétiques en Baltique et en mer Noire », *Le Petit Parisien*, 24 septembre, 1941, 1.

¹³⁸ Anonyme, « la bataille de Kiev est la plus grande de l'histoire », *L'Œuvre*, 24 septembre, 1941, 3.

¹³⁹ *Ibid.*

Concernant la dimension économique, les journaux soulignent les répercussions des conquêtes allemandes, dont celle de Kiev sur l'industrie soviétique. De la même manière que pour les pertes soviétiques, les articles soumettent aux lecteurs des statistiques qui mettent en lumière les séquelles par secteurs industriels. En plus de dépeindre une économie soviétique souffrante, très impactée de l'offensive nazie et qui s'effondrera inexorablement, le but de ces textes est aussi d'exposer des faits chiffrés qui corroborent la puissance des armées allemandes et sa domination sur l'économie ennemie. Par exemple, *Le Petit Parisien* du 24 septembre édite des parcelles d'un reportage du *Berliner Börsen-Zeitung* qui « étudie l'importance économique de la prise de Kiev¹⁴⁰ ». Le journal considère que la perte de Kiev est « un coup sensible » pour l'État soviétique en raison de son importance industrielle¹⁴¹. Selon le journal berlinois, la cité concentre sur son territoire près de 53 % des raffineries de sucre. De plus, selon les dires du quotidien, l'agglomération est un centre industriel majeur pour plusieurs secteurs, dont le tabac, la conservation alimentaire, la chimie et l'électrotechnique. Également, dans les dernières lignes, il est dit que les Soviétiques perdent un nœud de ravitaillement capital aux dépens des forces allemandes.

Dans son commentaire intitulé « Le destin des Soviets est scellé » diffusé dans *Le Petit Parisien* du 24 septembre, le journaliste Pierre Vitoux, reprend la théorie allemande du texte précédent selon laquelle la perte de la ville serait catastrophique. En effet, il croit que c'est « un désastre total pour les bolchéviks¹⁴² » pour des raisons principalement économiques et de ravitaillement. Il présente les facteurs pour lesquels il croit que cette bataille est très importante et qu'elle assurera la victoire allemande sur les Soviétiques. Son argumentaire est principalement fondé sur le rôle majeur joué par la région de Kiev dans l'approvisionnement des forces soviétiques. Croyant la victoire allemande inévitable, Pierre Vitoux estime que l'État soviétique ne sera pas en mesure de compenser la perte de cette ville industrielle et alimentaire de premier plan qu'est Kiev. Dans cet article décrivant les conséquences industrielles de la perte de la cité, l'Union soviétique est représentée comme un État affaibli économiquement qui a perdu plusieurs de ses atouts et n'aura point la force pour résister à long terme. D'une part, considérant que 60 % de l'industrie lourde soviétique se trouve dans cette région ukrainienne, Vitoux estime qu'au moment où le bassin

¹⁴⁰ Anonyme, « La victoire de Kiev livre aux Allemands toute la zone industrielle du sud de la Russie », *Le Petit Parisien*, 24 septembre, 1941, 1-3.

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² Pierre Vitoux, « Le destin des soviets est scellé », *Le Petit Parisien*, 24 septembre, 1941, 1.

tomberait sous contrôle allemand, les Soviétiques perdront ces usines essentielles qui ravitaillent ses armées en matériel de guerre. D'autre part, pour le journaliste, cette conquête est d'autant plus catastrophique qu'elle bloque l'approvisionnement du pétrole caucasien à l'armée soviétique. Selon Vitoux, les Soviétiques ne seront pas en mesure de prolonger la guerre sans cette ressource. De plus, ils auront de la difficulté à produire les multiples fournitures agricoles, ce qui aura pour conséquence de « plonger dans la famine plus de 50 millions d'individus¹⁴³ ». Il explique cela par le fait que l'agriculture soviétique est fortement dépendante des machines mécanisées et forcément nécessite du pétrole pour le fonctionnement des tracteurs. Dans son dernier paragraphe, inscrivant la prise de Kiev dans cette croisade européenne contre le communisme, Vitoux soutient que l'Allemagne a « accompli un exploit militaire sans précédent, mais a sauvé la civilisation occidentale¹⁴⁴ » contre l'Union soviétique. Dans cette dernière phrase, il laisse entendre que la *Wehrmacht* a déjà remporté son combat contre l'Union soviétique dû à ces nombreuses pertes territoriales et économiques. Comme dans les communiqués officiels soutenant la cause nazie, des journalistes propagent la propagande nationale-socialiste qui glorifie les succès militaires à l'Est.

Le 29 septembre, dans leurs comptes-rendus presque quotidiens, les officiels militaires allemands annoncent que la bataille de Kiev s'est soldée par l'élimination de cinq armées ennemies encerclées et qu'aucune force soviétique ne s'est échappée de cette poche. Comme à Smolensk, les Allemands n'hésitent pas à dévoiler leurs informations sur les pertes ennemies. Ces chiffres sont utilisés comme des preuves de la victoire du Reich, mais surtout de la grande débâcle du régime soviétique. L'état-major proclame que 665 000 Soviétiques ont été capturés, 3 718 canons et 884 blindés détruits ou saisis aux mains de l'ennemi¹⁴⁵. Les pertes des soldats blessés et tués soviétiques sont qualifiées de « très élevées¹⁴⁶ ». Du fait des forces ennemies éliminées par le Reich, les officiers supérieurs valorisent de façon excessive leur victoire. En effet, ils prétendent que ces événements resteront dans les annales : « une victoire telle que l'histoire n'en a jamais connu¹⁴⁷ ».

¹⁴³ *Ibid.*, 3.

¹⁴⁴ *Ibid.*, 1.

¹⁴⁵ Armée allemande, « Une victoire sans précédent dans l'histoire », *Le Matin*, 29 septembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Plus d'un million de bolcheviks ont été mis hors de combat », *Paris-Soir*, 29 septembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Depuis le début de la campagne, les Allemands ont fait plus de 2 millions et demi de prisonniers », *Le Petit Parisien*, 29 septembre, 1941, 1.

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ *Ibid.*

Les dirigeants militaires exaltent donc ces faits d'armes de leurs soldats en insistant sur le caractère historique de la bataille.

Diffusé dans *Le Matin* et le *Paris-soir* le 29 septembre, à l'instar du journaliste Vitoux, un « rapport final » publié des autorités militaires met hautement en doute la capacité du pouvoir soviétique de résister à la suite des derniers revers contre l'Allemagne nazie. De nouveau, les autorités occupantes essaient d'inculquer l'idée dans l'opinion publique française que c'est peine perdue pour les Soviétiques et que le Reich va remporter la victoire à l'Est. Également, les nationaux-socialistes installés en France tentent d'influencer les Français afin qu'ils acceptent la mise en place d'un nouvel ordre européen qui serait en train de s'imposer avec la défaite soviétique. Selon le texte, l'ennemi et son industrie soviétique ne seront pas capables de remplacer totalement leurs pertes en matériel et en hommes¹⁴⁸. De plus, l'aide américano-britannique n'est pas considérée comme un facteur décisif, car cette assistance « ne se trouve jusqu'à présent que sur le papier¹⁴⁹ » et arriverait trop tard à cause des obstacles liés au transport de ce fourniment. En d'autres mots, après cette « bataille gigantesque » à l'est de Kiev, enfermés dans une vision triomphaliste et sous-estimant les Soviétiques, les généraux de l'état-major du Reich croient que les difficultés de l'Armée rouge ne permettront pas à leur ennemi de prolonger le combat contre le Reich.

Finalement, les textes analysés démontrent la collaboration idéologique et médiatique des journaux avec les vainqueurs allemands. Vecteur incontournable de propagation des nouvelles, les journaux prennent part très activement à la diffusion apologique des idéaux nationaux-socialistes. Dans une campagne de propagande triomphaliste, ces derniers mettent en relief les succès des forces terrestres et aériennes de la puissante *Wehrmacht* au front. Pendant la bataille d'Angleterre, des communiqués officiels et des rapports de témoins journalistes étrangers font surtout ressortir les dégâts dits désastreux sur les villes britanniques causés par les raids de la *Luftwaffe*. Par exemple, d'autres articles plus précis dévoilent les conséquences économiques et commerciales des attaques contre la capitale britannique.

Au début de l'invasion de l'URSS, dans les journaux, nous assistons à une féroce campagne antisoviétique : ce régime communiste, considéré comme une menace à la civilisation européenne,

¹⁴⁸ Anonyme, « La leçon d'une victoire », *Paris-Soir*, 29 septembre, 1941, 1 ; Anonyme, « La bataille de Kiev a coûté aux soviets plus d'un million d'hommes », *Le Matin*, 29 septembre, 1941, 1.

¹⁴⁹ *Ibid.*

est accusé d'avoir planifié une offensive contre l'Allemagne ainsi que la conquête mondiale par la violence et la terreur avec son allié capitaliste britannique. Les journalistes Déat et Le Fur accusent les dirigeants anglo-soviétiques de vouloir empêcher tout projet politique d'unification européen. Dans les quatre journaux, nous sommes témoins d'une puissante diabolisation de l'URSS où ses dirigeants sont qualifiés de criminels qui ont engendré une pauvreté grandissante et surtout qui ont procédé à des massacres de masse de millions de Soviétiques. Au contraire, le Reich, épaulé par les nations d'Europe, est défini comme le principal rempart contre le bolchévisme et l'élite financière britannique.

Au sujet des batailles de Smolensk et de Kiev, au cours de cette campagne de propagande triomphaliste des officiels nazis, les différents articles, spécialement les communiqués de l'armée, tentent d'attirer l'attention du lectorat français sur les succès allemands et les pertes soviétiques colossales tant humaines qu'économiques. En insistant sur les capacités d'attaque du combattant, les publications décrivent les conquêtes de ces deux grandes villes. Ainsi, le soldat est vu comme un conquérant qui ne cesse de progresser en territoire soviétique. Également, nous avons observé qu'une grande importance est accordée à la présentation des pertes soviétiques et qu'au contraire très peu d'informations ont filtré sur les pertes allemandes. Cela s'inscrit dans une volonté des Allemands de démontrer la toute-puissance du Reich qu'il exerce en territoires soviétiques. De plus, voulant donner l'impression que la défaite est inévitable, les journaux collaborationnistes essaient aussi de démotiver la population locale à combattre le nouveau régime d'occupation en rejoignant la résistance. Les Allemands veulent que l'opinion publique française accepte ou du moins soit moins opposée à cet état de fait et au nouveau système européen que le Reich cherche à construire.

CHAPITRE II : L'offensive allemande enraillée par les contre-offensives soviétiques, 1942-1943

Dans la première et la seconde section de ce chapitre, nous étudions la couverture des batailles de Moscou (30 septembre 1941 - 20 avril 1942) et de Stalingrad (11 juillet 1942- 2 février 1943). Par manque d'espace dans le premier chapitre, nous avons incéré les affrontements de Moscou dans ce présent chapitre. Nous insistons sur les éléments similaires dans le traitement des journaux des batailles de 1941. Nous démontrons que les journaux poursuivent leur participation active aux campagnes de propagande orchestrée par les fonctionnaires allemandes en diffusant les nombreux articles allemands. Cette contribution à la propagande ne se limite pas seulement à rendre publique des communiqués officiels, mais aussi, dans les chroniques politiques de journalistes, encense de façon démesurée les exploits de la *Wehrmacht* lors des combats à Stalingrad. Même si les journalistes ne commentent pas les affrontements quotidiens, ils prennent part à la circulation des représentations d'un Reich conquérant qui continue sa progression en URSS malgré la résistance soviétique qui subit des pertes dites considérables. À l'instar des batailles précédentes, nous découvrons que les journalistes français se servent encore du champ lexical nazi dans la glorification de la résistance des dernières forces allemandes à Stalingrad. Puisque ces deux grandes batailles se sont terminées par une victoire soviétique, une attention particulière sera accordée à de possibles aspects divergents. Est-ce que les autorités vont avouer que les troupes ont essuyé des revers ? Si oui, comment seront décrites les défaites et quels mots seront utilisés ? Par exemple, les mots « défaite » et « victoire soviétique » seront-ils employés ? Les Allemands minimiseront-ils les répercussions de leurs défaites ? Comme pour les batailles de Smolensk et de Kiev, est-ce que les dépêches mettent en relief les pertes humaines et matérielles de l'Union soviétique et survalorisent les succès du Reich ?

2.1 La bataille de Moscou

Le 6 septembre 1941, Hitler, dans sa directive n° 35, commande au *Heeresgruppe Mitte* de foncer vers la capitale soviétique. Planifiée par les généraux de l'OKH et von Bock, l'offensive nommée « Typhon », plutôt que d'encercler les forces soviétiques dans une seule poche, prévoit deux encerclements d'envergure moindre soit à Viazma et à Briansk. Pour les officiers, il est irréalisable de procéder à un énorme encerclement puisque l'élimination des troupes assiégées nécessite souvent plusieurs semaines et la *Wehrmacht* ne dispose que de 4 à 6 semaines pour

conquérir Moscou avant l'arrivée de l'hiver¹. Par conséquent, les divisions adverses doivent être détruites rapidement afin que les Allemands puissent reprendre leur progression vers la capitale. De plus, compte tenu de la situation dans laquelle les forces blindées se retrouvent, elles sont épuisées et fragilisées, ce qui empêche de conduire rapidement les troupes à 200 et 300 kilomètres à l'intérieur des terres soviétiques².

La couverture des actualités sur le front moscovite est bien différente de celles des batailles de Smolensk et de Kiev. Nous avons scindé notre analyse en trois périodes distinctes. À partir du 9 octobre et jusqu'au 31 octobre 1941, comme pour les victoires précédentes, les succès dont ceux de Viazma et de Briansk sont célébrés par les journaux. Au même moment, l'actualité accorde une grande place à la situation difficile de la capitale soviétique qui se prépare à l'attaque allemande. Par la suite, du 1^{er} au 21 novembre, la couverture des événements des quotidiens se borne à raconter les raids décrits comme ravageurs de la *Luftwaffe* sur Moscou. Du 25 novembre 1941 au 15 décembre 1941, la thématique prédominante de cette période est le récit des dernières attaques terrestres et aériennes sur Moscou. Comme dans les batailles précédentes, les articles diffusés mettent en avant-plan les succès des troupes allemandes. De plus, ils mettent en relief un soi-disant chaos dans l'espace public moscovite. Après le 15 décembre 1941, durant cette période marquée par les offensives soviétiques, nous constatons un changement important. En effet, les quotidiens ne diffusent plus des nouvelles des combats à Moscou. Pour l'ensemble des publications relatant ces combats, nous avons compté : 75 pour le *Paris-Soir*, 106 pour *Le Matin*, 77 pour *L'Œuvre* et 78 pour *Le Petit Parisien*.

Le 9 octobre 1941, après une rencontre avec Hitler, lors d'une conférence de presse devant les journalistes étrangers à Berlin, le *Reichspressechef*, chef de la presse du Reich, Otto Dietrich apporte des renseignements sur la situation militaire. En plus de cette fonction, il est aussi le Secrétaire d'État du ministère de la Propagande et *Reichsleiter* comparable à un poste de ministre du Parti nazi et attaché de presse de Hitler. Le compte rendu allemand de la déclaration du fonctionnaire relate qu'à la suite des opérations à Viazma et à Briansk, près de 60 à 70 divisions seraient encerclées par le groupe d'armées Timochenko. Otto Dietrich se montre très confiant quant à une victoire incessante. En effet, il estime que la défaite soviétique est inévitable et sera totale :

¹ Lopez et Otkhmezuri, *Barbarossa : 1941*, 1177.

² *Ibid.*

La destruction du groupe d'armées Timochenko, a-t-il dit, a décidé de la campagne à l'Est. [...] par ce coup puissant que nous lui portons, la Russie soviétique est militairement liquidée. [...] les Russes ont livré combat et ont été anéantis. Lorsque l'armée d'un ennemi est anéantie, a déclaré pour conclure le Dr Dietrich, il ne subsiste plus de problème vraiment sérieux à résoudre³.

À l'instar de la bataille de Kiev, du 13 au 20 octobre 1941, concernant les encerclements de Viazma et Briansk, il y a une surenchère quant aux pertes soviétiques où de jour en jour elles ne cessent d'augmenter. En parallèle de la diffusion des informations, les quotidiens propagent des nouvelles de Moscou qui mettent l'accent sur la situation chaotique et préoccupante de cette ville devant les avancées allemandes.

Par exemple, le communiqué allemand publié le 13 octobre 1941, après avoir mentionné que Viazma et Briansk sont maintenant derrière la nouvelle ligne de front, insiste sur le fait que les Soviétiques ne sont pas en mesure de sortir de ces poches après leurs contre-attaques : « Malgré une résistance désespérée, malgré des tentatives répétées de rupture et en dépit de sacrifices considérables en hommes les forces de l'ennemi ne pourront plus échapper à leur sort⁴ ». Pour ce qui est des pertes, les Soviétiques auraient encaissé près de 200 000 captifs aux mains allemandes⁵. Pour les autorités allemandes, présenter les pertes ennemies est une façon de prouver que les offensives sont efficaces et portent leurs fruits. Cette façon de faire s'inscrit dans la politique de propagande : l'Occupant veut représenter son armée victorieuse comme un rouleau compresseur qui ne cesse de capturer des Soviétiques. À plusieurs reprises les textes officiels allemands insistent sur les pertes soviétiques. Dans un nouveau rapport, l'état-major allemand proclame le 14 octobre que le bilan de captifs ne fait qu'augmenter : il informe que de la double bataille de Viazma et

³ Anonyme, « La Russie soviétique est militairement liquidée déclare le docteur Dietrich », *Le Matin*, 10 octobre, 1941, 3 ; Anonyme, « La Russie soviétique est militairement " liquidée " ...déclare le Dr Dietrich », *L'Œuvre*, 10 octobre, 1941, 3 ; Anonyme, « La Russie soviétique est militairement liquidée déclare le docteur Dietrich », *Le Petit Parisien*, 10 octobre, 1941, 3.

⁴ Armée allemande, « Briansk, Viazma sont déjà loin derrière le front – plus de 200.000 prisonniers », *Le Matin*, 13 octobre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *L'Œuvre*, 13 octobre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemande », *Le Petit Parisien*, 13 octobre, 1941, 1 ; Armée allemande, « 200.000 prisonniers à Viazma et Briansk », *Paris-Soir*, 13 octobre, 1941, 3.

⁵ *Ibid.*

Briansk fait 350 000 prisonniers soviétiques⁶. Il est aussi dit que la poche de Viazma sera prochainement éliminée totalement.

À plusieurs occasions, les journaux présentent des brides d'articles de sources vichystes et étrangères, dont soviétiques. Mais quel serait l'intérêt des censeurs allemands de diffuser ces informations ? Au niveau de la propagande, cette technique est bénéfique pour les autorités allemandes, et ce, pour plusieurs raisons. D'une part, ses opposants et la population de manière générale ne pourront pas accuser l'Occupant de propager leur propagande en diffusant ces textes, car ce sont les Soviétiques eux-mêmes qui reconnaissent que la situation militaire est alarmante à travers ces articles. Ainsi, en diffusant une plus grande pluralité de sources, la propagation de ces nouvelles est une façon de crédibiliser les informations publiées dans les journaux et indirectement le message des Allemands. Ce faisant, en rendant publiques des informations de source non allemandes, cette méthode permet au Reich de véhiculer sa propre propagande aux Allemands tout en la rendant moins visible et donc plus efficace. D'autre part, la publication de ces renseignements de source étrangère, soviétique de surcroît, est une preuve des avancées du Reich dans la région moscovite. Par conséquent, en se servant de la presse ennemie, les Allemands donnent l'impression aux lecteurs et à ses ennemis communistes que la défaite soviétique est inévitable. Ils lancent le message qu'il est inutile de se battre contre un régime, le Reich, très puissant qui est à la veille de prendre Moscou. L'objectif est aussi de décourager ses adversaires à continuer le combat de manière clandestine.

Par exemple, le 14 octobre 1941, dans *L'Œuvre*, un article provenant d'un autre journal installé à Vichy expose la détresse des autorités soviétiques à Moscou. Nous n'avons pas d'informations sur sa provenance exacte. Il résume un éditorial de la *Pravda* qui enjoint les Moscovites à défendre leur capitale jusqu'à la mort : « [il] adresse aujourd'hui aux combattants et aux civils un pressant appel leur demandant de consacrer toutes leurs forces au salut de la patrie. [...] Défendez votre patrie jusqu'à la dernière goutte de votre sang⁷ ». Ce dernier expose la situation très précaire des Soviétiques qui auraient perdu Briansk et seraient en voie de perdre d'autres villes

⁶ Armée allemande, « Le nombre des prisonniers faits au cours de la bataille de Briansk et de Viazma atteint 350.000. Ce nombre s'accroît sans cesse. », *Le Matin*, 14 octobre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Déjà 350.000 prisonniers russes dans la bataille Briansk-Viazma », *L'Œuvre*, 14 octobre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *Le Petit Parisien*, 14 octobre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Les forces soviétiques encerclées à Viazma à bout de résistance », *Paris-Soir*, 15 octobre, 1941, 1.

⁷ Anonyme, « La pression allemande devant Moscou. », *L'Œuvre*, 14 octobre, 1941, 3.

industrielles : « Il a pris Briansk, il menace directement les principaux centres industriels de notre pays...il vise le cœur de l'Union soviétique : Moscou⁸ ». Ce ton alarmiste de ces textes soviétiques est une manière de créer un sentiment d'urgence au sein des Moscovites et de les mobiliser dans la défense de leur ville.

À nouveau, le lendemain, *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre* retransmettent d'autres extraits de journaux soviétiques qui évoquent les percées allemandes et les difficultés de l'Armée rouge. Dans le journal soviétique la *Pravda*, un journaliste dont l'identité n'est pas révélée notifie que les Allemands, plus nombreux, réussissent à progresser dans la région de Moscou avec « des quantités immenses d'armes motorisées et d'infanteries⁹ ». L'article rapporte des informations qui proviennent d'un « correspondant » travaillant pour le quotidien soviétique, les *Izvestia*. Il est dit qu'à Viazma, les Allemands souhaitent encercler les Soviétiques dans « l'étau » et les avions s'attaquent à des lieux « déterminés » afin de les disperser et du même coup « paralyser leur résistance et percer sur Moscou¹⁰ ». Il souligne que la *Wehrmacht* effectue des raids sur des gares et des infrastructures ferroviaires, ce qui entrave l'arrivée de nouvelles troupes soviétiques. Selon ce communiqué, la radio de Moscou aurait dit à la population que la situation dans les environs de la ville est très préoccupante en raison des offensives allemandes à de nombreux emplacements, dont certains auraient été « enfoncés¹¹ » par l'envahisseur.

Après le 20 octobre 1941, contrairement aux précédentes batailles, les journaux ne publient pas des articles faisant le récit des combats. À des fins de propagande et dans une glorification des forces militaires, les autorités allemandes diffusent ces informations de source soviétique qui reconnaissent les avancées de la *Wehrmacht*. Trois jours plus tard, le 23 octobre 1941, dans *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*, un texte de source inconnue soutient que la radio de Moscou a informé ses auditeurs que « la situation restait très grave aux approches de la capitale¹² ». Il est aussi mentionné que les Allemands ont gagné du terrain sur les Soviétiques et la position est définie comme étant « inquiétante¹³ ».

⁸ *Ibid.*

⁹ Anonyme, « La presse soviétique reconnaît la gravité de la situation », *Le Petit Parisien*, 15 octobre, 1941, 3 ; Anonyme, « Moscou annonce que le front russe a été percé en plusieurs endroits », *L'Œuvre*, 15 octobre, 1941, 3.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² Anonyme, « " La situation est très grave " dit la radio de la capitale », *Le Petit Parisien*, 23 octobre, 1941, 3 ; Anonyme, « La situation est grave dit la radio de Moscou », *L'Œuvre*, 23 octobre, 1941, 1.

¹³ *Ibid.*

Dans les prochains articles analysés, paru du 25 au 28 octobre 1941, dans un contexte où les Allemands progressent vers Moscou, le régime bolchévique est caractérisé comme un État impopulaire et brutal. À travers des segments d'articles étrangers, dont soviétiques et turcs, l'État soviétique ferait face à une opposition de son peuple ce qui l'aurait poussé à utiliser la violence à l'égard de ses citoyens. En effet, selon les billets, pour imposer l'ordre et la mobilisation totale, il aurait procédé notamment à des meurtres de masse. En insistant sur de soi-disant crimes, les journaux accentuent de nouveau la peur et la haine de leurs lecteurs parisiens envers les décideurs soviétiques qui seraient prêts à tuer ses propres citoyens pour assurer la survie de leur régime. Indirectement, en cas de victoire de l'URSS, les quotidiens veulent montrer que les peuples européens vont subir le même sort que ces opposants au régime soviétique. Le discours adressé au lectorat est que les Français doivent soutenir l'effort de guerre du Reich allemand qui est le seul bouclier contre la violence soviétique. Ce choix de traiter ces actions soviétiques s'explique par une volonté du Reich de modeler l'opinion publique afin qu'elle considère que le véritable ennemi est l'URSS plutôt que l'occupant allemand.

Dans *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre* du 25 octobre 1941, un long article venant d'un journal turc, dont le nom n'est pas mentionné, traite du moral des citoyens moscovites qui serait très bas. En dépit de la campagne de propagande soviétique dans les médias, l'article affirme que l'inquiétude et la peur se seraient propagées dans la sphère publique. Il explique cela par l'arrivée prochaine des chars allemands aux abords de la ville : « Malgré tous les efforts de la propagande, par la radio et par les quelques journaux qui paraissent encore, pour maintenir le moral de la population, celle-ci commence à se laisser gagner par l'angoisse du grand choc à venir. Les " panzer-divisionen " approchent¹⁴ ». De plus, pour contrer cette opposition de la population, cet écrit allègue que l'État soviétique a procédé à des exécutions des opposants politiques : « Devant le mécontentement qui commence à se manifester un peu partout, le gouvernement recourt à la manière forte : la Pravda annonce plusieurs exécutions en vertu de l'état de siège proclamé¹⁵ ».

Deux jours plus tard, dans *Le Petit Parisien* du 27 octobre 1941, une autre publication de source turque mentionne qu'une opposition de certains habitants envers l'État communiste se serait développée par des propagandistes illégaux qui gagnent en popularité à tel point que le journal

¹⁴ Anonyme, « 260 divisions soviétiques anéanties en quatre mois », *L'Œuvre*, 25 octobre, 1941, 3 ; Anonyme, « Des haut-parleurs annoncent dans Moscou de sombres nouvelles », *Le Petit Parisien*, 25 octobre, 1941, 3.

¹⁵ *Ibid.*

Izvestia traite de ce mouvement dans ses parutions : « Le mécontentement de la population est vivement encouragé par la propagande clandestine contre le régime, qui a pris des propositions telles que *Izvestia* d'aujourd'hui leur ont consacré leur éditorial¹⁶ ». Dans le « régime militaire¹⁷ » instauré par les autorités, le journal soviétique, intransigeant, préconise une réponse violente, soit l'élimination de ces « agents provocateurs des partisans de l'ennemi¹⁸ ». Aussi, partisan d'une mobilisation totale des forces humaines, le quotidien soutient qu'il est le devoir de tout Soviétique de se battre pour la patrie : « homme qui n'épuise pas ses forces pour le soutien de l'armée rouge est un traître et un lâche. Il devra être anéanti sans pitié¹⁹ ».

Le jour suivant, le 28 octobre 1941, dans *Le Matin*, *L'Œuvre* et le *Paris-Soir*, un texte de source inconnue indique que des journalistes étrangers ont fui la capitale pour se diriger vers la ville de Samara. Ces derniers brossent un portrait de la situation à Moscou. Ils révèlent que les autorités soviétiques, dans un contexte chaotique et désordonné, ont exécuté entre autres des voleurs, des « fuyards » qui ont quitté leur emploi et des perturbateurs qui ont provoqué l'affolement et l'agitation dans les rues de la ville : « Après les pillards, ce sont les fuyards et les accapareurs qui sont exécutés, et avec elles toutes les personnes accusées de semer la panique et de désorganiser la vie de la cité. Parmi les toutes dernières victimes figurent les membres du Conseil de direction des grands magasins d'alimentation accusés d'avoir abandonné leur poste²⁰ ». Dans une autre publication d'un journal d'Ankara qui n'est pas révélé, en plus des individus visés par l'État, il est dit que des Soviétiques ont été éliminés, car ils auraient dispersé des pamphlets « contre- révolutionnaires²¹ » partout dans la cité. Selon ces lignes, c'est la première occasion où les dirigeants bolchéviques reconnaissent l'existence d'un mouvement de contestation antisoviétique²².

¹⁶ Anonyme, « Propagande clandestine contre le régime », *Le Petit Parisien*, 27 octobre, 1941, 3.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Anonyme, « Sous la menace des troupes du Reich : désordre et terreur dans Moscou », *L'Œuvre*, 28 octobre, 1941, 3 ; Anonyme, « Les exécutions », *Le Matin*, 28 octobre, 1941, 3 ; Anonyme, « À Moscou le conseil de guerre siège en permanence », *Paris-Soir*, 29 octobre, 1941, 3.

²¹ Anonyme, « À Moscou, la propagande antisoviétique sévit malgré l'état de siège », *Le Matin*, 28 octobre, 1941, 3 ; Anonyme, « Grave malaise à Moscou », *L'Œuvre*, 28 octobre, 1941, 1 ; Anonyme, « Confusion des esprits », *Le Petit Parisien*, 28 octobre, 1941, 3.

²² *Ibid.*

Par la suite, du 1^{er} au 15 novembre 1941, la *Wehrmacht* est presque immobilisée. Plusieurs facteurs sont en cause : un ravitaillement déficient, la boue, le durcissement de la défense soviétique et la fatigue des troupes allemandes. Cela peut expliquer le fait que les journaux ne présentent que des articles qui traitent des raids allemands contre Moscou du 1^{er} au 21 novembre 1941. À l'image de la bataille d'Angleterre, des dépêches brèves comme des communiqués officiels résument en quelques mots les attaques aériennes de la *Luftwaffe* en mettant l'accent sur les destructions immenses occasionnées par ces dernières contre la capitale moscovite. Ce faisant, dans les textes de source allemande, nous assistons à une glorification de l'aviation allemande qui est représentée comme toute puissante et victorieuse. Nous constatons que l'état-major souhaite attirer l'attention sur les dommages engendrés par ses avions. Par exemple, du 11 au 13 novembre 1941, nous relevons que les trois bulletins officiels allemands sont similaires et prétendent que la chasse du Reich a détruit des infrastructures de transport, des camions et perturbe l'acheminement des troupes soviétiques au front. La déclaration du 11 novembre 1941 annonce que des véhicules de transport de troupes ont été détruits et que des pilotes ont largué des bombes sur Moscou : « [...] dans le secteur de Moscou, la *Luftwaffe* a anéanti un grand nombre de transports soviétiques. De puissantes formations d'avions de combat ont arrosé Moscou de bombes incendiaires et explosives²³ ». Le 12 novembre 1941, comme d'autres bulletins, le communiqué met en valeur les actions militaires des pilotes qui ont fait subir à l'ennemi des dégâts importants en matériels, en véhicules de transport et qui ont ciblé des bâtiments militaires à Moscou : « Dans la région de Moscou, notre aviation a infligé à l'ennemi des pertes considérables en armes lourdes et en matériel roulant. Les installations militaires de la capitale soviétique ont été bombardées²⁴ ».

Du 25 novembre 1941 au 5 décembre 1941, à un moment où la *Wehrmacht* a repris la charge le 15 novembre, les journaux éditent un grand nombre de textes qui relatent les offensives allemandes et les difficultés du dispositif défensif des Soviétiques qui semble être très fragile. Les articles mettent encore de l'avant les conquêtes des soldats allemands qui continuent de gagner du

²³ Armée allemande, « Nombreux prisonniers – Butin considérable – Sébastopol pilonné », *Le Matin*, 11 novembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Sébastopol et Moscou arrosés de bombes incendiaires et explosives », *L'Œuvre*, 11 novembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Moscou et Sébastopol violemment bombardés par la *Luftwaffe* », *Le Petit Parisien*, 11 novembre, 1941, 1.

²⁴ Armée allemande, « Les installations militaires de Moscou bombardées », *Paris-Soir*, 12 novembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Succès des alliés en Carélie du nord », *Le Matin*, 12 novembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « dans le nord de la Carélie, de puissants détachements d'une division russe ont été anéantis », *L'Œuvre*, 12 novembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Sébastopol et Kertch sont menacés par l'avance allemande », *Le Petit Parisien*, 12 novembre, 1941, 1.

terrain face aux Soviétiques. À l'image des affrontements à Smolensk et Kiev, ceux-ci insistent sur l'acharnement, la pugnacité et l'agressivité de ces soldats. À travers les descriptions de ces affrontements, c'est tout le régime national-socialiste qui est montré comme très puissant, gagnant et capable d'immenses ressources pour détruire son adversaire à l'Est. Par ricochet, afin de faire peur aux Français donc à leurs ennemis, les Allemands informent indirectement la population locale qu'ils seront aussi acharnés et tenaces dans leur lutte contre la résistance. Une nouvelle fois, durant cette période, les quatre quotidiens diffusent de l'information qui provient d'entreprises de presse qui se trouvent dans une nation adverse, dont les agences britanniques *Reuters* et l'*Exchange Telegraph*. Comme pour les articles des journaux soviétiques que nous avons traités précédemment, l'idée est de rendre ces informations plus vraisemblables pour la clientèle française. Ainsi, ce discours paraît plus authentique étant donné que ces renseignements sont d'origine britannique et non allemande. En agissant ainsi, soit d'imposer la transmission d'articles de source autre qu'allemande exclusivement, cela permet à l'occupant de camoufler le contrôle qu'il exerce sur la presse. Les Allemands ne désirent pas que les locaux français voient les nouvelles des journaux parisiens comme de la propagande nazie, ce qui entacherait leur crédibilité aux yeux des lecteurs. De plus, ceux-ci essaient de faire croire au public que les journaux sont libres et ne sont pas sous le joug allemand. Ils font le pari que les Français auront une plus grande confiance en des informations diffusées par un quotidien qui paraît plus indépendant parce qu'il rend publics, par exemple, des textes étrangers.

Dans l'édition des quatre quotidiens du 25 novembre 1941, en première page, à travers un communiqué officiel allemand, le lecteur apprend que les envahisseurs ont conquis de nouveaux territoires, soit la ville de Solnetchnogorski se trouvant à 50 kilomètres de Moscou. Selon le document, ce serait l'ardeur et la persévérance des troupes au combat qui auraient permis la conquête de cette bourgade non loin de la conquête : « Après des combats acharnés, la ville de Solnetchnogorski (Solnetchnaia-Gora), à 50 kilomètres au nord-ouest de Moscou, a été prise par les troupes blindées²⁵ ». Dans cet extrait, comme à de nombreuses occasions, la proclamation

²⁵ Armée allemande, « Solnetchnogorski, dans la grande banlieue de la capitale, est pris », *Le Matin*, 25 novembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Prise de Solnetchnogorski par les troupes allemandes », *Paris-Soir*, 26 novembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Les troupes blindées allemandes s'emparent de Solnetchnogorski », *L'Œuvre*, 25 novembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Prise de Solnetchnogorski par les armées du Reich », *Le Petit Parisien*, 25 novembre, 1941, 1.

officielle vante les aptitudes des combattants en disant qu'ils se sont battus avec ténacité d'où l'utilisation du mot « acharnés ».

Dans *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre* du 25 novembre 1941, les dépêches mettent l'accent sur les difficultés et les périls causés par l'avancée allemande qui pèsent sur l'État soviétique. Par exemple, selon un journal qui nous est inconnu d'Ankara, le quotidien *Izvestia* aurait admis que la progression des Allemands compromet à Moscou fort possiblement la mobilisation des citoyens dans les forces armées : « Moscou est en danger. Nous avons reculé de presque 100 kilomètres, au sud-ouest de la capitale. La situation devient angoissante sur l'ensemble du front²⁶ ». Cette citation tend aussi à montrer aux lecteurs français qu'une victoire allemande est possible et réaliste.

Le 28 novembre 1941, dans *Le Petit Parisien* et *Le Matin*, la D.N.B rapporte des citations de l'agence de presse britannique de l'*Exchange Telegraph* qui détaille brièvement les progrès territoriaux des forces allemandes, et ce, sans mentionner les pertes des deux camps. Par exemple, dans la région de Kalinine, à la suite d'opérations d'attaques, des chars d'assaut auraient progressé et se trouveraient maintenant à 40 kilomètres de la capitale et d'autres troupes dirigées par le général Guderian seraient capables d'atteindre et attaquer Moscou : « Dans le secteur de Kalinine, a été déclenchée une nouvelle offensive qui a amené les avant-gardes blindées de l'armée allemande jusqu'à 40 km devant Moscou. Les opérations entreprises par le général Guderian menacent également Moscou²⁷ ».

Le 4 décembre 1941, le rapport quotidien de l'armée du 3 décembre porte à la connaissance du peuple, que soutenus par les avions de chasse dont les *Stukas*, des fantassins et des corps de blindés ont poursuivi leur marche en avant en sol soviétique nonobstant la défense « acharnée²⁸ » et les contre-offensives de l'adversaire. Les officiels militaires louent les Soviétiques qui se sont battus de façon obstinée malgré la défaite. En agissant ainsi, cette stratégie a pour effet de rehausser la performance des combattants qui auraient été plus persévérants et tenaces que leurs opposants.

²⁶ Anonyme, « La guerre à l'Est », *L'Œuvre*, 25 novembre, 1941, 3 ; Anonyme, « Moscou en danger », *Le Petit Parisien*, 25 novembre, 1941, 3.

²⁷ Anonyme, « Moscou de plus en plus menacé », *Le Matin*, 28 novembre, 1941, 3 ; Anonyme, « Un jugement anglais sur la situation autour de Moscou « la bataille évolue d'une façon menaçante « écrit l'Exchange Telegraph », *Le Petit Parisien*, 28 novembre, 1941, 3.

²⁸ Armée allemande, « Sur le front de Moscou, nouveaux gains de terrain », *Le Matin*, 4 décembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Communiqué », *Le Petit Parisien*, 4 décembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Les unités allemandes gagnent sans cesse du terrain », *L'Œuvre*, 4 décembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Au centre du front oriental la progression allemande se poursuit », *Paris-Soir*, 5 décembre, 1941, 1.

En ce début du mois de décembre, en mauvaise posture, face à la contre-offensive de grande envergure de l'Armée rouge sur le front de Moscou, les soldats du Reich sont dans l'obligation de reculer dans le désordre laissant sur le bord de la route leurs canons et leurs véhicules et brûlant les bâtisses qu'ils occupaient pour ne pas les laisser aux Soviétiques qui avancent à grande vitesse²⁹. Dans cette retraite, les routes vers l'ouest sont rapidement encombrées par les nombreux chars et engins militaires. Au sujet de ce recul de la *Wehrmacht*, les journaux n'abordent point ce sujet très délicat. Cette décision de censurer ces informations s'explique par le fait que les autorités d'occupation ne désirent pas propager une image déplorable d'une *Wehrmacht* abattue et désorganisée qui perd du terrain au détriment de l'Union soviétique. Émettre l'image d'un Reich affaibli et défait à la suite de sa retraite serait incompatible avec les représentations d'une armée victorieuse et toute-puissante que l'Occupant cherche à promouvoir dans la presse parisienne. Pour les autorités, révéler dans la presse ce repli allemand serait un aveu de faiblesse et d'échec concernant la conquête de Moscou. De plus, divulguer au grand public français ces informations sensibles qui décrivent d'importants revers du Reich redonnerait de l'espoir aux résistants français, car ils constateraient qu'il est possible de vaincre le Troisième Reich avec beaucoup d'efforts. De plus, du point de vue des résistants, ces nouvelles encourageantes pourraient donner une impulsion à la résistance, car de nouvelles personnes pourraient être tentées de rejoindre ses rangs et combattre l'occupant.

Ensuite, jusqu'au 15 décembre 1941, les raids des avions allemands sont maintenant le thème central de ces proclamations étatiques. Comme durant la bataille d'Angleterre, les publications officielles allemandes mettent l'accent sur les pertes engendrées par la chasse. Le Reich est montré comme un régime toujours aussi vigoureux et destructeur. Dans le contexte de la retraite allemande, cette mise de l'avant de ces raids soi-disant ravageurs s'explique par le fait que, pour les Allemands, ce sont les seules nouvelles sur le front de Moscou qui sont positives. Par exemple, dans les journaux du 6 décembre 1941, la déclaration du 5 décembre divulgue que des soldats ainsi que des fortins adverses ont été assaillies par les appareils de la *Luftwaffe* et ont causé

²⁹ Bernard, *La Guerre germano-soviétique*, 177.

aux Soviétiques « de très lourdes pertes et un nombre considérable de pièces d'artillerie ont été capturés³⁰ ».

2.2 La bataille de Stalingrad

À la fin des longs mois d'hiver de l'an 1942, la situation du Reich est périlleuse. Sur le plan économique, l'Union soviétique dispose des fournitures militaires des États-Unis. De plus, l'URSS jouit d'immenses réserves de combattants à la différence du Troisième Reich. Dans le contexte où les forces japonaises s'emparent de colonies au détriment d'un Empire britannique ébranlé et affaibli, le dirigeant nazi souhaite frapper un grand coup en conquérant le Caucase³¹. Cette décision d'Hitler est dictée par l'économie de guerre. Dans un contexte où l'Allemagne subit une grave carence en ressources pétrolières, le *Führer* veut conquérir le pétrole du Caucase. De plus, la prise de cette région aurait de lourdes conséquences sur l'ennemi soviétique puisque le Caucase fournit 80 % du pétrole consommé par ce dernier et coupera la route de l'assistance matérielle des Alliés en provenance de l'Iran³².

Dans sa directive n° 41 du 5 avril 1942, Adolf Hitler présente à des généraux les grandes lignes de sa stratégie offensive du Caucase, l'opération *Fall Blau* (Bleue) prévue pour le 28 juin 1942. Dans ce document, le dirigeant précise que le but principal est la prise de la ville de Stalingrad. Également, les troupes allemandes ont pour mission de franchir le Don, grand fleuve russe, et d'écraser les forces soviétiques stationnées devant le fleuve. Le 4 juillet, sans tenir compte de la méfiance des généraux, Hitler impose une fragmentation du *Heeresgruppe Süd* en deux nouvelles entités, soit les groupes d'armées A et B. Pour sa part, au cours de l'opération *Fischreiher*, le groupe d'armées B doit détruire les forces soviétiques dans la région de Stalingrad, conquérir la cité et empêcher l'approvisionnement ennemi sur la Volga³³. Sur le front de Stalingrad, dirigée par le général Friedrich Paulus, c'est la 6^e armée qui reçoit la mission d'occuper la cité soviétique. Après de rudes combats urbains à Stalingrad, la bataille se soldera par la capitulation le

³⁰ Armée allemande, « Encore des transports coulés à Hangoe », *Le Matin*, 6 décembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Lourdes pertes russes dans le secteur sud et la région de Moscou », *L'Œuvre*, 6 décembre, 1941, 1 ; Armée allemande, « Sur le front russe la Luftwaffe inflige de lourdes pertes aux bolcheviks », *Le Petit Parisien*, 6 décembre, 1941, 1.

³¹ Bernard, *La Guerre germano-soviétique*, 241.

³² *Ibid.*, 243-244.

³³ Philippe Masson, dir., *La Seconde guerre mondiale : campagnes et batailles* (Paris : Larousse, 1992), 168.

2 février 1943 des derniers soldats épuisés de la 6^e armée, encerclés à la suite des offensives soviétiques en janvier 1943.

De septembre 1942 à février 1943, la couverture des combats à Stalingrad des journaux est substantielle en termes du nombre d'articles publiés et varie sur le plan des représentations mises de l'avant en fonction des événements au front. Du 1^{er} septembre 1942 au 31 octobre 1942, les nombreux textes traitent à profusion des opérations offensives des troupes du Reich décrites comme prodigieuses et majeures. Ensuite, du 2 novembre 1942 au 5 février 1943, soit jusqu'à la fin de la couverture journalistique de la bataille, lorsqu'il est question des contre-offensives soviétiques, les articles publiés mettent l'accent sur la compétence des Allemands à défendre le terrain durement conquis. À un moment où la situation est critique et que la défaite paraît inéluctable, en raison de leur défense désespérée, les Allemands sont fortement héroïsés par les rapports officiels de l'état-major et par certains journalistes français. Nous avons dépouillé : 159 articles dans *Le Matin*, 70 dans *L'Œuvre*, 182 dans le *Paris-Soir* et 146 dans *Le Petit Parisien*.

En septembre et octobre 1942, la thématique prédominante des textes diffusés portant sur le conflit à l'Est est les assauts du Reich à Stalingrad. Comme pour les batailles précédentes, le mode de transmission des nouvelles est identique. Effectivement, à l'exemple des combats antérieurs, les actualités proviennent encore des communiqués de la *Wehrmacht* et de journaux étrangers surtout allemands. Ceux-ci font ressortir les mêmes représentations de l'Empire nazi : lors des attaques contre les forts entourant Stalingrad durant la première moitié du mois de septembre, ses fantassins sont exhibés tel un rouleau compresseur qui ne cesse de progresser face aux défenseurs soviétiques de la cité. Pendant cette phase, les communiqués étatiques couvrent de fleurs leurs soldats qui remportent certains succès. Ces exposés font valoir que c'est à cause de leur détermination et leur désir de vaincre qu'ils ont eu le dessus sur l'Armée rouge. Dans leur ligne directrice, l'état-major a recours au même vocabulaire rattaché à l'intensité des combats dans le cadre d'une guerre. Notamment, le mot « acharnés » est utilisé à plusieurs reprises. Les mots employés par les autorités occupantes mettent en relief la façon dont les soldats allemands se battent sur le front, soit de manière enragée, coriace et entêtée. En les qualifiant ainsi, l'occupant essaie de montrer que ses combattants fervents et dévoués à la cause nazie font tout leur possible pour remporter la bataille.

Dans le communiqué du 9 septembre 1942, la haute direction de l'armée annonce en grande pompe que des chars ont conquis d'importants emplacements des mains d'un ennemi combatif et pugnace : « Dans la région de Stalingrad, les troupes blindées ont percé des positions défendues avec furie et se sont emparées, après des combats acharnés, de hauteurs qui dominent Stalingrad immédiatement à l'ouest³⁴ ». Quatre jours plus tard, dans un avis du 13 septembre 1942, la *Wehrmacht* avise que ses soldats se sont approchés des murailles de Stalingrad après la capture de nouvelles positions défensives et surtout ont réussi à entrer dans la ville par le sud : « Devant Stalingrad, nos formations d'assaut ont, malgré une résistance acharnée de l'ennemi, effectué une nouvelle progression en direction des murs de la ville et, après avoir pris d'assaut de nombreuses installations de campagne, elles ont pénétré dans la partie sud de Stalingrad³⁵ ». Dans la déclaration du lendemain, le haut commandement informe que des fantassins, faisant face à une défense soutenue des troupes de la garnison, ont tout de même pris possession de blockhaus aux alentours de la ville : « Dans le secteur de Stalingrad, au cours des combats de forteresse, les troupes assaillantes ont pénétré dans les casemates qui défendent les abords immédiats de la ville, malgré une résistance particulièrement acharnée de l'ennemi, soutenue par l'artillerie³⁶ ». Dans *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*, le texte est très légèrement différent : le mot « acharnée » est remplacé par le qualificatif « opiniâtre³⁷ », le reste de la déclaration est identique. Au moment où les Allemands clament leurs succès, les officiers supérieurs allemands qualifient en même temps la défense énergique, obstinée et « acharnée » des Soviétiques. Ce faisant, ces articles veulent montrer que les Allemands ont été supérieurs, plus énergiques et persévérants que les Soviétiques.

Ensuite, jusqu'en octobre, les opérations offensives dans la ville de Stalingrad sont abondamment traitées par les journaux. Les textes reproduisent encore la même représentation du Reich victorieux qui continue sa conquête de la ville. Par exemple, ces derniers décrivent des lieux

³⁴ Armée allemande, « En trente-huit jours les Soviétiques ont perdu 2.126 chars dans le secteur de Rjev », *Le Matin*, 10 septembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « À Stalingrad », *Le Petit Parisien*, 10 septembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Dans le secteur de Rjev 2.216 chars soviétiques détruits en cinq semaines », *Paris-Soir*, 10 septembre, 1942, 1.

³⁵ Armée allemande, « Attaques ennemies brisées sur la Néva et au Sud du lac Ladoga », *Le Matin*, 14 septembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Dans leurs contre-attaques les Russes subissent de lourdes pertes », *Le Petit Parisien*, 14 septembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Les Allemands ont progressé dans la partie sud de Stalingrad », *Paris-Soir*, 14 septembre, 1942, 1.

³⁶ Armée allemande, « À l'Est de Novorossiisk et au Nord-Ouest de Stalingrad, la Wehrmacht conquiert des hauteurs fortifiées », *Le Matin*, 15 septembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Progression sur le Terek et à l'Est de Novorossiisk », *Paris-Soir*, 15 septembre, 1942, 1.

³⁷ Armée allemande, « Progression sur le Terek et à l'Est de Novorossiisk », *L'Œuvre*, 15 septembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Une tentative anglaise de débarquement échoue à Tobrouk ainsi qu'un coup de main à l'est de Cherbourg », *Le Petit Parisien*, 15 septembre, 1942, 1.

stratégiques, dont des usines importantes et des quartiers entiers qui sont conquis lors de ces attaques. Les noms de ces endroits spécifiques sont également révélés ce qui ajoute de la crédibilité aux informations qui sont présentées. De plus, lorsqu'ils font part de contre-offensives soviétiques, de façon systématique, ils affirment que ces dernières se sont révélées être des échecs.

Dans les numéros du *Matin*, du *Paris-soir* et de *L'Œuvre* du 29 septembre 1942, une note de l'état-major mentionne que les envahisseurs se sont emparés du nord de Stalingrad et ont éliminé les dernières forces soviétiques dans cette zone : « Dans la lutte pour Stalingrad, les troupes allemandes sont maintenant passées à l'attaque contre les quartiers du nord de la ville. La partie de la ville conquise jusqu'à présent a été complètement nettoyée des détachements ennemis qui s'y trouvaient encore³⁸ ». À la fin du communiqué concernant les combats à Stalingrad, il est rapporté que les soldats de l'Armée rouge n'ont pas réussi leurs contre-attaques dans les quartiers nord et sud de la cité : « Les attaques de dégagement ennemies au sud et au nord de la ville ont échoué³⁹ ». Le contraste entre les deux camps est évident. D'une part, ce document encense les réussites des soldats du Reich et, d'autre part, les Soviétiques sont représentés comme des perdants qui ont été repoussés par leur ennemi.

Le 16 octobre 1942, la déclaration de la *Wehrmacht* raconte les prouesses d'une division de chars : elle aurait « percé jusqu'à la Volga » lors d'une opération de nuit « hardie⁴⁰ » et aurait, par la suite, éliminé les Soviétiques qui s'étaient retranchés dans des maisons. Ensuite, ces blindés et des fantassins auraient capturé la banlieue industrielle du nord de la ville ainsi que la fabrique de tracteurs Dzerjinski : « Après des combats de rues acharnés, disputés maison par maison, cette division s'est emparée ensuite en coopération des détachements d'infanterie, de la partie nord de la banlieue industrielle où se trouve la grande usine de tracteurs Dzerjinski⁴¹ ».

³⁸ Armée allemande, « Dans le Nord-Ouest du Caucase les troupes germano-slovaques ont enlevé plusieurs hauteurs », *Le Matin*, 29 septembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Dans le Nord-Ouest du Caucase, les troupes allemandes s'emparent de plusieurs hauteurs », *L'Œuvre*, 29 septembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Les troupes allemandes et slovaques s'emparent de plusieurs hauteurs », *Paris-Soir*, 29 septembre, 1942, 1.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Armée allemande, « Au Sud-Est de Novorossiisk de nouvelles forces soviétiques ont été encerclées et anéanties. Attaques ennemies repoussées sur le front de Mourmansk », *Le Matin*, 17 octobre, 1942, 1 ; Armée allemande, « L'avance allemande au sud de Novorossiisk autour de Touapsé et au nord de Stalingrad », *L'Œuvre*, 17 octobre, 1942, 1 ; Armée allemande, « De nouvelles forces soviétiques sont anéanties au sud-est de Novorossiisk », *Paris-Soir*, 17 octobre, 1942 ; Armée allemande, « Des positions importantes pour la dépenses de Touapse tombent aux mains des Allemands. Tandis qu'au Sud-Est de Novorossiisk de nouvelles forces soviétiques sont anéanties », *Le Petit Parisien*, 17 octobre, 1942, 1.

⁴¹ *Ibid.*

Dans la seconde partie du mois d'octobre, les journaux tentent de démontrer que les troupes du Reich ont énormément progressé dans Stalingrad et que les Soviétiques contrôlent une partie très exigüe de la cité. Dans ces descriptions, pour les Allemands, d'une part, l'objectif est de démontrer aux lecteurs français que la conquête de la ville est éminente et la victoire sur l'État soviétique inexorable. L'image projetée est celle d'une Allemagne glorieuse qui domine militairement son adversaire. À l'opposé, ces articles soulignent l'incapacité du régime soviétique à barrer la route aux forces allemandes dans les faubourgs de Stalingrad.

Imprimée dans les journaux du 26 octobre 1942, la communication de la veille de l'armée est un autre exemple probant où les autorités s'efforcent à représenter le Reich comme un rouleau compresseur. Selon ces quelques phrases, après de durs combats, les Allemands auraient conquis, la fabrique « Octobre-Rouge », des « positions fortifiées⁴² », divers bâtiments et la très grande majorité du faubourg Spartakowka. Quant aux contre-offensives soviétiques, le haut commandement, à l'opposé des manœuvres allemandes qui sont décrites comme efficaces, en utilisant peu de mots, les présente comme inefficaces : « Des tentatives soviétiques de diversion ont échoué⁴³ ». Nous avons constaté que ces derniers articles valorisent la combativité et la détermination des soldats allemands dans le cadre d'opérations offensives. Dans les prochains mois d'hiver, d'autres articles glorifient ces mêmes qualités, mais dans le cadre de combats défensifs.

Ensuite, du 2 novembre 1942 jusqu'au 5 février 1943, les quotidiens traitent massivement des attaques soviétiques à Stalingrad. Les communiqués de l'armée s'acharnent à désigner ces offensives ennemies comme des échecs. Les affrontements à Stalingrad nous renseignent sur la nature des contraintes importantes qui sont imposées sur les journaux. Une grande majorité de ces textes proviennent du Reich, ce qui illustre l'emprise de l'occupant sur ces journaux vassalisés : ces derniers n'ont aucune maîtrise sur la diffusion des nouvelles de nature militaire. Par conséquent, cette mainmise sur le contenu des actualités provenant du front écarte toute latitude pour les directions de journaux dans l'élaboration de leur ligne éditoriale dictée par les Allemands.

⁴² Armée allemande, « Au cours de combats isolés et opiniâtres l'usine *Octobre-Rouge* est tombée aux mains des Allemands à Stalingrad », *Le Matin*, 26 octobre, 1942, 1 ; Armée allemande, « L'usine " Octobre rouge " et le faubourg Spartakowka au nord de Stalingrad sont aux mains des troupes allemandes », *L'Œuvre*, 26 octobre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Au nord de Stalingrad le faubourg de « Spartakowska « est occupé par les troupes allemandes », *Paris-Soir*, 26 octobre, 1942, 1 ; Armée allemande, « À Stalingrad, les derniers bâtiments des usines « Octobre rouge » ont été enlevés par les troupes allemandes qui ont, en outre, occupé un faubourg au nord de la ville », *Le Petit Parisien*, 26 octobre, 1942, 1.

⁴³ *Ibid.*

Globalement, tous les articles abondent dans le même sens : les soldats soviétiques ne sont pas en mesure de progresser, car ils sont arrêtés par une défense allemande efficace et énergique. Dans une période où ce sont les Soviétiques qui attaquent, les articles dépeignent une *Wehrmacht* héroïsée, hardie et résolue à défendre son territoire durement conquis et surtout victorieuse dans ses nombreuses opérations défensives. Ces textes insistent sur les pertes infligées à l'Armée rouge par le Reich qui sont présentées comme des preuves irréfutables de la débâcle soviétique et la victoire défensive allemande. Les billets essaient de prouver que l'armée a conservé sa capacité opérationnelle et qu'elle a infligé des dommages importants à leur opposant. En agissant ainsi, les hauts généraux sauvegardent la représentation dans l'espace public français d'une *Wehrmacht* compétente et triomphante construite par les services nazis de propagande lors des grandes victoires à l'été 1941. Dans la description des combats, les sources utilisent les mêmes mots que ceux qui ont caractérisé les attaques allemandes dans les semaines précédentes à Stalingrad. Pour définir la prestation défensive des Allemands, le texte se sert encore du mot « acharné ». Pour les officiers supérieurs, nous découvrons que la combativité et l'ardeur au combat des soldats sont des facteurs majeurs qui expliquent les succès militaires tant offensifs que défensifs.

Par exemple, dans deux courtes phrases portant sur les affrontements à Stalingrad, le communiqué militaire officiel du 30 décembre 1942 annonce que, durant leur offensive, les armées soviétiques auraient perdu 16 blindés et des « pertes élevées en hommes⁴⁴ ». Dans la seconde phrase, il est mentionné que les Allemands auraient réussi une contre-offensive qui se serait terminée par une saisie « de nombreuses armes lourdes et légères⁴⁵ » et de captifs. Autre exemple, dans sa publication officielle du haut commandement du 13 janvier 1943, le haut commandement semble expliquer l'insuccès soviétique à la ténacité et la pugnacité de ses soldats : « Entre le Caucase et le Don, dans le secteur de Stalingrad et dans la région du Don, l'ennemi a attaqué avec des forces importantes aux points névralgiques des récentes batailles. Les forces soviétiques ont été repoussées, après des combats acharnés et notamment après des contre-attaques⁴⁶ ». De plus, le

⁴⁴ Armée allemande, « Les troupes de choc du Reich pénètrent dans les positions soviétiques », *Le Matin*, 31 décembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Des contre-attaques allemandes couronnées de succès à Stalingrad et dans le secteur du don », *L'Œuvre*, 31 décembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « Victorieuses contre-attaques à Stalingrad dans le secteur du don », *Paris-Soir*, 31 décembre, 1942, 1 ; Armée allemande, « dans le secteur central du front de l'Est, les troupes d'assaut allemandes ont pénétré dans les positions soviétiques », *Le Petit Parisien*, 31 décembre, 1942, 1.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ Armée allemande, « L'ennemi a perdu 62 chars dont 45 dans le secteur de Stalingrad », *Le Matin*, 13 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « Une division soviétique encerclée et détruite dans le secteur de Stalingrad », *Paris-Soir*, 13 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « Une division russe est anéantie », *Le Petit Parisien*, 13 janvier, 1943, 1.

document proclame que les Allemands ont détruit 45 chars d'assaut et qualifie les pertes soviétiques de « proportionnelles aux effectifs massifs engagés⁴⁷ ». Quelques jours plus tard, le 17 janvier, dans son communiqué, l'armée magnifie sa défensive coriace qui a provoqué une autre déconvenue soviétique : « Dans le secteur de Stalingrad, nos troupes continuent à livrer de durs combats défensifs contre les attaques massives et renouvelées de l'ennemi ; ces attaques ont de nouveau échoué devant la ferme volonté de résistance des courageux défenseurs⁴⁸ ».

Par la suite, surtout à partir de la fin du mois de janvier, à un moment où la situation se dégrade considérablement pour la *Wehrmacht*, poursuivant cette héroïsation, les articles complimentent excessivement les faits d'armes des troupes allemandes. D'après les nouvelles, elles ont courageusement réussi à stopper les offensives de l'URSS, malgré des carences importantes en nourriture, en munitions et l'absence de support terrestre et aérien. À un moment où la victoire paraissait inatteignable, telle une puissante muraille, les combattants sont idolâtrés : ces actes sont qualifiés d'épiques et d'incroyables. Même lors de circonstances défavorables, les Allemands veulent faire croire que l'armée est toujours redoutable, car elle cause aux Soviétiques des pertes considérables. À l'instar des batailles précédentes que nous avons étudiées, les publications de la *Wehrmacht* énoncent les dégâts matériels et les pertes humaines des forces soviétiques. Dans les déclarations officielles, l'État nazi assure que le moral des hommes est toujours élevé et qu'il n'a pas été affecté par les offenses adverses. Pour le Reich, il ne fait aucun doute que la volonté de fer des soldats vaincra l'ennemi communiste, quoique plus nombreux. Dans l'ensemble de ces publications, les propagandistes nationaux-socialistes s'appliquent à rassurer le lectorat français.

Par exemple, le 21 janvier 1943, dans sa proclamation quotidienne diffusée dans les quatre journaux, la haute hiérarchie soutient que ses hommes ont continué le combat malgré le manque de ressources et ont réussi à faire échouer l'offensive ennemie : « À Stalingrad, les défenseurs de la place ont continué, malgré des privations très pénibles, à repousser inébranlablement toutes les attaques des troupes rouges⁴⁹ ». Les conditions des troupes allemandes se seraient fortement

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ Armée allemande, « De durs combats se déroulent par un froid rigoureux », *Le Matin*, 18 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « Les troupes allemandes ont repoussé de nouvelles attaques soviétiques au sud du front oriental », *L'Œuvre*, 18 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « Nouvel échec soviétique dans le secteur de Stalingrad », *Paris-Soir*, 18 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « Sur tout le front de l'Est les allemands soutiennent avec succès de durs combats défensifs », *Le Petit Parisien*, 18 janvier, 1943, 1.

⁴⁹ Armée allemande, « Les combats se poursuivent avec violence dans la région du don et au sud du lac Ladoga », *Le Matin*, 21 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « dans les autres secteurs du front de l'Est les troupes allemandes

détériorées, mais selon les autorités militaires, la 6^e armée continuerait à batailler avec la même ardeur.

Deux jours plus tard, le 23 janvier 1943, la *Wehrmacht* offre aux lecteurs français plus de renseignements quant à la dégradation du système défensif. Plus précisément, dans une louange de la bravoure de ses guerriers, les hauts généraux admettent que l'armée de Friedrich Paulus est désormais cernée de toutes parts par le camp adverse, mais défend encore ses positions :

À Stalingrad, nos forces, qui se trouvent étroitement encerclées par l'ennemi et qui opposent à sa puissante pression une résistance farouche ont livré, hier encore, de durs combats contre l'assaillant dont les effectifs numériques étaient très supérieurs : malgré une défense héroïque, les défenseurs de Stalingrad n'ont pu empêcher les troupes soviétiques venant de l'Ouest, de rompre leurs lignes et les positions allemandes ont dû être reportées à quelques kilomètres en arrière [...] ⁵⁰.

À la fin de ce paragraphe, comme à plusieurs reprises, les pertes de l'URSS sont évoquées dans les publications : la haute hiérarchie fait savoir que durant ces péripéties « un très grand nombre de chars blindés soviétiques ont été détruits ⁵¹ ».

Dans cette héroïsation, d'autres textes venant d'Allemagne vont plus loin : ils comparent la défensive de la *Wehrmacht* à des batailles célèbres dans la mémoire collective en Occident. Avec ces articles, l'occupant met en avant-scène les accomplissements exceptionnels, hors du commun et historiques des soldats allemands contre l'ennemi soviétique. En comparant les affrontements à Stalingrad avec des batailles illustres dans l'histoire occidentale comme la bataille des Thermopyles, les services de la propagande nazie dépeignent l'Allemagne comme la digne successeuse des cités grecques dans l'histoire occidentale. Comme les Spartiates qui ont défendu la Grèce face aux Perses aux Thermopyles, le Reich, à son époque, est le nouveau bouclier qui protège le continent contre l'Union soviétique. Selon la propagande nationale-socialiste, une défaite allemande équivaldrait à une destruction de la civilisation européenne occidentale. Donc,

repoussent de violentes attaques », *L'Œuvre*, 21 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « Un groupe de forces soviétiques est complètement anéanti », *Paris-Soir*, 21 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « Dans la région du don et au nord-ouest du Caucase, les violentes attaques des bolcheviks sont brisées », *Le Petit Parisien*, 21 janvier, 1943, 1.

⁵⁰ Armée allemande, « Durs combats sur le front Est – les bolcheviks subissent des pertes considérables », *Le Matin*, 23 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « Batailles acharnées sur tout le front de l'Est », *L'Œuvre*, 23 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « Les troupes allemandes repoussent les bolcheviks et leur infligent de lourdes pertes », *Paris-Soir*, 23 janvier, 1943, 1 ; Armée allemande, « attaques et contre-attaques ne cessent de croître en violence sur tout le front de l'Est », *Le Petit Parisien*, 23 janvier, 1943, 1.

⁵¹ *Ibid.*

indirectement, les textes insinuent qu'il serait dans les intérêts des Français de supporter les Allemands parce qu'une victoire soviétique mettrait fortement en péril l'avenir des Européens. Véhiculer des actualités qui dépeignent un Troisième Reich affaibli et fragilisé après une défaite pourrait inciter encore plus de Français à supporter la résistance alors qu'une représentation d'une Allemagne victorieuse et puissante peut décourager les citoyens à combattre activement son occupation.

Le 26 janvier 1943, dans *Le Petit Parisien*, un article berlinois dont nous ne connaissons pas l'auteur fait l'éloge des actions défensives de la 6^e armée. Les autorités de censure désignent ce choc mortel mené par les Allemands « comme une épopée d'une grandeur sans égale⁵² ». Selon *Le Petit Parisien*, cette bataille occupera une place centrale et éternelle dans l'histoire militaire mondiale au même titre que d'autres événements mythiques⁵³.

Dans leurs textes d'opinion, des chroniqueurs dont Claude Jeantet et Marcel Déat exposent un point de vue très similaire au discours officiel des propagandistes nazis. Le fait que leurs opinions s'inscrivent parfaitement dans la ligne idéologique de l'occupant allemand atteste que le national-socialisme s'est infiltré dans les milieux de la presse. Également, cela démontre que des journalistes et chroniqueurs politiques supportent idéologiquement le Reich et sa politique. Dans sa chronique du *Petit Parisien* du 28 janvier 1943, Claude Jeantet, rédacteur en chef depuis février 1941 et journaliste français d'extrême droite, magnifie fortement ces soldats « dignes » au front qui sont prêts à mourir « dans des conditions magnifiques⁵⁴ ». Durant l'entre-deux-guerres, en côtoyant les milieux d'extrême droite, Jeantet occupe plusieurs responsabilités d'organisations politiques et de presse : il a été secrétaire général des étudiants de l'Action française et rédige la rubrique allemande depuis 1931 à l'hebdomadaire *Je suis partout*⁵⁵. Tout d'abord, à l'égard de la montée au pouvoir du tout nouveau régime national-socialiste, il est hésitant et réservé, mais quelques mois plus tard, il est « conquis⁵⁶ » par le nazisme. Dans son livre *Les collaborateurs : 1940-1945*, Pascal Ory le présente comme le « premier national-socialiste français⁵⁷ » de la presse collaborationniste en 1940. Puisque son attachement au Troisième Reich date de bien avant le début

⁵² Anonyme, « Depuis des semaines à Stalingrad les meilleures divisions soviétiques s'épuisent contre les défenseurs de la ville », *Le Petit Parisien*, 26 janvier, 1943, 1.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Claude Jeantet, « De Casablanca à Stalingrad », *Le Petit Parisien*, 28 janvier, 1943, 1.

⁵⁵ Pascal Ory, *Les collaborateurs : 1940-1945* (Paris : Éditions du Seuil, 1976), 23.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

du régime d'occupation en 1940, nous pouvons exclure que Claude Jeantet a soutenu de manière tardive le Reich nazi par carriérisme.

Contrairement aux Alliés qui font la guerre pour s'assurer de la domination financière mondiale, l'auteur prétend que ces jeunes Allemands se battent pour déjouer une conquête bolchévique en Europe : « Non pour des financiers voleurs du monde et responsables des misères et des catastrophes qui s'abattent sur les pauvres gens de tous les pays ! Mais pour barrer la route à la plus formidable invasion des masses barbares qui ait jamais menacé notre continent !⁵⁸ ». Nous savons qu'il fait référence aux puissances alliées puisqu'au début de son article, le Français traite de la Conférence de Casablanca où se sont rencontrés les dirigeants américain, britannique et ceux de la France libre. Ici, à l'instar de la propagande nationale-socialiste, Claude Jeantet considère donc les combats à l'Est comme une guerre défensive conduite par l'Allemagne pour déjouer cette énorme conquête des nations européennes. Il accorde à la 6^e armée une grande importance parce qu'il affirme que c'est à cause de ces hommes que l'Europe n'a pas été conquise par l'Union soviétique : « Si demain l'Europe – et la France avec elle – n'est pas livrée au chaos et au massacre des hordes mongoles, ce sera à eux qu'elle le devra⁵⁹ ». Il use d'ailleurs de la même terminologie que les nazis, dont les mots « barbares » et « hordes mongoles » pour caractériser les Soviétiques.

Après l'annonce de la défaite allemande le 2 février 1943, la glorification de l'armée encerclée se poursuit de plus belle par les nationales-socialistes : des communiqués étatiques font circuler leur récit très magnifié de la bataille. Reconnaisant la défaite du Troisième Reich, ils continuent à ennoblir les prouesses guerrières des forces allemandes. Dans son annonce publiée le 1^{er} février, la *Wehrmacht* reconnaît que le groupe de Paulus a « succombé sous le poids du nombre après plus de deux mois d'une défense héroïque⁶⁰ ». En revanche, cette phrase de l'état-major est ambiguë, car il ne précise pas, dans le paragraphe portant sur les combats urbains à Stalingrad, si les soldats de la 6^e armée ont été tués ou bien se sont rendus. Il faudra attendre le communiqué du 3 février 1943 diffusé le lendemain pour avoir davantage de renseignements.

⁵⁸ Jeantet, « De Casablanca à Stalingrad », 1.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Armée allemande « Les combats continuent avec intensité sur les points névralgiques du front de l'Est », *Le Matin*, 2 février, 1943, 1 ; Armée allemande, « À Stalingrad, l'un des groupes de défense continue à repousser les Soviétiques », *L'Œuvre*, 2 février, 1943, 1 ; Armée allemande, « Les forces aéronavales du Reich ont anéanti 522.000 tonnes de navires anglo-américains », *Paris-Soir*, 2 février, 1943, 1 ; Armée allemande, « sur le front de l'Est, où les combats se poursuivent avec la même intensité, les Soviétiques ont perdu en dix jours 517 engins blindés », *Le Petit Parisien*, 2 février, 1943, 1.

Portant entièrement sur cette bataille urbaine, cette missive soutient que la 6^e armée a « succombé aux forces supérieures de l'ennemi et aux circonstances défavorables⁶¹ ». En revanche, de manière intentionnelle, le discours demeure très ambigu, car l'article ne dit pas si les Allemands ont perdu ou remporté la bataille. Pour l'occupant, cette stratégie fait en sorte que l'image d'une Allemagne victorieuse qui n'a pas connu la défaite est préservée parce qu'il cache publiquement sa défaite. En effet, elle annonce également que la bataille est « terminée », mais sans utiliser le mot « défaite » dans son récit héroïque des faits d'armes allemands. D'ailleurs, dans un court éditorial du *Matin*, Stalingrad n'est pas désignée comme une « défaite », car, il dit qu'on ne peut pas « appeler défaite une page d'épopée qui atteint ou dépasse dans le sublime les faits d'armes les plus héroïques de tous les temps⁶² ». Toutefois, il est précisé à la toute fin du texte que les combattants ont été tués lors des affrontements⁶³. Dans ce document, les Allemands propagent le même message selon lequel la 6^e armée a été le mur protecteur du Reich et de l'Europe et a résisté plusieurs jours dans des circonstances très défavorables à de multiples offensives soviétiques : « Durant de nombreuses semaines, entièrement encerclée par l'ennemi, elle a constitué le rempart de l'Allemagne, dressée dans sa mission européenne historique, elle a brisé l'assaut de six armées soviétiques. Pendant d'autres semaines de combat extrêmement dur et de privations extrêmes, elle a contenu des forces adverses importantes⁶⁴ ».

Ici, le soldat allemand de la 6^e armée est caractérisé tel un martyr qui a sacrifié sa vie pour le Troisième Reich. Cette représentation du soldat est manifeste dans une dépêche du 5 janvier 1943 de la D.N.B, imprimé dans *Le Petit Parisien* et *L'Œuvre*, qui narre la version officielle des combats dans les dernières semaines. Il met en évidence les conjonctures qualifiées de très pénibles dans lesquelles la troupe a résisté contre l'Armée rouge. Par exemple, les soldats se seraient battus à des températures allant jusqu'à moins 35°C ce qui les empêchait de creuser des tranchées défensives⁶⁵.

⁶¹ Armée allemande, « Le commandement allemand rend hommage à l'héroïsme des défenseurs de Stalingrad », *Le Matin*, 4 février, 1943, 1 ; Armée allemande, « Violents défensifs entre le don et le Donetz », *Paris-Soir*, 4 février, 1943, 1 ; Armée allemande, « Les défenseurs de Stalingrad ont livré le dernier combat avant de succomber devant le nombre », *Le Petit Parisien*, 4 février, 1943, 1.

⁶² Anonyme, « L'Europe leur devra la vie », *Le Matin*, 4 février, 1943, 1.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ Anonyme, « L'épopée de Stalingrad », *L'Œuvre*, 5 février, 1943, 1 ; Anonyme, « L'héroïque résistance des défenseurs de Stalingrad », *Le Petit Parisien*, 5 février, 1943, 1.

Ensuite, le lectorat apprend que ces hommes auraient été amputés de ravitaillement en munitions, en nourriture et en carburant et se sont réfugiés dans les décombres de la cité soviétique. Combattant dans les débris et sous le feu ennemi, les Allemands auraient continué le combat en dépit d'une pénurie en eau et par la propagation de maladies. Nonobstant ce contexte dramatique, il est rapporté que les défenseurs ont refusé une proposition de reddition des attaquants. Par cette fin de non-recevoir, les autorités allemandes veulent montrer que ces quelques milliers d'hommes ont accepté de vivre leurs derniers jours dans des conditions affreuses pour leur nation et cela même si la victoire semblait utopique. Dans la seconde partie du texte, la D.N.B dévoile deux lettres d'adieu d'un sous-officier et d'un officier anonymes qui annoncent à leur famille qu'ils participeront à leur dernière bataille. Dans son ultime correspondance, le sous-officier confie qu'ils vont mourir prochainement pour assurer la survie de l'Allemagne : « Je serais resté volontiers en vie pour participer, après la victoire finale certaine, à la reconstruction de l'Allemagne. Cependant, je meurs volontiers pour mon pays, car il s'agit de votre avenir et de la sécurité de la vie future du peuple allemand⁶⁶ ». Dans sa missive, l'officier ne s'apitoie pas sur son sort, mais au contraire est honoré de participer à cet événement historique : « Encerclés depuis des mois et loin des lignes allemandes, je prendrai part demain, en qualité d'officier allemand à mon dernier combat, qui se livrera homme contre homme. Je suis indiciblement fier et ému de participer à cette épopée héroïque de l'histoire allemande⁶⁷ ». Ces brides de lettre rehaussent la crédibilité du message selon lequel les Allemands acceptent de combattre jusqu'à la mort. À titre de preuves, ces lettres attestent que les soldats sont dévoués et résolus à renoncer à leur vie pour la cause nationale-socialiste. Selon les circonstances sur le front, le Soviétique est représenté soit en homme ou en soi-disant barbare. Lorsque les troupes allemandes sont dans des situations défavorables ou ont déjà perdu l'affrontement, les articles insistent sur la pugnacité et l'efficacité du Soviétique. Dans cet exemple, les soldats du Reich utilisent le mot « homme » pour qualifier leur opposant. L'utilisation de ce mot révèle que les Allemands considèrent, à certains moments, leurs ennemis comme leurs égaux. Ce choix de mot des fonctionnaires nazis s'explique sûrement pour des considérations politiques et pour influencer l'opinion publique plutôt qu'une réelle remise en question des théories raciales à l'égard des Soviétiques. Décrire l'ennemi communiste en *untermensch* aurait porté une plus grande atteinte à la réputation élogieuse du combattant allemand que d'annoncer une absence de

⁶⁶ Anonyme, « L'héroïque résistance des défenseurs de Stalingrad », 2 ; *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

victoire, car les autorités du Reich auraient admis publiquement que des sous-hommes soviétiques ont battu militairement les hommes. Cela aurait été plus humiliant et déshonorant de révéler que des inhumains ont défait la puissante *Wehrmacht*.

Dans *L'Œuvre* du 9 février, le journaliste Marcel Déat qualifie la ténacité et l'endurance de la 6^e armée d'histoire puisqu'il considère qu'aucun événement n'égale ces faits d'armes allemands : « Il y a eu dans l'histoire bien des sièges tragiques, et plus d'une lutte sévère, où la résistance humaine dépassa les limites assignables. Rien ne peut être comparé à l'épopée de la VI^e armée allemande et des contingents alliés qui s'étaient joints à elle⁶⁸ ». Comme Claude Jeantet, Déat va plus loin que les autorités allemandes qui majoraient l'importance historique en comparant la combativité des soldats à la bataille des Thermopyles, car il croit que la bataille de Stalingrad surpasse toutes les autres épopées en termes de « résistance humaine⁶⁹ ». À l'instar du *Matin* qui affirmait que Stalingrad n'est pas vraiment une défaite, Déat dit que l'armée de Paulus a gagné et que leurs exploits occuperont une place importante dans la mémoire populaire : « Ces hommes sont morts, mais qui donc osera appeler cela une défaite ? Ils ont triomphé de tout, et même du temps, car nul ne les oubliera jamais. Et leur exemple vient de porter sur les cimes la résolution du peuple allemand. Par-delà même l'Allemagne, c'est l'Europe entière qui a entendu, frémissante, l'appel des héros tombés pour elle⁷⁰ ». Comme nous venons de le démontrer par l'entremise de billets allemands et de journalistes français, d'une part, les journaux transforment les défaites à Moscou et à Stalingrad en grandes victoires marquées par la bravoure et l'héroïsme sans borne des soldats au front. D'autre part, les publications ne mentionnent pas explicitement que ces batailles ont été remportées par les Soviétiques.

En conclusion, les quotidiens coopèrent rigoureusement à la vulgarisation dans l'espace public de la propagande nationale-socialiste en diffusant les nouvelles du front des chroniques célébrant le sacrifice ultime des soldats de la 6^e armée allemande. L'idée n'est pas de mettre l'accent sur la défaite allemande, mais sur l'abnégation du Reich dans sa réalisation de ses missions dites civilisatrices. Dans sa collaboration avec la censure allemande, dans leurs efforts de diffusion de la désinformation nazie, à Moscou et à Stalingrad, les journaux s'efforcent de transformer les

⁶⁸ Marcel Déat, « La ruée sur l'Europe », *L'Œuvre*, 9 février, 1943, 2.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

deux défaites allemandes en victoires où les troupes se sont battues courageusement et feront l'histoire de par leurs exploits sans précédent.

À l'image des grandes victoires allemandes à la saison estivale de 1941, dans la couverture journalistique des batailles de Moscou et de Stalingrad, nous identifions une continuité dans le dévoilement des nouvelles du front à l'Est. Tout d'abord, dans les premiers temps des escarmouches marqués par des avancées allemandes, les communiqués militaires persistent à clamer de grands succès et ne se privent pas de divulguer les pertes foudroyantes infligées à l'ennemi.

Dans cette démonstration, les articles peignent à grands traits les différentes conséquences des offensives des armées de la *Wehrmacht*. À Moscou, un grand nombre d'articles venant de Turquie détaille le chaos engendré par l'avancée allemande. Ces derniers font écho d'une baisse du moral et d'un certain mécontentement des habitants moscovites et de la politique répressive de l'État soviétique. L'URSS est décrite comme un régime défaillant qui est sur le point de s'effondrer à cause de la puissante offensive allemande. Pour ainsi dire, les quotidiens mettent l'accent sur le fait que la victoire du Reich est proche. Toutefois, au moment des contre-offensives soviétiques en novembre et décembre 1941, les journaux arrêtent de mentionner des affrontements à Moscou et se bornent à traiter des raids aériens de la chasse allemande. Ce phénomène s'explique par une volonté allemande de ne pas mettre en évidence la faiblesse de l'armée.

À Stalingrad, les actualités informent que les Allemands ont pris notamment possession d'infrastructures industrielles dont l'usine « Octobre-Rouge » et du faubourg « Spartakowka ». Dans cette bataille, en plus d'encenser le savoir-faire de l'armée lors d'opérations offensives, dans ses publications, l'occupant héroïse la 6^e armée qui a résisté aux énormes attaques de l'Armée rouge en dépit des pénuries, de nourriture, d'eau et de munitions, du froid et du manque de support aérien. Selon les propagandistes nazis, le sacrifice de ces hommes assure la défense de l'Allemagne et de l'Europe face à l'invasion soviétique. Dans les quotidiens, nous avons noté que les dirigeants nazis sous-estiment largement les répercussions négatives de la défaite à Stalingrad. À travers les documents parus dans la presse, les autorités et les journalistes français vont encore plus loin dans la relativisation de la débâcle allemande, car ceux-ci soutiennent que cette bataille n'est pas une défaite, mais une grande épopée.

CHAPITRE III : À l'Ouest, l'étau se resserre sur le Troisième Reich, 1944

Divisé en trois grandes sections, le troisième chapitre s'intéresse à des batailles et à des événements qui se déroulent sur le front de l'Ouest, soit la bataille de Monte Cassino (janvier-mai 1944), les bombardements alliés en banlieue parisienne des 18 au 21 avril 1944 ainsi que la bataille de Cherbourg (6 au 30 juin 1944). Dans l'analyse des deux batailles, nous nous concentrons sur les thématiques suivantes : les articles mettent-ils l'accent sur les mêmes représentations de l'Allemand qui se bat avec acharnement ? Quels mots sont utilisés pour décrire ces défaites ? Concernant de possibles retombées dans le déroulement de la guerre, ces victoires alliées sont-elles dévaluées par la censure nazie ? Dans la seconde partie, nous étudions comment les quotidiens et leurs chroniqueurs français abordent les attaques sur la communauté parisienne en avril 1944.

En dépit des revers qui s'accumulent pour le Reich, nous démontrons que les journaux collaborent toujours intensivement avec les autorités occupantes pour glorifier la soi-disant supériorité militaire du régime nazi sur ses opposants en diffusant des articles et des communiqués biaisés. Effectivement, dans leurs différentes rubriques, ceux-ci couvrent de fleurs les combattants allemands en insistant sur leur pugnacité au front en Italie et à Cherbourg et une certaine incompetence des Alliés lors de ces affrontements. Dans la dernière partie portant sur les raids sur Paris, nous mettons l'accent sur le fait que les quotidiens représentent ces ennemis en barbares sanguinaires qui tentent de tuer le plus de Parisiens en ciblant les infrastructures civiles.

3.1 La bataille de Monte Cassino

Après la conquête sicilienne en août 1943 et les victoires à Salerne et à Naples en septembre, au début de l'hiver, en raison d'une météo avantageuse et aux fortifications de la ligne *Gustav* construite par le Reich, les troupes dirigées par le maréchal allemand Albert Kesselring ont réussi à bloquer l'offensive des Alliés menée par le général américain Mark W. Clark. Ce faisant, les Allemands ont barré la route aux alliés le long de la Méditerranée menant vers Rome¹. En effet, en contrôlant Monte Cassino, les Allemands empêchent les Alliés de progresser vers Rome, car ils bloquent le passage par la route *Casilina*. Monte Majo, l'autre montagne dans la région, verrouille aussi cette route empêchant l'avancée alliée. Donc, ces derniers doivent impérativement conquérir

¹ Voir Keenan, *La seconde guerre mondiale*, 448-462.

au moins un de ces deux monts². De janvier à mai 1944, lors de trois offensives, face aux troupes ennemies bien retranchées dans des positions avantageuses en hauteur, les Alliés n'ont pas réussi à conquérir le Mont Cassino. En revanche, en mai, grâce à une imposante supériorité numérique, la quatrième tentative est une réussite et les Allemands sont forcés de reculer³.

De février à mai, la couverture des affrontements sur ce front italien est bien fournie en informations et l'intérêt des autorités allemandes pour les batailles de Cassino se répercute dans le nombre assez élevé d'articles publiés compte tenu de la petitesse des éditions quotidiennes qui comme nous l'avons mentionné n'est que de deux pages dans la très grande majorité des jours. Du 1^{er} février au 19 mai 1944, nous avons dénombré : 48 pour *Le Matin*, 40 pour *L'Œuvre*, 37 pour le *Paris-soir* et 42 pour *Le Petit Parisien*. Ce sont principalement les communiqués de la *Wehrmacht* qui dévoilent des informations sur les engagements. Comparativement aux raids sur Paris et la bataille de Cherbourg, ces chiffres peuvent paraître bas, mais il faut les relativiser, car à Cassino, sur près de quatre mois de combat, il existe beaucoup plus de temps morts où il n'y a pas de confrontations majeures ce qui n'est pas le cas pour les deux autres raids. Par conséquent, durant ces moments, il est normal que les journaux ne présentent pas de nouvelles. Selon les événements qui se passent dans la région, à certaines occasions, seulement quelques lignes sont accordées aux combats à Cassino dans les rapports officiels et à d'autres moments les nouvelles sont plus étoffées.

En la comparant avec le traitement journalistique des autres batailles des chapitres précédents, nous constatons que les journaux propagent la même représentation d'une *Wehrmacht* obstinée qui remporte des batailles défensives face à des soldats alliés plus nombreux. La presse met l'accent sur les victoires défensives qui ont été possible grâce, selon les articles officiels du Reich, à la pugnacité des troupes allemandes. Sur le plan de la forme, comme pour les batailles précédentes, ces textes ont recours aux mêmes mots pour décrire cette défensive dite acharnée. L'idée est de démontrer que les soldats allemands n'ont point perdu leur énergie, leur détermination et leur efficacité sur le front dans le dessein de garantir la sécurité des nations européennes contre les envahisseurs alliés.

² François de Linares, *Campagne d'Italie 1943 – 1944 – Cassino-Rome-Sienne, l'affrontement des cinq armées* (Panazol : Lavauzelle, 2009), 101.

³ Glyn Harper et John Tonkin-Covell, *The battles of Monte Cassino: the campaign and its controversies* (Sydney : Allen & Unwin, 2013), 5.

Durant ces longues semaines de combats à Cassino, à propos des Alliés, le contraste est flagrant. Malgré leur avantage en matériel et en hommes qui ne sont pas dissimulés par la presse, les Alliés sont représentés comme des incompetents au niveau tactique, qui ne sont pas capables de soumettre leurs adversaires allemands. Dans ce contexte marqué par ces échecs, les comptes-rendus attirent l'attention sur les pertes des troupes alliées et ces faits constituent en quelque sorte des preuves de leur déconfiture. Chez les lecteurs, ces nouvelles diffusées tentent de remettre en question et de déprécier la puissance militaire des Alliés. Aussi, en rendant publics ces succès, cette sous-évaluation des armées ennemies et une valorisation très marquée des défenseurs allemands, ces publications peuvent s'expliquer par une volonté des nazis de transmettre aux Français que l'Occupation durera et n'est pas menacée par les affrontements à Cassino. Le discours allemand est aussi une tentative d'éliminer tout espoir dans la société française quant à une libération prochaine de la France par les troupes anglo-américaines.

C'est véritablement à partir du mois de février 1944 que les journaux évoquent quotidiennement les combats dans cette région italienne. Quoique différents d'un jour à l'autre, en utilisant des qualificatifs que nous avons vus à maintes reprises, ils applaudissent vivement la bravoure et les exploits défensifs des combattants du Reich. Par le fait même, ces descriptions démontrent que les soldats n'ont pas perdu leur hardiesse même si ces derniers ne conquièrent plus de grands territoires comme ce fut le cas à l'été 1941. Ces descriptions servent à démontrer que la résistance allemande a permis à l'Allemagne de garder le contrôle de Cassino et d'empêcher la progression alliée. D'autres annonces soulignent les contrecoups des pertes importantes des armées alliées et les prochaines opérations de l'adversaire.

Par exemple, dans la note officielle des hautes autorités militaires du 9 février 1944 imprimée dans les quatre journaux, l'ennemi a effectué un « regroupement ⁴ » de ses armées après avoir subi des pertes importantes. Daté du 11 février 1944, un communiqué mentionne qu'après être entrés au nord de Cassino, les Alliés ont « été rejeté[s] » à la suite de combats rapprochés

⁴ Armée allemande, « À l'Est, elle remporte des succès dans le secteur Nevel-Louga », *Le Matin*, 9 février, 1944, 1 ; Armée allemande, « Contre-attaques et corps à corps sur le front de l'Est », *L'Œuvre*, 9 février, 1944, 1 ; Armée allemande, « Au nord-ouest de Cassino, les Anglo-Américains procèdent au regroupement de leurs forces », *Paris-Soir*, 9 février, 1944, 1 ; Armée allemande « En Italie », *Le Petit Parisien*, 9 février, 1944, 1.

« acharnés » menés par les « vaillants grenadiers blindés⁵ ». Lors de cette mêlée, les Allemands auraient repris une position défensive qui se trouve au nord-ouest de Cassino.

De plus, les nazis insistent sur le fait que les Alliés sont des destructeurs qui mettent en péril le patrimoine religieux de la Civilisation occidentale. Également, ces derniers sont qualifiés de menteurs, car ils jettent la responsabilité de ce bombardement sur l'Allemagne. Quant au Troisième Reich, à l'instar du conflit idéologique à l'Est, les journaux représentent leur État comme une muraille, une citadelle qui assure la sûreté du monde occidental contre la menace anglo-américaine. Du 16 au 18 février 1944, à des desseins de propagande, les journaux utilisent des citations du chef du service de presse (*Reichspressechef*) Otto Dietrich et d'Albert Kesselring pour mousser une autre campagne de propagande contre les Alliés. Les autorités de la censure se servent des raids alliés sur le monastère bénédictin du Mont Cassino pour représenter les Alliés en criminels. Le 16 février, dans le communiqué de la *Wehrmacht*, les quatre journaux annoncent que l'abbaye attaquée « a subi de graves dommages⁶ », même s'il n'y avait pas de combattants allemands à l'intérieur des murs du bâtiment. Le lendemain, le 17 février, dans une allocution à Berlin, en réaction à une soi-disant affirmation des Alliés qui stipule qu'ils ont été forcés de bombarder le lieu en raison de la présence de soldats allemands dans le monastère, Dietrich la récuse : il assure que le commandement avait même refusé l'offre des moines de soigner des blessés dans les locaux de la bâtisse pour « ôter ainsi tout prétexte à l'adversaire⁷ » de cibler l'abbaye. Aussi, pour le chef de la presse du Reich, le raid sur ces installations religieuses est un moyen pour cacher la déconfiture alliée. Finalement, il conclut que les Alliés ont essayé de porter la responsabilité de ce « crime⁸ » sur les Allemands.

Le 18 février, le maréchal Kesselring, dans une proclamation publiée dans les journaux, réitère l'argumentaire officiel selon laquelle la chaîne de commandement militaire avait interdit à

⁵ Armée allemande, « 4.000 prisonniers anglo-américains dans la région de Nettuno », *Le Matin*, 12 février, 1944, 1 ; Armée allemande, « Les ruines de Cassino dégagées pour la troisième fois », *L'Œuvre*, 12 février, 1944, 1 ; Armée allemande, « Dans la région de Nettuno les Anglois-Américains ont perdu plus de 4.000 prisonniers », *Paris-Soir*, 12 février, 1944, 1 ; Armée allemande, « En Italie », *Le Petit Parisien*, 12 février, 1944, 1.

⁶ Armée allemande « La Luftwaffe bombarde Anzio. L'aviation ennemie attaque l'abbaye du Mont-Cassin », *Le Matin*, 16 février, 1944, 1 ; Armée allemande « L'abbaye du mont Cassin endommagée par les bombes », *L'Œuvre*, 16 février, 1944, 1 ; Armée allemande, « Accalmie dans le secteur de Cassino », *Le Petit Parisien*, 16 février, 1944, 1.

⁷ Anonyme, « Le Dr Dietrich fait justice des mensonges anglo-américains », *Le Matin*, 17 février, 1944, 1 ; Anonyme, « Le Dr Dietrich réduit à néant les allégations anglo-américaines », *L'Œuvre*, 17 février, 1944, 1 ; Anonyme, « Le Dr Dietrich stigmatise l'inqualifiable destruction de l'abbaye du Mont Cassin », *Le Petit Parisien*, 17 février, 1944, 1.

⁸ *Ibid.*

ses hommes d'entrer dans le monastère, et ce, même pour les blessés⁹. La théorie alliée qui accusait le Reich d'avoir transformé le monastère en place forte est, selon l'officier, un « mensonge monstrueux¹⁰ ». Pour démontrer la véracité de l'argumentaire allemand, cet article cite des déclarations des Bénédictins, dont celles d'un administrateur Dom Nicola Clementin, et de l'abbé, Mgr Gregorio Diamare qui authentifient qu'il n'y a pas eu de combattants allemands ni de matériel militaire dans l'abbaye. Par la suite, concernant le patrimoine religieux, il met de l'avant une représentation d'une Allemagne protectrice de la culture occidentale et européenne en mentionnant que les troupes allemandes auraient rapatrié des « trésors culturels¹¹ » du monastère vers le Vatican. Dans son dernier paragraphe, il tire à boulets rouges contre la tactique alliée, qui, comme celle employée par les Soviétiques, est de réduire à néant l'héritage de la civilisation et Cassino est un exemple probant : « Une soldatesque américaine sans culture a détruit, dans une rage impuissante, l'un des plus précieux monuments de l'Italie et tué des civils fugitifs italiens, hommes, femmes, et enfants, par des bombes et de l'artillerie. Il est ainsi prouvé à nouveau que la méthode de guerre anglo-américaine et bolchévique n'a d'autre but que d'anéantir les vénérables témoins de la civilisation européenne¹² ».

Dans les mois suivants de mars à mai, les multiples articles continuent à valoriser la pugnacité et la réactivité des troupes allemandes engagées contre les attaques alliées à Monte Cassino. D'autre part, ils mettent en exergue les revers des armées alliées qui se trouvent impuissantes face aux défenseurs allemands. Aussi, ces textes ne cachent pas à la population française les efforts massifs des Anglo-Américains pour capturer les positions allemandes dans cette région montagneuse, mais ils se sont montrés infructueux. Les autorités occupantes se servent de cette importante mobilisation tant en matériel qu'en hommes pour glorifier la lutte défensive de la *Wehrmacht*, car malgré les pressions de l'adversaire, les Allemands ont vaillamment tenu le choc. Dans cette concentration de troupes, selon les billets allemands, les Alliés auraient procédé à de forts barrages d'artillerie contre les défenses du Reich, néanmoins ces dernières n'auraient pas reculé. En dépit des raids alliés, les descriptions du soldat allemand sont esquissées comme un

⁹ Anonyme, « Kesselring crache son mépris à la face des destructeurs du mont Cassin », *Le Matin*, 18 février, 1944, 1 ; Anonyme, « " Aucun soldat allemand ne se trouvait dans l'abbaye du mont Cassin " affirme le maréchal Kesselring », *L'Œuvre*, 18 février, 1944, 1 ; Anonyme, « À son tour, le maréchal Kesselring fait justice des mensonges anglo-américains », *Le Petit Parisien*, 18 février, 1944, 1.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

homme endurant et coriace qui continue le combat avec la même énergie. Dans *Le Matin* du 20 mars 1944, un texte en provenance de Berlin prétend que les Anglo-Américains auraient pilonné la ville de Cassino à raison de 13 000 obus lourds en douze heures, mais après le bombardement, pour affronter l'attaquant, les parachutistes allemands auraient « surgi [de] partout » comme dans les « entonnoirs du terrain¹³ ». Après des heures de combats, les parachutistes auraient avec leur « extraordinaire acharnement¹⁴ » forcé les Alliés à quitter la ville.

Le mois d'avril, en termes d'informations publiées, est beaucoup moins garni en nouvelles sur la bataille de Cassino. Dans la transmission des nouvelles à Cassino, les écrits officiels brossent un portrait très élogieux des militaires du Reich qui font ressortir leur compétence et leur habilité à provoquer des pertes dans le camp adverse. Les nazis cherchent sûrement à lancer un message aux Français selon lequel une invasion de la France, à l'image du débarquement italien, sera coûteuse en hommes et épuisante. Par exemple, sur le front sud-ouest de Cassino, le communiqué du 1^{er} avril raconte qu'un groupe allié a été détruit et un grand nombre de combattants et de l'armement auraient été capturés par les Allemands¹⁵. Au nord de Cassino, les Allemands auraient pris des positions défensives de l'adversaire. Durant ces affrontements couronnés de « succès¹⁶ », ces derniers auraient éliminé quatre chars d'assaut ennemis.

Durant la bataille de Cassino, très peu de chroniqueurs français se sont intéressés à ces événements qui se passent non loin de Rome. Possiblement qu'ils considéraient ces faits comme insignifiants. En revanche, contrairement à ses collègues, le journaliste Lucien Mignoton, qui a travaillé au *Paris-Soir* de 1942 à 1944 et au quotidien nantais *Le Phare de la Loire* avec le nom d'emprunt de Paul Anselme, s'est penché sur les combats du front italien en avril 1944¹⁷. Dans son commentaire « Démonstration... » du 23 mars 1944, il expose sa théorie divisée en deux arguments principaux. Dans la section intitulée la « leçon de Cassino », il s'adresse plus particulièrement aux gaullistes et à ceux qui souhaitent la libération de la France par les Alliés. Dans un premier temps,

¹³ Anonyme, « L'ennemi attaqua des ruines mais les parachutistes du Reich surgirent et les assaillants furent chassés », *Le Matin*, 20 mars, 1944, 1.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Armée allemande, « Combats locaux en Italie », *Le Matin*, 1^{er} avril, 1944, 1 ; Armée allemande, « Nouveaux échecs des anglo-américains en Italie », *L'Œuvre*, 1^{er} avril, 1944, 1 ; Armée allemande, « Combats locaux en Italie », *Paris-Soir*, 1^{er} avril, 1944, 1 ; Armée allemande, « La pression soviétique continue dans les secteurs Sud du front. Dans la région de Narva, plusieurs divisions bolchévistes ont été encerclées et anéanties », *Le Petit Parisien*, 1^{er} avril, 1944, 1.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Bibliothèque nationale de France, « Lucien Mignoton », 21 juillet, 2023, https://data.bnf.fr/16191186/pierre_vitoux/.

en raison de la difficulté des Alliés à progresser à Cassino, Mignoton se montre dubitatif quant à la réussite d'un débarquement en France ou ailleurs en Europe occupée dues aux fortifications construites le long des côtes françaises et à la défense déterminée des Allemands¹⁸. Il ne croit pas que les Alliés seront capables de mettre en application une telle manœuvre amphibie du fait de leur piètre prestation à Cassino. Il explique son scepticisme par le fait que les Alliés, malgré les raids n'ont pas éliminé « la résistance morale et le potentiel militaire de ses défenseurs », ont été forcés de « remettre pour la troisième fois l'échéance de leur entrée dans Rome¹⁹ ». Ce faisant, la libération de l'Europe menée par les Anglo-Américains, selon l'auteur, pour ces raisons, sera beaucoup plus délicate et difficile.

Dans un second temps, dans une vision apocalyptique de cette libération italienne, il estime que les « perspectives²⁰ » données par les puissances alliées ne sont que des destructions qui auront, selon ses dires, des répercussions très négatives sur les ressources du pays, les foyers de la population et les emplois des locaux. Mignoton s'en prend à une soi-disant méthode employée par l'ennemi allié qui est de procéder à des raids « sans répit » en larguant des milliers de tonnes de bombes sur les contrées « qu'ils veulent prendre²¹ ». Pour l'auteur, la libération implique la destruction de la nation visée et annonce que la France subira le même sort que la région de Cassino.

En mai, jusqu'à la toute fin de la bataille soit quelques jours avant le repli des forces de l'Axe et de l'abandon de Cassino, comme à l'accoutumée, les fonctionnaires mettent en lumière leur détermination et leur opiniâtreté à immobiliser les troupes alliées. D'ailleurs, la déclaration du 16 mai de la *Wehrmacht* fait état de « combats acharnés et longtemps indécis²² » qui se sont terminés par la perte d'emplacements défensifs montagneux.

Trois jours plus tard, dans son annonce de la retraite des Allemands vers des positions au nord de l'Italie, la *Wehrmacht* semble de toute évidence minimiser cette opération qui n'est pas décrite comme une défaite de ses hommes, mais plutôt à un simple mouvement de repli. La caractériser comme telle serait d'entrer en contradiction avec les représentations d'une armée

¹⁸ Lucien Mignoton, « Démonstration ... », *Paris-Soir*, 23 mars, 1944, 1.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² Armée allemande, « Après Bristol, l'aviation lourde allemande arrose de bombes explosives et incendiaires le port de Portsmouth qui subit d'importants dégâts », *Le Matin*, 17 mai, 1944, 1 ; Armée allemande, « Au sud de Cassino », *L'Œuvre*, 17 mai, 1944, 1 ; Armée allemande, « Engagements locaux sur le front de l'Est », *Le Petit Parisien*, 17 mai, 1944, 1.

victorieuse et toute puissante qu'elle tente de propager dans une société française traumatisée par la débâcle de l'été 1940. Reconnaître publiquement une victoire alliée en Italie serait un aveu de faiblesse et une fragilité de l'État allemand en France et peut avoir comme effet de stimuler les mouvements de résistance. Dans son communiqué du 19 mai, pour l'armée, il s'agit d'une évacuation des soldats sans « combat » pour « une position-verrou plus en arrière²³ ». La raison évoquée de cette action par la haute hiérarchie a pour but de prévenir des « pertes inutiles²⁴ » et démontre qu'elle se soucie de ses hommes et, dans la mesure du possible, tente de sauver la vie des soldats.

3.2 Les bombardements alliés dans la région parisienne du 18 au 21 avril 1944

Durant le printemps de 1944, sous l'égide d'Eisenhower et des Américains, les Alliés enclenchent une vaste opération aérienne, le *Transportation Plan*, dans le dessein de détruire le réseau ferroviaire en France ainsi qu'en Belgique²⁵. Le but principal est de rendre très difficile le déplacement des troupes allemandes vers la Normandie dans les premières heures de l'invasion. Pendant ces raids, à travers toute la France, les avions essaient de neutraliser des gares, des postes d'aiguillage, des gares de triage, des ponts, des ateliers de réparation et des lignes ferroviaires²⁶. Plusieurs villes sont bombardées telles que Paris, Lyon, Avignon, Rouen et Saint-Étienne.

Au sein de la haute direction de l'État britannique, cette stratégie américaine ne fait pas l'unanimité. En effet, le premier ministre Churchill et Anthony Eden, le ministre des Affaires étrangères, prétendent que ces raids peuvent accentuer l'anglophobie et contribuer à la popularisation de l'idéologie communiste dans la société française. Chez les militaires, le maréchal Arthur Travers Harris croit que les Alliés doivent en priorité bombarder les villes allemandes et non les bourgades françaises²⁷. Dans le camp américain, contrairement aux Britanniques, le président Roosevelt et Eisenhower soutiennent qu'une victoire lors de l'opération en terre normande repose sur ce *Plan*, qui est considéré comme crucial²⁸. Pour les Américains, leur

²³ Armée allemande, « Évacuation sans combats de Cassino. Reprise de la lutte sur la tête de pont de Nettuno », *Le Matin*, 19 mai, 1944, 1 ; Armée allemande, « Cassino a été évacué », *L'Œuvre*, 19 mai, 1944, 1 ; Armée allemande, « Combats acharnés en Italie du sud », *Le Petit Parisien*, 19 mai, 1944, 1.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Andrew Knapp, « Chapitre XIX. Des bombardements en Europe, 1939-1945 » dans *La Bataille*, Jean Baechler, dir. (Paris : Hermann, 2018), 286.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, 287.

²⁸ *Ibid.*

exigence première est de réduire dans la mesure du possible les éventuels morts et blessés dans les rangs de l'armée américaine²⁹.

Le 6 mars 1944, décidée par les hautes instances militaires alliées, l'organisation qui dirige les bombardements stratégiques de la *Royal Air Force* britannique, le *Bomber Command* mené par Harris, reçoit la directive de détruire des gares de triage³⁰. Dans le cadre du *Plan*, dans la région de la capitale, pendant la nuit du 18 au 19 avril 1944, les pilotes britanniques reçoivent l'ordre de détruire la gare de triage dans la ville de Noisy-le-Sec où est stocké du matériel roulant tel des locomotives. Pour les Britanniques, ils ont réussi l'objectif, mais 464 Français ont péri et près de 750 logements ont été démolis lors de l'attaque³¹. Dans la nuit du 20 au 21 avril, les aviateurs britanniques bombardent de nouveau Paris et leur cible principale est la gare de triage de la Chapelle. En revanche, le raid ne s'est pas déroulé comme prévu : la gare est peu touchée et 670 habitants ont été tués et 143 Parisiens ont été blessés³². Dans cette présente partie, nous portons notre attention sur la manière que les journaux présentent ces deux bombardements meurtriers.

Ces attaques dans le ciel parisien font les manchettes des quatre journaux et la couverture est abondante étant donné que l'échantillonnage n'est que sur quatre jours. Du 20 au 24 avril, nous avons dénombré : 22 articles dans *Le Matin*, 23 dans *L'Œuvre*, 22 dans le *Paris-soir* et 27 dans *Le Petit Parisien*³³. Nous avons constaté que trois grandes thématiques identiques sont au cœur du traitement de ces deux raids par les quotidiens. Premièrement, annonçant ces agressions alliées, les gros titres représentent les Anglo-Américains comme des criminels. Le point central de ces publications est de représenter la population en victime des actions alliées. Deuxièmement, les journalistes mettent en relief la gravité des dégâts et surtout des pertes humaines. Enfin, dans leur texte d'opinion, plusieurs auteurs collaborateurs, dont des intellectuels et d'anciens politiciens, écrivent leur point de vue politique fortement biaisé par l'anglophobie.

Pour ces deux opérations aériennes distinctes, les quatre journaux présentent tous des titres très semblables en insistant sur les mêmes thèmes. Tout d'abord, les Anglo-Américains sont dépeints en criminels et leur opération est assimilée à du terrorisme. Par-dessus tout, l'accent est

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Jean-Charles Foucrier, *La stratégie de la destruction : bombardements alliés en France, 1944* (Paris : Vendémiaire, 2016), 120.

³¹ *Ibid.*, 123.

³² *Ibid.*, 124.

³³ Notons que les quatre journaux n'ont pas diffusé de publication le 23 avril 1944.

mis sur le fait que ceux-ci ont tué un grand nombre de civils français. Dans l'ensemble de ces titres, dans leur description des ennemis, les quotidiens emploient divers qualificatifs, qui sont associés à la criminalité. Dans *Le Matin* du 20 avril, l'entreprise de presse accorde l'épithète peu flatteuse de « gangsters de l'air³⁴ » aux Alliés et suggère qu'ils feraient partie d'une organisation criminelle qui use de la violence pour arriver à leurs fins en tuant des centaines de personnes sans défense. Cette entité criminelle est l'Alliance des pays coalisés contre l'Allemagne et ses partenaires européens qui, comme dans une lutte d'influence entre gangs, assassinent brutalement ses ennemis civils et pacifiques.

Également, les quotidiens octroient aux Alliés le qualificatif de « terroristes ». Lorsque le terrorisme est évoqué, on pense souvent à des actions violentes dirigées par des organisations politiques ou des États dans le dessein de propager un sentiment de terreur au sein d'une société donnée. Dans ce cas-ci, selon les journaux, il est clair que les Alliés essaient de s'en prendre aux civils en visant des banlieues parisiennes. Dans les titres du *Matin* du 21 avril et de *L'Œuvre* du 22 avril, les aéronefs sont accusés de larguer des « bombes à retardement » et « incendiaires³⁵ » qui compliqueraient grandement le travail des équipes de secouristes en le rendant plus dangereux dues aux possibles explosions tardives. Les journaux affirment que les Alliés ont développé de nouveaux types de bombes pour faire plus de victimes civiles lors de leurs attaques. Dans sa perception manichéenne, ils qualifient les Anglo-Américains de terroristes : dans *Le Matin* du 20 avril, « Sauvage bombardement de la région parisienne par les Anglo-Américains – Les gangsters de l'air se sont acharnés sur plusieurs communes de la banlieue Sud, Est et Nord-Est où les morts et les blessés se comptent par centaines », dans *Le Petit Parisien* du 21 avril, « Le massacre des Français par les Anglo-Américains » et dans *L'Œuvre* du 22 avril, « Paris ensanglanté et ravagé au cours d'une nuit d'épouvante – Après le passage des avions assassins, les engins incendiaires et à retardement ont, hélas ! gêné le travail des sauveteurs³⁶ ».

Dans les quatre quotidiens, incontestablement, les Français vivant dans la région parisienne sont victimisés par des articles qui racontent ces vies bouleversées par les bombardements alliés. Dans ces textes, toutefois, le nom des communes touchées n'est pas révélé, mais ils rendent publics les arrondissements parisiens qui ont été visés. Pour Noisy-le-Sec et les villes voisines en périphérie

³⁴ Voir *Le Matin*, 20 avril, 1944, 1.

³⁵ Voir *Le Matin*, 21 avril, 1944, 1 ; *L'Œuvre*, 22 avril, 1944, 1.

³⁶ Voir *Le Matin*, 20 avril, 1944, 1 ; *Le Petit Parisien*, 21 avril, 1944, 1 ; *L'Œuvre*, 22 avril, 1944, 1.

de la capitale, elles sont englobées sous le terme de la « banlieue parisienne ». D'une part, plusieurs articles, avec une grande précision, font une représentation épouvantable et terrifiante des quartiers attaqués et un état des lieux des innombrables dévastations comme des habitations résidentielles ravagées et des infrastructures civiles. À des fins de propagande allemande, ces descriptions sont importantes, car elles sont des preuves de la théorie selon laquelle les populations seraient visées par les avions anglo-américains et, par conséquent, des victimes.

D'autre part, en quelques lignes, des journalistes envoyés sur les lieux racontent l'histoire personnelle de certaines victimes de ces bombardements. Cela a pour effet de personnaliser la détresse des sinistrés et offre aux lecteurs une meilleure compréhension des répercussions importantes qui ont impacté la vie des victimes. Parfois, ces deux thématiques sont intégrées par l'auteur dans le même article. Ensuite, nous étudions des éditoriaux politiques de commentateurs qui exposent leur perspective farouchement antibritannique sur ces événements. Sans aucun doute, les Britanniques sont présentés en assassins. Ces publications servent à changer l'attention des Français sur les combats à l'Est qui sont en faveur des Soviétiques. De plus, cela peut être une opportunité pour les censeurs allemands qui lancent une nouvelle campagne de propagande anti-alliée dans un contexte où un prochain débarquement allié est probable. Cette représentation du massacreur anglo-américain est propagée dans tous les articles analysés.

Dans un article anonyme de *L'Œuvre* du 20 avril 1944, nous apprenons que des cités dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise ont été attaquées par des « vagues d'avions³⁷ ». Dans les premières lignes, il évoque la découverte des cadavres et des Français blessés. Les chanceux, qui ont survécu au raid, sont transportés vers un centre hospitalier :

Les morts et les blessés ont été transportés dans des morgues provisoires, ou dans les hôpitaux les plus proches. Mais sous les décombres restent ensevelis bien des malheureux. Par-delà les barrages d'agents, on aperçoit de jeunes gars, le torse nu qui déblaient...³⁸

Dans ce même récit, *L'Œuvre* donne la forte impression aux lecteurs que ce sont des bâtiments non militaires, mais bien civils qui ont été attaqués par les Alliés et cela s'inscrit dans la tentative de victimiser les habitants. Le journal soutient l'idée que les attaquants ont voulu, en premier lieu, viser la population française, car ce sont des maisons qui ont été bombardées. Aussi,

³⁷ Anonyme, « À travers les communes sinistrées », *L'Œuvre*, 20 avril, 1944, 1.

³⁸ *Ibid.*

l'article s'efforce à démontrer que cette attaque a fait plusieurs victimes de façon différente : évidemment les morts, les éclopés, mais aussi ceux, les sinistrés, qui ont perdu leur logis et sont forcés d'être relocalisés rapidement. Selon la source, c'est l'entièreté de la communauté qui a été gravement blessée et affectée, car elle fait face à plusieurs problématiques telles que le relogement de ces urbains qui ont perdu leurs affaires personnelles et surtout leur foyer :

Les sinistrés, ou ceux dont les logements menacent de s'écrouler entassent à la hâte ce qu'ils ont pu sauver de leur mobilier, ce qui leur sera nécessaire dans les lieux où on les évacue : matelas, couvertures, linges... Car on évacue beaucoup de localités. Dans cette commune que nous venons de parcourir, et qui est loin d'être la plus touchée (huit ou dix immeubles seulement ont reçu des coups directs), il n'est pour ainsi dire pas une maison dont les vitres ne soient brisées, dont les portes et fenêtres ne « joignent » plus, dont les tuiles n'aient été soulevées, et, retombant en vrac sur les lattes du toit, n'y laissent de grands trous. Dans les rues, sur les routes, c'est un nouvel exode qui commence³⁹.

Le but de cet article est d'unir l'opinion française endeuillée contre un ennemi commun, les Anglo-Américains, et de faire oublier le fait que le territoire national est occupé par une force étrangère, le Reich. En période difficile, il met en valeur une communauté unie qui soutient ses individus meurtris en leur apportant une aide morale et concrète pour surmonter les embûches. À la fin de l'article, *L'Œuvre* fait l'éloge de ces héros : le « dévouement » des secouristes, des brancardiers et des infirmiers qui ont donné un support matériel et « moral⁴⁰ » aux sinistrés et aux familles éprouvées.

Dans son article intitulé « Nuit de douleur et de sang » diffusé dans le *Paris-Soir* du 22 avril, le journaliste français Charles Pardanaud résume la nuit où les aéronefs ont attaqué Paris. Ensuite, il décrit les conséquences physiques engendrées par le raid. Dès les premières phrases, à l'instar des gros titres, sans ambiguïté, les Anglo-Américains sont montrés comme les coupables et les Parisiens sont de nouveau victimisés par le journaliste. Les pilotes alliés sont représentés en « bourreaux⁴¹ » qui assassinent massivement les Parisiens. Il certifie à son tour que ce sont des

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Charles Pardanaud, « Nuit de douleur et de sang », *Paris-Soir*, 22 avril, 1944, 1.

constructions civiles qui sont dès lors très accidentées. Le texte est une démonstration de la culpabilité anglo-américaine de « cette immonde et inqualifiable agression⁴² » :

Enveloppées des lueurs rouge sang des incendies, les scènes douloureuses tant de fois, trop de fois vues se répètent plus poignantes et plus déchirantes encore dans ce décor de folie diabolique. Les décombres des grands immeubles qui bordaient la rue viennent s'y déverser, la voûte du métro bâille, éventrée. Le gaz s'échappe des conduites éventrées et flambe en grands panaches bleus. La rue est labourée; des poutrelles, des volets, des rideaux de fer semblant tordus par des spasmes affreux jonchent la chaussée encombrée de pavés et de gravats⁴³.

Dans la seconde partie, il fait la louange de l'action d'une équipe de secouristes qui est venue en aide aux nombreuses personnes qui se trouvent dans les caves des bâtisses abimées⁴⁴. Dans le cadre de cette victimisation, le journaliste met en relief le caractère traumatisant du raid, de l'angoisse et la détresse que ces gens enfermés sous les décombres ont vécus. Dans ses descriptions des pertes matérielles, il insiste sur le fait qu'en quelques minutes seulement les victimes ont tout perdu. Par exemple, il raconte que des sauveteurs ont trouvé près de trente corps à un seul immeuble⁴⁵. Selon les informations recueillies par Charles Pardanaud lors de sa rencontre avec des sinistrés dans la rue, une femme aurait demandé des nouvelles d'individus qui habitaient dans son quartier : « Une femme pâle, enroulée dans un châle, parle, le regard fixe. " Ils étaient deux au rez-de-chaussée, vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus ? On n'a pas retrouvé la blanchisseuse, Mme Jean, et son mari non plus " ⁴⁶ ». Dû à son four qui aurait propagé le feu, cette madame Jean et son mari auraient été brûlés vifs. La femme au « châle », résignée, aurait dit à Pardanaud, qu'elle et son mari avaient tout perdu dont leur joli logement durement gagné et qu'il resterait que « de la poussière et des briques écrasées⁴⁷ ». Dans les circonstances terribles, elle s'estime tout de même chanceuse, car ils ont survécu à cette attaque meurtrière où, d'après les dires du Français, plusieurs locaux auraient été tués cette nuit-là. En terminant, elle raconte qu'ils avaient été à deux occasions des sinistrés soit en 1914 et en 1940.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*

Dans *Le Petit Parisien* du 22 avril 1944, « Dans les ruines ... », le rédacteur Maurice Dejan va plus loin en racontant des scènes beaucoup plus intenses où des gens apprennent le décès d'un proche qui a lieu dans un quartier du 18^e arrondissement de Paris. Cet article est une autre démonstration de cette campagne propagandiste visant à représenter les Parisiens comme les principales victimes des Anglo-Américains. Ces drames sont instrumentalisés à des fins politiques par le pouvoir allemand qui s'efforce à développer le sentiment antiallié en les décrivant en criminels de masse et en unissant la nation française contre ces derniers. Au moment où un « chef d'îlot de la défense passive⁴⁸ » aidait des secouristes à sortir les cadavres de ses voisins de logement des gravats, celui-ci prononçait les noms de ces personnes au fur et à mesure de leur découverte. À un moment donné, il voit le corps inerte d'un garçon et déclare en pleurant seulement qu'il est son fils : « Puis, brusquement, il s'affaisse à la vue du corps du tout jeune garçon qui semble dormir ; un murmure dans un sanglot : « " Mon fils..."⁴⁹ ».

En rendant compte de ces histoires, Dejan s'efforce certainement d'engendrer de la tristesse, de la colère et du ressentiment chez le lecteur afin qu'il comprenne mieux ce que d'autres ont vécu et surtout accentuer la haine à l'égard des Anglo-Américains. Pour ce faire, il va citer le cas d'un enfant qui a perdu ses parents. Répondant à une employée de la Croix-Rouge qui lui demandait où sont ses parents, un jeune enfant dit qu'il se trouvait avec ces derniers dans une cave, mais lorsqu'une bombe a frappé le bâtiment, ses parents auraient été tués : « Nous étions dans une cave ; maman me tenait par la main, papa était près de nous. Il y a eu une terrible détonation, tout s'est écroulé ; maman a poussé un grand cri...⁵⁰ ».

Le 22 avril 1944, dans son texte « L'Angleterre " État de Satan " » diffusé dans *Le Matin*, Edmond Pilon écrit une fresque historique qui démontrerait que l'État britannique, depuis plusieurs siècles, s'en prend systématiquement aux nations qui lui font face. Pilon est poète, éditeur, chroniqueur littéraire ainsi que romancier⁵¹. Edmond Pilon défend la thèse de l'existence d'une continuité historique selon laquelle le pouvoir britannique comme « passe-temps », peu importe l'époque, assassine avec « persévérance, avec continuité⁵² » plusieurs peuples comme les Français, les Acadiens, les Irlandais et les Indiens. Pilon tente de prouver que ces raids britanniques contre

⁴⁸ Maurice Dejan « Dans les ruines ... », *Le Petit Parisien*, 22 avril, 1944, 2.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Bibliothèque nationale de France, « Edmond Pilon », 29 juillet, 2023, https://data.bnf.fr/fr/11919826/edmond_pilon/.

⁵² Edmond pilon, « L'Angleterre " État de Satan " », *Le Matin*, 22 avril, 1944, 1.

des civils français ne sont pas nouveaux et qu'il existe d'autres événements où les Français ont été des victimes de la politique destructrice des Britanniques.

D'après Pilon, les Britanniques s'attaquent aux populations françaises depuis très longtemps. Pour prouver sa présumée théorie, Pilon cite plusieurs exemples qui mettent en lumière l'inhumanité et la sauvagerie de l'État britannique. Par exemple, lors du bombardement de Dieppe en juillet 1694 pendant la Guerre de la Ligue d'Augsbourg, les Britanniques auraient détruit près de 1 800 habitations civiles⁵³. Il cite Sébastien Le Prestre de Vauban, militaire et ingénieur sous le règne de Louis XIV, qui aurait dit que « l'Angleterre est une nation diabolique, à la tête pleine de rats⁵⁴ ». Se servant et interprétant à son avantage la citation de Vauban, Pilon affirme que les Britanniques, des malfaisants, ne cherchent qu'à dévaster et voler les peuples autour d'eux : « Il voulait dire par là une nation démoniaque propre seulement à détruire, incendier, trucider, spolier⁵⁵ ». Pour l'auteur, les bombardements de Rouen, Paris, Amiens, Lorient, Toulon et Lille s'inscrivent dans une continuité historique où le gouvernement britannique entreprend une politique violente contre la France.

Également, pour Pilon, au fil des progrès scientifiques, il ne fait pas de doute que les Britanniques ont utilisé des procédés et techniques différents, mais ces derniers sont toujours des plus sauvages et sanguinaires⁵⁶. Il mentionne que le siège d'Orléans de 1428 pendant la guerre de Cent Ans menée par l'armée de John Talbot qui, pour tuer des habitants, « n'envoyait que des boulets de pierre », et en 1944 ce « sont des bombes perfectionnées, du dernier modèle, du meilleur calibre dont chaque explosion atteint les civils, enfants et femmes, détruit les maisons, abat – avec tous les chefs-d'œuvre qu'ils contiennent – les palais et les sanctuaires⁵⁷ ».

Les journaux diffusent aussi des articles qui font le procès politique des Anglo-Américains. Dans le *Paris-Soir* du 24 avril 1944, dans « Mort à Terme », Jean Bosc présente les raisons qui ont poussé, selon lui, les ennemis à larguer des bombes sur la région parisienne. Bosc est député radical-socialiste de 1924 à 1928 et sénateur de 1929 à 1939 pour le Gard. Durant l'Occupation, il

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

écrit des textes pour différents journaux et est bâtonnier à Nîmes⁵⁸. L'auteur définit les officiers supérieurs anglo-américains qui ont demandé cette attaque comme des soldats immoraux et assassins. Plus précisément, Bosc décrit la moralité de ces hommes de « bassesse d'âme⁵⁹ » et ceux-ci sont représentés en des gens inintelligents et sauvages à la fois. S'attaquant aussi aux pilotes américains, Bosc caractérise leurs opérations contre la France de « crime crapuleux⁶⁰ » notamment en raison de leur prime de 800 dollars qu'ils obtiendraient pour chacune de ces missions. Un peu plus loin, il les qualifie « d'assassins⁶¹ » et ne les considère pas comme des soldats honnêtes.

Dans son article, l'auteur met en doute la stratégie alliée au niveau des types de bombes utilisés et des endroits choisis durant les attaques aériennes. Plus précisément, Bosc comprend que les bombes à retardement peuvent être pertinentes lorsqu'elles sont utilisées pour des buts militaires tels des bâtiments de ravitaillement, des gares de transport, des stocks et des infrastructures de communications⁶². En revanche, il croit que les raids en France ont pour but de tuer le plus de Français possible. Pour Bosc, les avions « viennent anéantir⁶³ » un grand nombre de maisons, de familles, de travailleurs de la classe ouvrière dans les villes et banlieues qui n'ont aucun objectif militaire. De plus, il croit que les Alliés se servent de bombes à retardement afin de rendre impossible le sauvetage de personnes dans les débris et d'éliminer ceux qui essaient de libérer ces victimes. Par exemple, il stipule que sept jours après un raid dans une ville en province, onze jeunes Français qui aidaient au nettoyage des décombres sont morts.

Pour l'auteur, sur le plan de la propagande, les bombardements et les pertes civiles qui en résultent sont « la plus efficace des contre-propagandes qu'on pouvait faire auprès des Français⁶⁴ ». Les Anglo-Américains auraient permis l'unification des Français dont plusieurs étaient prêts à soutenir la cause alliée. Selon lui, en écoutant la radio londonienne, des Français « entêtés » considèrent les Anglo-Américains comme des « libérateurs⁶⁵ » de la France et que ceux-ci désiraient seulement bombarder la *Wehrmacht* et des installations militaires. Bosc soutient que les

⁵⁸Sénat français, « BOSC Jean », 30 juillet, 2023, https://www.senat.fr/senateur-3eme-republique/bosc_jean0822r3.html.

⁵⁹Jean Bosc, « Mort à terme », *Paris-Soir*, 24 avril, 1944, 1.

⁶⁰*Ibid.*

⁶¹*Ibid.*

⁶²*Ibid.*

⁶³*Ibid.*

⁶⁴*Ibid.*

⁶⁵*Ibid.*

répercussions des raids, dont la mort de civils, ont « ouvert les yeux » à plusieurs d'entre-deux qui ont compris que les Alliés veulent les tuer : « Depuis le coup de la bombe à retardement, ils savent que c'est eux-mêmes qu'on veut leur ôter la vie [...] après l'attaque ont pour aussi effet de tuer la foi des plus crédules : la mort à terme⁶⁶ ». En somme, à des desseins idéologiques et politiques, les journaux se servent de la souffrance des Parisiens pour, dans une campagne de propagande, exposer leur hostilité à l'égard des démocraties occidentales.

3.3. La bataille de Cherbourg

Durant les mois de préparation du débarquement allié en Normandie, le commandement suprême des forces alliées en Europe, le *Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force* (SHAEF), pour la phase initiale de l'opération, s'est fixé comme objectif de former une bande de terre et de libérer les villes de Caen, Bayeux et Cherbourg, et ce, afin de s'assurer de la jonction entre les cinq plages de débarquement. En cas de réussite, cette opération empêcherait les forces allemandes de tenter des offensives dans des trouées et d'agrandir « l'aire de regroupement ». Cela permettrait d'avoir plus de place pour entasser le ravitaillement en matériel militaire et le stationnement des troupes arrivant de la Manche⁶⁷. Sur le plan de la logistique militaire, la prise de Cherbourg est essentielle, car la cité dispose du seul port en eaux profondes de la région. En effet, les Alliés ont besoin de telles infrastructures afin que les grands bateaux américains puissent déposer leur cargaison⁶⁸. Lors de discussions interalliées en février 1944, dans le dessein de faciliter la libération de la ville, le Britannique Montgomery et l'américain Eisenhower ont convenu que les troupes devaient également débarquer sur la côte du Cotentin⁶⁹. Pour assurer la défense de la cité normande, au commencement de la bataille le 21 juin, les armées allemandes fortes de près de 30 000 hommes sont dirigées par le général Karl-Wilhelm von Schlieben et font face au VII^e corps américain commandé par le général Joseph Lawton Collins⁷⁰.

Dans les premiers jours du débarquement du 6 juin 1944, bien avant le début officiel des affrontements à Cherbourg le 21 juin 1944, où les troupes américaines réussissent à progresser devant les défenses de la ville normande, les journaux traitent des combats qui ont lieu dans le

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ Olivier Wieviorka, *Histoire du débarquement en Normandie. Des origines à la libération de Paris 1941-1944* (Paris : Seuil, 2007), 237.

⁶⁸ Jean Quélien, *La bataille de Normandie, 6 juin-25 août 1944* (Paris : Tallandier, 2014), 117.

⁶⁹ *Ibid.*, 118.

⁷⁰ *Ibid.*, 123-124.

Cotentin et évoquent l'importance stratégique du port de la ville contrôlée par la garnison du Reich. Étant donné que les journaux sont très souvent constitués que de deux pages, les événements qui se passent dans la région sont bien représentés dans les différentes éditions des quotidiens. Du 7 juin au 11 juillet 1944, nous avons compté : 58 textes dans *Le Matin*, 58 dans *L'Œuvre*, 37 dans le *Paris-soir* et 56 dans *Le Petit Parisien*.

Comme lors des grandes victoires de 1941 en URSS, et maintenant en Normandie, les autorités allemandes utilisent les mêmes vocables pour décrire la prestation de ses hommes. Ainsi, les fonctionnaires militaires mettent de l'avant qu'en dépit des circonstances défavorables et de la supériorité alliée en hommes et en matériel, les soldats combattent avec cette même persévérance que celle déployée durant les immenses offensives victorieuses de l'été 1941. Afin de prouver leur succès défensif, les Allemands ont recours à une stratégie identique déjà employée : ils exposent les pertes subies de part et d'autre dans la contrée de Cherbourg. Les censeurs allemands essaient de démontrer que la *Wehrmacht* demeure puissante et que l'efficacité du système de fortifications côtières protégeant la *Forteresse Europe* tient toujours. Pour les Allemands, en citant ces chiffres, c'est fort possiblement une manière de rassurer la population française en leur disant qu'ils contrôlent la situation et qu'ils réussiront à stopper l'ennemi.

Par exemple, dans les quatre journaux du 12 juin 1944, le communiqué du 11 juin de la *Wehrmacht* mentionne que les « tentatives » alliées ont avorté en raison du combat offert, qualifié de « tenace » et d'« acharné⁷¹ » par les Allemands réfugiés à des positions défensives et fortifiées. Dans cette publication, la haute direction militaire assure que le Reich a terrassé massivement des forces américaines parachutées dans la région⁷². Dans *L'Œuvre* et *Le Matin* du 12 juin, un article de la D.N.B fait connaître que six soldats stationnés dans le fort de la ville ont été blessés alors que les pertes défensives sont estimées à 4 700 Anglo-américains tués⁷³. Dans la dernière phrase de cette dépêche, les Français apprennent que l'artillerie allemande a tué environ 800 marins dans la Manche⁷⁴.

⁷¹ Armée allemande, « Des troupes parachutées anéanties », *Le Matin*, 12 juin, 1944, 1 ; Armée allemande, « Les tentatives des anglo-américains pour progresser en direction de Cherbourg ont échoué », *L'Œuvre*, 12 juin, 1944, 1 ; Armée allemande, « Toutes les tentatives anglo-américaines pour progresser en direction de Cherbourg sont déjouées », *Paris-Soir*, 12 juin, 1944, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *Le Petit Parisien*, 12 juin, 1944, 1.

⁷² *Ibid.*

⁷³ Anonyme, « Les cadavres s'amoncellent devant les ouvrages allemands », *Le Matin*, 12 juin, 1944, 2

; Anonyme, « Les cadavres s'amoncellent devant les ouvrages fortifiés allemands », *L'Œuvre*, 12 juin, 1944, 1.

⁷⁴ *Ibid.*

En plus des textes de source allemande, les journaux proposent au lectorat des éditoriaux de journalistes qui exposent leur point de vue sur l'évolution des combats en territoire normand. Globalement, ces collaborateurs minimisent les avancées des forces alliées en prétextant que les territoires gagnés ont une valeur stratégique faible et qu'ils influenceront peu l'avancée alliée dans les prochains mois. Pour les autorités occupantes, présenter des textes écrits par des Français qui minimisent les performances des alliés, est une manière d'apaiser et de tranquilliser le peuple français, traumatisé par la défaite de 1940.

Le 13 juin 1944, dans une chronique parue dans *L'Œuvre*, le rédacteur en chef du quotidien et le secrétaire de Déat, dirigeant du parti du Rassemblement populaire national (RNP), René Bénédetti, décrit l'opération amphibie des Alliés comme un échec, car Cherbourg et Le Havre seraient toujours contrôlés par le Reich. Cela rendrait le ravitaillement allié laborieux : « Deux échecs d'importance ont marqué la première phase des opérations anglo-américaines : ni le Havre ni Cherbourg n'ont pu être utilement approchés, et de ce fait l'arrivée des renforts par mer, en hommes et en matériel, s'opère dans des conditions difficiles [...]»⁷⁵ ». Concernant Carentan, stratégiquement, il juge la conquête alliée de la cité insignifiante et « sans grande valeur⁷⁶ » parce qu'elle n'a pas permis un nouveau mouvement offensif vers le sud ou bien vers Cherbourg. De plus, René Bénédetti s'insurge contre la campagne de propagande sur la prise de la ville par les radios britanniques qui, selon lui, extrapole la portée de cette conquête « à défaut de succès notables⁷⁷ ». Dans cette bataille contre l'ennemi anglo-américain, le Français reste persuadé que l'Allemagne triomphera et ensuite continuera son conflit contre les Soviétiques à l'Est. D'une manière succincte, il énumère les raisons pour lesquelles il croit en la victoire du Reich. D'abord, il soutient que les Alliés ont déjà perdu près de sept divisions sur la trentaine présente sur le sol français. Également, les gains territoriaux des Alliés ont été coûteux en hommes et, finalement, les forteresses allemandes ont été en mesure de tenir les Anglo-américains⁷⁸. Malgré les événements, l'optimisme est bien ancré dans les publications allemandes portant sur le front de Cherbourg.

Lorsque les Américains se rapprochent de l'agglomération, à travers des articles officiels, les Allemands se montrent rassurants que l'armée gardera la ville même si jamais le Cotentin était

⁷⁵ René Bénédetti, « Une grande bataille est imminente près de Caen », *L'Œuvre*, 13 juin, 1944, 1.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Ibid.*

coupé du reste de la France par les Alliés. Par exemple, dans un bref texte du *Matin* du 19 juin, il est dit que la zone bien fortifiée de Cherbourg regorge suffisamment de soldats et d'équipements militaires et de vivres et par conséquent les soldats se sont préparés à l'éventualité d'un encerclement de cette région⁷⁹. Dans un compte-rendu d'une conférence de presse par l'armée diffusée dans *Le Matin* du lendemain, une seule phase concerne Cherbourg, mais elle est très éloquente quant à la confiance des nationaux-socialistes en la solidité de leur système défensif : « Il y a peu de possibilités de s'emparer de Cherbourg d'un coup de main, car cette forteresse est puissamment défendue⁸⁰ ». Le titre de l'article est d'ailleurs également révélateur de cette certitude en la victoire allemande « Cherbourg presque imprenable⁸¹ ».

Par la suite, tout au long de la fin du mois de juin, des billets mettent en relief la soi-disant défense courageuse, coriace et brave des combattants allemands à Cherbourg. Comme à Stalingrad, les fonctionnaires nationaux-socialistes emploient les mêmes vocables dans leur exposé des assauts alliés tel que le mot « acharné » et d'autres reliés à la combativité et la détermination. Les textes projettent l'image de combattants allemands qui continuent avec énergie de protéger leurs positions et démolissent des blindés en dépit d'un manque de matériel. Dans leur description des combats, le régime glorifie ses soldats qui réussissent à protéger leurs emplacements nonobstant la supériorité numérique alliée. Dans le dessein de cacher une relative faiblesse, l'Occupant est tenté de propager l'image selon laquelle son armée est encore redoutable et imposante afin d'inciter les Français à ne pas supporter davantage les mouvements de résistance. La représentation d'une *Wehrmacht* affaiblie pourrait encourager plus de locaux indécis à s'engager dans le combat contre les Allemands.

Le 26 juin 1944, dans les lignes du communiqué de la *Wehrmacht*, les troupes se trouvant dans la forteresse sont fortement encensées, car ces derniers auraient résisté vaillamment et occasionné des pertes substantielles : « Dans le secteur de la forteresse de Cherbourg, l'ennemi s'est heurté hier à nos groupes de résistance qui ont soutenu le choc avec une bravoure exemplaire et lui ont causé des pertes particulièrement lourdes⁸² ».

⁷⁹ Anonyme, « La défense de Cherbourg, serait assurée, si le Cotentin était coupé », *Le Matin*, 19 juin, 1944, 2.

⁸⁰ Anonyme, « Cherbourg presque imprenable », *Le Matin*, 20 juin, 1944, 2.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² Armée allemande, « Le tir de harcèlement sur Londres se poursuit de jour et de nuit avec une énorme puissance de jeu », *Le Matin*, 26 juin, 1944, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand » *L'Œuvre*, 26 juin, 1944, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *Le Petit Parisien*, 26 juin, 1944, 1.

Le 28 juin 1944, la presse met en valeur la défense allemande qui, selon le communiqué de l'armée, aurait causé des pertes majeures lors de combats urbains⁸³. Lors de ces combats violents, il est dit que les Américains auraient capturé la grande majorité de la cité, mais à un prix humain important sans toutefois apporter des estimations de pertes. En revanche, la haute hiérarchie militaire flatte la valeur guerrière de ses combattants qui opposent à l'ennemi encore une résistance à plusieurs endroits : « Dans quelques nids de résistance, nos troupes combattent toujours avec une vaillance exemplaire⁸⁴ ».

D'autres articles, tant allemands que ceux écrits par des Français collaborateurs, évoquent les actions entreprises par les défenseurs pour détruire le port de Cherbourg. Le but allemand est d'éliminer tout intérêt stratégique avant que les Alliés prennent ledit port. En diffusant ces informations, les censeurs nationaux-socialistes tentent de démontrer que l'armée met tout en œuvre pour entraver la progression alliée en France en détruisant les infrastructures portuaires à Cherbourg. Dans *Le Matin* du 30 juin, en première page, un billet de source allemande met au courant le lecteur français de la démolition programmée par des « spécialistes des constructions portuaires⁸⁵ » des infrastructures du port de Cherbourg dans le but d'empêcher les Alliés de décharger leurs navires après la conquête de la ville. En premier lieu, ils auraient détruit la digue d'un kilomètre du « Homet⁸⁶ », qui délimite la petite rade de la grande. Également, grâce à des mines, les Allemands auraient réduit à néant des quais qui auraient permis à des navires de se ravitailler en carburant. De plus, ces derniers auraient démoli le port commercial et la gare maritime. Selon le texte, l'entrée du port a été verrouillée par le « coulage d'un grand navire⁸⁷ » et tout amarrage est rendu impossible à cause de l'anéantissement de tous les quais. Pour ce qui est de la gare, des wagons remplis de charges explosives auraient ravagé le bâtiment.

Le jour suivant, le 1^{er} juillet 1944, dans *L'Œuvre*, René Bénédeti déprécie l'importance stratégique du port de la ville étant donné qu'il est « inutilisable pour longtemps⁸⁸ ». Selon lui, ces

⁸³ Armée allemande, « La région urbaine de Londres continue à être pilonnée par les " V-1 " », *Le Matin*, 28 juin, 1944, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *L'Œuvre*, 28 juin, 1944, 1 ; Armée allemande, « Communiqué allemand », *Le Petit Parisien*, 28 juin, 1944, 1.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ Anonyme, « Le port de Cherbourg est rendu inutilisable – la digue de Homet, la cale sèche, les écluses, sept grands docks et la gare maritime sont détruits », *Le Matin*, 30 juin, 1944, 1.

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ René Bénédeti, « Plus de 900 chars anglo-américains ont été détruits depuis le 6 juin sur le front de Normandie », *L'Œuvre*, 1^{er} juillet, 1944, 1.

installations ont été dépouillées de tout intérêt naval et militaire : « Pour qui connaît notre grand port militaire, on sait qu'il suffit de détruire partiellement la digue, la gare militaire et certains éléments de l'arsenal pour enlever toute valeur militaire et navale à Cherbourg⁸⁹ ». Pour lui, les raids aériens alliés ainsi que les sabotages planifiés par les Allemands sont responsables de ces dégâts.

Contrairement aux autres journaux, en première page, *L'Œuvre* distribue un long éditorial de Bénédeti. Qualifiée de deuil national par l'auteur, la perte de la cité est la « plus grande défaite française subie depuis la trahison africaine et le sabordage de la flotte de Toulon⁹⁰ » en novembre 1942. Il fait possiblement référence à certaines colonies françaises qui ont rallié la France libre. Il critique fortement contre les partisans gaullistes et met en doute leur esprit critique, car selon lui, ces derniers se réjouissent de l'occupation de Cherbourg et de la victoire alliée : « Exaltation joyeuse chez les gaullistes à qui leur étrange patriotisme déforme si singulièrement l'optique et l'entendement⁹¹ ».

Par la suite, le journaliste français véhicule une représentation complotiste d'une France victime des Anglo-Américains qui ont orchestré un plan pour mettre à bas la puissance française. La France est donc décrite en victime qui voit sa puissance et ses infrastructures portuaires et commerciales détruites par d'anciens alliés. Il les dépeint en criminels qui ont planifié la mort et l'anéantissement de l'agglomération⁹². De plus, il les taxe de vouloir affaiblir la France : « Anglais et Américains, au-delà des nécessités stratégiques, voient toujours, voient d'abord l'appauvrissement, la ruine, la paralysie, l'asservissement de la France de demain⁹³ ». Bénédeti va plus loin en prétendant que les Alliés veulent réduire à néant les infrastructures militaires, mais également les installations économiques et de commerce dont les ports du Havre et de Cherbourg : « [...] en s'attaquant d'abord au Havre : le port marchand avec le port militaire ; deux éléments de puissance et de richesse française. Car les préoccupations militaires ne dictent pas seulement la dévastation étendue à tous nos ports, à toutes nos côtes, à nos cités, à nos provinces⁹⁴ ».

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ René Bénédeti, « Nouveau deuil pour la France », *L'Œuvre*, 3 juillet, 1944, 1.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ *Ibid.*

À propos des Allemands, Bénédetti exalte la bravoure des soldats allemands qui se sont défendu « héroïquement⁹⁵ » face aux offensives des Américains beaucoup plus nombreux. Dans un contexte où les Alliés auraient perdu beaucoup de soldats et d'équipements militaires pour, selon ses dires, des cibles peu stratégiques, il prétend qu'une éventuelle offensive « large et puissante⁹⁶ » de la *Wehrmacht* changera la donne dans la bataille de Normandie. Finalement, à titre d'ouverture, il se demande si l'extrême dévouement de ces Allemands à Cherbourg et ailleurs en Normandie permettra la sauvegarde de la France et de l'Europe. Bénédetti souhaite la victoire de l'Allemagne puisqu'elle assurerait la défense de la France : « Peut-être l'histoire dira-t-elle un jour que le sacrifice de Cherbourg et de la Normandie, et l'holocauste de leurs premiers défenseurs auront sauvé la France et l'Europe⁹⁷ ».

Après le 3 juillet, le traitement des journaux est beaucoup plus clairsemé : la lutte qui s'est déroulée à Cherbourg ne fait plus les manchettes. Les quelques articles traitent des retombées des combats sur le port. Il n'est pas pertinent pour l'Occupant de diffuser une grande quantité d'informations sur une défaite allemande, mais les quelques textes dépeignent toutefois une *Wehrmacht* toujours solide. Pour les autorités occupantes, l'idée est de montrer que les Allemands font tout en leur pouvoir pour retarder la progression ennemie, mais surtout qu'ils sont encore capables de le faire, de nuire considérablement aux Anglo-Américains et qu'ils n'ont pas baissé les bras pour empêcher la réussite du débarquement. Les articles cités soulignent les tracas et les désagréments occasionnés par le Reich. Dans l'ensemble des billets accrédités sur les combats à Cherbourg, les Allemands cherchent à prouver que la conquête de la France occupée sera ardue, longue, et d'autant plus qu'ils feront tout leur possible pour enrayer celle-ci en détruisant les infrastructures de transport, par exemple.

Par exemple, dans *Le Petit Parisien* du 4 juillet 1944, dans son compte-rendu, un correspondant de guerre, rattaché à la marine allemande, un dénommé August Haase, récapitule les conséquences de la politique allemande de la terre brûlée. En diffusant l'article de Haase qui est probablement un faux journaliste qui travaille pour la censure, les Allemands veulent montrer que les nouvelles publiées sont crédibles et ne sont pas de la propagande nationale-socialiste. En raison des dommages au port, Haase mentionne que les Allemands ont systématiquement détruit

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.*

les installations portuaires afin de « rendre impossible, et pour longtemps, le débarquement du matériel lourd de guerre⁹⁸ ». Par conséquent, il soutient que les Anglo-Américains ont été forcés de « décharger ce matériel sur la côte même, dans des conditions très difficiles⁹⁹ ». Dans une brève dépêche en provenance de Londres diffusée dans *Le Matin* du 11 juillet, un journaliste du *Daily Telegraph* rapporte que les bateaux alliés ne peuvent « pénétrer dans le port de Cherbourg¹⁰⁰ ». Selon le correspondant, les Britanniques sont à pied d'œuvre pour réparer les infrastructures, mais selon le journal, ces derniers font face à des obstacles « presque insurmontables¹⁰¹ ».

Bref, même dans les derniers moments de l'Occupation allemande, les journaux persévèrent à émettre de la propagande nazie qui glorifient le Reich même à des moments où il ne fait que se défendre. Selon nous, la Collaboration entre les autorités occupantes et les quotidiens parisiens ne s'est pas effritée, car ces derniers complimentent toujours énormément la *Wehrmacht*. Leur ferveur et leur confiance en le Reich n'ont de toute évidence pas flanché. Ils continuent de survaloriser le brio et l'achèvement des combattants allemands à protéger les terres conquises lors des batailles précédentes. Dans les affrontements défensifs à Cassino et à Cherbourg, ils représentent l'Allemagne en une puissante muraille protectrice qui empêche l'invasion alliées des nations européens comme l'Italie et la France. Ils mettent l'accent sur le fait que la libération de l'Europe coutera un prix énorme en pertes alliées dû à la ténacité à toute épreuve des Allemands. En effet, à profusion, à l'instar des autres batailles analysées dans les chapitres précédents, les exposés officiels des mêlées en terres italiennes et françaises poursuivent leur apologie des aptitudes et des compétences du guerrier du Reich qui réussit à protéger les lignes de défense dans les montagnes. Également, les annonces étatiques divulguant leurs bilans des pertes alliées deviennent pratiquement des attestations de la bonne figure de la *Wehrmacht*. À Cassino, profitant du pilonnage du monastère, le Reich se représente comme le défenseur de la civilisation occidentale et de ses trésors bâtis qui sont menacés par les Alliés. Les autorités allemandes ont d'ailleurs affirmé que des unités ont recueilli, afin de les protéger, des objets de valeur avant l'attaque aérienne. Cette image du protecteur allemand du monde occidental n'est point nouvelle : les

⁹⁸ August Haase, « L'activité de la marine allemande pendant les premiers jours de l'invasion », *Le Petit Parisien*, 4 juillet, 1.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ Anonyme, « Pas un navire ne peut pénétrer à Cherbourg », *Le Matin*, 11 juillet, 1944, 1.

¹⁰¹ *Ibid.*

nationaux-socialistes ont aussi prétendu venir à la défense de l'Europe lors du début de l'opération *Barbarossa*.

Sur le front italien, dû à leurs multiples tentatives d'opérations offensives, à l'opposé, le soldat allié est qualifié comme un homme inapte et inférieur à l'Allemand, car il n'est pas capable de remporter la victoire en dépit des moyens humains et matériels considérables engagés dans la bataille. Aussi, après les victoires alliées, à l'imitation des échecs à Moscou et Stalingrad, l'administration allemande atténue la gravité de ces événements. À Cassino, les Allemands considèrent que la perte de la région n'est qu'une évacuation stratégique pour empêcher la mort de soldats et non un échec. Pour Cherbourg, ils atténuent l'importance de la prise de la cité et de son port qui serait totalement détruit et, par conséquent, inexploitable pour débarquer des vivres et des hommes venant de la Grande-Bretagne. À la lecture des articles de Bénédetti, il ne fait pas de doute que les journaux continuent toujours à croire à une victoire possible des Allemands. Pour les quotidiens, le Reich est tout à fait capable de repousser les Anglo-américains, et ce même après la défaite de Cherbourg, car les infrastructures du port ont été détruites.

Pour ce qui est de l'image de la France, les quotidiens, dont le journaliste Bénédetti, la dessinent comme la victime des Anglo-Américains. Effectivement, lors des raids contre la région de Paris, les journalistes français mettent l'accent sur la description très précise des endroits visés, des retombées et des séquelles majeures sur la vie quotidienne des gens. Par exemple, lors de rencontres avec des sinistrés, ils résument les épreuves que ces derniers ont traversées comme la perte de leur immeuble et d'un membre de leur famille proche. De plus, ils mettent aussi en exergue une certaine entraide nationale retrouvée où des Français faisant partie des équipes de secours aident des concitoyens qui sont à la recherche de rescapés. Finalement, à Cherbourg, le journaliste Bénédetti victimise la France, car les Anglo-Américains auraient, selon ses dires, anéanti les bâtiments portuaires de la ville normande qui est un instrument de la puissance française fort utile après la guerre.

CONCLUSION

La défaite française et l'occupation allemande qui s'en est suivie ont profondément chamboulé la presse française. Asservis aux censeurs du Reich, par exemple, les journaux se sont vus forcés de changer leurs pratiques et sont devenus par la force des choses un vecteur de la propagande nazie. En revanche, sans l'ombre d'un doute, dans le cadre de la collaboration médiatique, les journaux complices, surtout dans les chroniques politiques et internationales, ont accepté de participer à l'apologie de la puissance militaire du Troisième Reich. Tout au long des couvertures des batailles analysées, par opportunisme, pour des raisons monétaires ou pour l'idéologie nationaliste-socialiste, des journalistes, des intellectuels et d'anciens politiciens n'ont cessé de louer la bravoure et le courage du régime nazi dans sa guerre contre les démocraties libérales occidentales et l'Union soviétique. De plus, ceux-ci ont glorifié les succès allemands en insistant sur l'importance historique de ces faits d'armes. Pour ces Français, l'appui et la collaboration avec l'Allemagne dans sa croisade anticommuniste sont une manière de protéger les intérêts et d'accroître le rôle de la France dans cette Europe dominée par le Reich. Pour les propagandistes nazis, cette complicité avec la presse française traditionnelle est avantageuse : la distribution d'articles écrits par des Français maquille le contrôle des censeurs allemands et rend la propagande nazie plus légitime chez l'opinion publique en zone occupée, car ce sont des locaux qui expriment le discours officiel de l'Occupant.

Tout au long de l'Occupation, nous avons constaté une certaine continuité quant à ces images véhiculées dans les journaux. Ce phénomène peut s'expliquer par une volonté politique des autorités occupantes de saturer massivement les journaux avec ces mêmes représentations dans le but qu'à long terme les Français acceptent cette supériorité militaire allemande évoquée dans les nombreuses publications. Nous l'avons vue, par les censeurs nazis, la méthode de transmission des nouvelles militaires dirigée par les censeurs nazis, change assez peu au fil des années d'Occupation : les journaux diffusent quotidiennement les communiqués officiels de la *Wehrmacht* ainsi que d'autres articles de source allemande décrivant les opérations sur le front. Démontrant la sévérité de la censure allemande, nous avons aussi remarqué, à plusieurs reprises les quatre journaux publient le même article rédigé probablement par les autorités occupantes. Quant aux journalistes et chroniqueurs français, à l'exception des raids visant Paris et de la bataille de

Cherbourg, ceux-ci se bornent à évoquer les conséquences politiques des affrontements tant à l'Est qu'à l'Ouest.

Lors de nos recherches, nous avons identifié plusieurs constats de nature militaire et politique. Sur le premier plan, à travers toutes les publications tant des communiqués de l'État que des éditoriaux de chroniqueurs français, le Reich est montré en État vainqueur et conquérant. Sans ambiguïté, ces textes sur les bilans quotidiens de l'armée exaltent les exploits militaires décrits comme historiques et valorisent considérablement les combattants allemands. Dès la bataille d'Angleterre, sur un ton triomphaliste, la couverture de ces affrontements aériens insiste surtout sur les destructions jugées comme énormes causées par la *Luftwaffe* contre les villes britanniques. De plus, d'autres articles mettent en lumière les conséquences économiques, industrielles et commerciales de ces raids dans la région de Londres.

Au moment du déclenchement de la guerre à l'Est contre l'URSS, pour la presse, les responsables de cette guerre sont incontestablement les Soviétiques qui, d'une part, auraient rassemblé des centaines de milliers de soldats aux frontières allemandes afin d'envahir le Reich. D'autre part, ces derniers auraient exigé de nouvelles conditions inacceptables à l'Allemagne pour éviter la guerre. De plus, dans les chroniques, dont celles de Déat, Coltzesco, Le Fur et Vitoux, les politiciens soviétiques sont qualifiés de barbares, car ils auraient planifié d'exterminer des millions de citoyens qui étaient considérés comme des ennemis de l'État soviétique. Selon les chroniqueurs français, les Européens, dont les Français, subiront le même sort si l'URSS n'est pas anéantie. Pour les journaux, la guerre à l'Est est une croisade menée par l'Allemagne et ses alliés européens qui permettra d'éliminer la menace soviétique, et ce, faisant de préserver la civilisation occidentale.

Par la suite, quelques semaines après le début de l'opération Barbarossa, à l'été 1941, nous avons constaté que les journaux propagent énormément de billets qui relatent des informations sur les combats à Smolensk et à Kiev. Quant aux soldats allemands, ils sont décrits en vainqueurs qui ne cessent de conquérir le territoire soviétique et qui causent des pertes énormes à l'ennemi. Dans cette démonstration de la toute-puissance du Reich, presque à tous les jours, les comptes-rendus de la *Wehrmacht* rendent publiques les pertes humaines et matérielles et mettent en lumière la précarité dans laquelle les forces soviétiques se trouvent. À la suite de ces deux victoires jugées d'historiques par les journaux, les différents billets considèrent que la guerre prendra fin rapidement étant donné la soi-disant situation catastrophique du régime soviétique.

Plus tard, lors des batailles de Moscou et de Stalingrad, à travers les quatre quotidiens, les communiqués et autres articles glorifient la percée offensive du Reich : ils insistent notamment sur les gigantesques pertes des Soviétiques qui ne sont pas en mesure d'enrayer cette attaque. Toutefois, à Moscou, les journaux mettent l'accent sur le soi-disant chaos et la peur qui règnent dans les rues de la capitale moscovite. Ces derniers représentent l'URSS en régime impopulaire qui massacre aveuglément les Soviétiques qui manifestent contre la politique soviétique. La diffusion de ces informations sert la propagande nazie selon laquelle l'État communiste serait sous le bord de l'effondrement. Cependant, dans le contexte des contre-offensives soviétiques, à partir du 15 décembre 1941, les journaux arrêtent soudainement de diffuser des nouvelles sur les affrontements. Ce phénomène peut s'expliquer par le fait que les autorités veulent conserver la réputation de leur *Wehrmacht* dite puissante, dominatrice et conquérante.

À Stalingrad, au début de la bataille où les forces allemandes semblent inarrêtables, rien de très surprenant, la presse ne cesse d'encenser les faits d'armes des hommes du Reich qui sont sur le point de conquérir la cité selon leurs textes. Encore une fois, afin de crédibiliser ce discours officiel, une avalanche d'articles décrivent les endroits tels des forts et des infrastructures industrielles qui ont été pris par le Reich. Le lecteur apprend que les Allemands sont sur le point de capturer les quelques arpents qui sont encore contrôlés par les Soviétiques. De novembre 1942 jusqu'à la fin de la bataille en février 1943, à un moment où le Reich est sur la défensive, les journaux louent encore la pugnacité et les aptitudes des combattants allemands, mais cette fois pour défendre le territoire pris à l'ennemi. À propos des Soviétiques, ils sont qualifiés d'incompétents qui n'arriveront jamais à faire plier la défensive hardie du Reich. Dans les derniers jours de la bataille, où il semble clair que les troupes de la 6^e armée allemande flancheront contre les assaillants ennemis, des auteurs français, Marcel Déat et Claude Jeantet héroïsent les derniers combattants qui ont résisté dans des conditions atroces sans eau, nourriture et munitions. Nous l'avons vu, les chroniqueurs français minimisent cette défaite en caractérisant cette bataille d'épopée sublime digne des batailles mythiques des Spartiates durant l'Antiquité.

En Italie, à Cassino, durant de longs mois, encore une fois, ils mettent en relief l'obstination et l'acharnement des troupes allemandes bien campées dans des positions défensives avantageuses qui ont réussi à stopper les multiples tentatives des Alliés. Dans leur couverture, les journaux représentent le Reich comme le défenseur de la civilisation européenne, qui grâce au courage de

ses soldats, empêche les offensives des Anglo-américains. Dans cette instrumentalisation des combats à Cassino, les journaux tendent à démontrer que l'Europe est très bien protégée contre toute tentative de libération ennemie. Lors de la destruction de l'abbaye de Cassino à la suite d'un raid allié, la presse s'attaque aux Alliés qu'elle qualifie de barbares qui ont détruit un bâtiment millénaire de l'histoire européenne et chrétienne. Encore une fois, le Reich est représenté comme le défenseur de la civilisation occidentale qui fera tout pour préserver ce patrimoine menacé par les invasions anglo-américains et soviétiques.

En avril 1944, après les raids alliés contre la banlieue parisienne que nous avons analysés, les journaux représentent les Anglo-américains en sauvages primitifs qui auraient visé des civils sans défense. Dans les chroniques, les auteurs français, dont Charles Pardanaud, victimisent ces civils qui ont été tués ou blessés : ils mettent l'accent sur la détresse subie par des urbains en décrivant, par exemple, les résidences détruites et des histoires personnelles de résidants qui ont perdu soit leur maison ou des membres de leur famille. Pour les autorités occupantes, ces bombardements constituent une occasion pour mettre en marche une campagne de propagande anti-alliée pour dénigrer fortement le camp ennemi. Pour Edmond Pilon, les raids anglo-américains s'inscrivent dans une continuité historique où les Britanniques ont toujours mené des actes de violence à l'égard des populations françaises, peu importe les époques et les moyens employés.

Finalement, en juin 1944, la presse louange le courage et l'ardeur des soldats allemands qui ont pendant plusieurs jours bloqué l'avancée des Anglo-américains dans la région de Cherbourg. L'idée est de montrer que l'armée allemande est toujours solide et qu'elle ne donnera pas facilement du terrain à l'ennemi. Pendant la couverture de ces combats, comme pour les défaites allemandes précédentes, le journaliste Bénédicti minimise fortement l'importance stratégique de cette victoire alliée, car dans les faits les installations portuaires de Cherbourg ont été détruites par les Allemands avant de quitter la zone pour empêcher les Alliés de débarquer des hommes et du matériel en grande quantité. Autrement dit, la presse veut montrer que les affrontements à Cherbourg ne sont pas vraiment une défaite, car les Allemands ont été en mesure de raser le port.

Limites du mémoire et possibles pistes de recherche

Lors de la planification de ce présent mémoire, nous avons dû prendre des décisions quant aux choix des journaux. En effet, pour des raisons d'espace et de temps limité, nous avons restreint le nombre de quotidiens à quatre. En choisissant donc ces journaux œuvrant dans la capitale française, nous avons convenu de brosser un tableau de la nature de cette presse parisienne. En revanche, à des fins de comparaison, nous aurions pu inclure à cette liste un ou peut-être deux des journaux régionaux en France occupée, parmi plusieurs exemples, *La Dépêche de Brest et de l'Ouest* en Bretagne, *Le Petit Champenois* à Chaumont en Haute-Marne ou encore *Le Phare de la Loire* à Nantes. Ce faisant, cela nous aurait permis de voir, par exemple, si le contrôle allemand sur la diffusion des nouvelles est aussi restrictif dans les régions françaises. Plus précisément, cela nous aurait permis de constater si les quotidiens régionaux avaient autant d'articles de journaux allemands ou rédigés par les agences de presse du Reich. De plus, avec cette méthode, nous aurions pu savoir si, à l'instar des chroniqueurs parisiens d'extrême droite, comment des journalistes traitaient le rôle de la France dans la *Nouvelle Europe* dirigée par le Reich nazi. En plus de constater si les journaux régionaux choisis diffusaient autant d'articles sur une bataille donnée que ceux établis à Paris, nous aurions pu comparer les provenances de ces textes. Il est probable que les quotidiens vichystes rendaient publics moins de billets venant de la *Deutsches Nachrichtenbüro*, l'agence de presse du Reich, que la presse parisienne.

Dans notre recherche, nous avons décidé de nous focaliser sur la couverture de plusieurs batailles militaires et, par conséquent, d'autres pistes de sujets n'ont pas été explorées. Pensons seulement au traitement des populations juives par la politique d'occupation allemande, un sujet pertinent à approfondir. Analyser les chroniques politiques de journalistes, de politiciens ou d'intellectuels commentant le sort réservé aux Juifs serait pour le moins intéressant. Nous avons constaté que ces auteurs propageaient les mêmes représentations du soi-disant barbare soviétique et donc il est certainement possible que ces derniers appuient les politiques antijuives tant en France occupée qu'en zone dite libre. Seules de nouvelles études pourront étayer les preuves de cette affirmation.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

France, Paris, *Le Matin*, 1940 – 1944.

France, Paris, *L'Œuvre*, 1940 – 1944.

France, Paris, *Paris-soir*, 1940 – 1944.

France, Paris, *Le Petit Parisien*, 1940 – 1944.

Ouvrages généraux

Alary, Éric. *Nouvelle histoire de l'Occupation*. Paris : Perrin, 2019.

D'Almeida, Fabrice et Christian Delporte. *Histoire des médias en France, de la Grande Guerre à nos jours*. Paris : Flammarion, 2010.

Albert, Pierre. *La Presse française*. Paris : La documentation française, 2008.

Bellanger, Claude et al. *Histoire générale de la presse française, tome IV : de 1950 à 1958*. Paris : Presses universitaires de France, 1975.

Broche, François et Jean-François Muracciole. *Histoire de la Collaboration, 1940-1945*. Paris : Éditions Tallandier, 2017.

Charle, Christophe. *Le siècle de la presse, 1830-1939*. Paris : Éditions du Seuil, 2004.

Delporte, Christian, Claire Blandin et François Robinet. *Histoire de la presse en France : XX^e-XXI^e siècles*. Paris : Armand Colin, 2016.

Feyel, Gilles. *La Presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle*. Paris : Ellipses, 2007.

Keegan, John. *La Deuxième Guerre mondiale*. Paris : Perrin, 2009.

Masson, Philippe, dir. *La Seconde guerre mondiale : campagnes et batailles*. Paris : Larousse, 1992.

Martin, Laurent. *La presse écrite en France au XXe siècle*. Paris : Librairie générale française, DL 2005.

Jackson, Julian. *La France sous l'Occupation : 1940-1944*. Paris : Flammarion, 2004.

Études

Alary, Éric, Bénédicte Vergez-Chaignon et Gilles Gauvin. *Les Français au quotidien, 1939-1949*. Paris : Perrin, 2006.

Albert, Pierre. « Remarques sur la stagnation des tirages de la presse française de l'entre-deux-guerres ». *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine* 18, 4 (1971) : 539-550.

Bacelon, Jacques. *Dans les dossiers de la Gestapo*. Paris : Jacques Grancher, 1988.

Baechler, Christian. *Guerre et exterminations à l'Est Hitler et la conquête de l'espace vital : 1933-1945*. Paris : Tallandier, 2013.

Bédarida, François. *La bataille d'Angleterre*. Évry : Diffusion Presses universitaires de France, 1985.

Bernard, Nicolas. *La guerre germano-soviétique : 1941-1945*. Paris : Éditions Tallandier, 2013.

Betz, Albrecht et Jean-Louis Le Gludic. « Otto Abetz, inspirateur et catalyseur de la collaboration culturelle » dans *Les intellectuels et l'Occupation, 1940-1944 : Collaborer, partir, résister*, Betz, Albrecht, Stefan Martens et Gaël Cheptou., dir., 64-89. Paris : Autrement, 2004.

Broszat, Martin. *German National Socialism, 1919–1945*. Santa Barbara : Clio Press, 1966.

Buffetaut, Yves. *Moscou : 1941*. Louviers : Ysec, 2015.

Chapoutot, Johann. *Libres d'obéir : le management, du nazisme à aujourd'hui*. Paris : Gallimard, 2020.

Defrasne, Jean. *L'occupation allemande en France*. Paris : Presses universitaires de France, 1985.

Delporte, Christian. *Les Journalistes en France, 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*. Paris : Éditions du Seuil, 1999.

Desprairies, Cécile. *Paris dans la Collaboration*. Paris : Éditions du Seuil, 2009.

- Diamond, Hanna. *Women and the Second World War in France, 1939-1948 : choices and constraints*. London : Longman, 1999.
- Durant, Yves. *La Captivité. Histoire des prisonniers de guerre français 1939-1945*. Paris : FNCPG-CATM, 1980.
- Dunan, Élisabeth. « La Propaganda Abteilung de France : taches et organisation ». *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale* 1, 4 (1951) : 19-32.
- Foucrier, Jean-Charles. *La stratégie de la destruction : bombardements alliés en France, 1944*. Paris : Vendémiaire, 2016.
- Garyon, François. « Nazi Film Propaganda in Occupied France » dans *Nazi propaganda : the power and the limitations*, Welch, David., dir., 161-179. Londres : Routledge, Taylor and Francis, 2015.
- Grandazzi, Maurice. « Livres reçus ». *Annales de Géographie* 52, 291 (1943) : 228-231.
- Guillain de Bénouville, Pierre. *Le sacrifice du matin*. Paris : Robert Laffont, 1946.
- Harper, Glyn et John Tonkin-Covell. *The battles of Monte Cassino: the campaign and its controversies*. Sydney : Allen & Unwin, 2013.
- Hazera, Jean-Claude et Renaud de Rochebrune. *Les patrons sous l'Occupation*. Paris : Odile Jacob, 1995.
- Herf, Jeffrey. *L'ennemi juif : la propagande nazie, 1939-1945*. Paris : Calmann-Lévy, 2011.
- Humbert, Agnès. *Notre guerre. Souvenirs de Résistance*. Paris : Émile-Paul Frères, 1946.
- Kallis, Aristotle. *Nazi Propaganda and the Second World War*. Basingstoke, New York : Palgrave Macmillan, 2005.
- Kershaw, Ian. « How effective was nazi propaganda ? » dans *Nazi propaganda : the power and the limitations*, Welch, David., dir., 180-205. Londres : Routledge, Taylor and Francis, 2015.
- Knapp, Andrew. « Chapitre XIX. Des bombardements en Europe, 1939-1945 » *La Bataille*, Baechler, Jean., dir., 265-293. Paris: Hermann, 2018.

- Lambauer, Barbara. « Francophile contre vents et marées ? Otto Abetz et les Français, 1930 – 1958 ». *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* 18 (2007) : 153-160.
- Lambauer, Barbara. « Otto Abetz, entre Berlin et Vichy ». *Relations internationales* 1, 107 (2001) : 385-400.
- Lambauer, Barbara. *Otto Abetz et les Français : ou l'envers de la Collaboration*. Paris : Fayard, 2001.
- Lévy, Claude. « L'organisation de la propagande ». *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale* 16, 64 (1966) : 7-28.
- Lopez, Jean et Lasha Otkhmezuri. *Barbarossa : 1941, la guerre absolue*. Paris : Livre de Poche, 2021.
- Liedtke, Gregory. *Enduring the whirlwind : the German Army and the Russo-German War, 1941-1943*. Solihull : Helion & Company Limited, 2016.
- de Linares, François. *Campagne d'Italie 1943 - 1944 - Cassino-Rome-Sienne, l'affrontement des cinq armées*. Panazol : Lavauzelle, 2009.
- Luneau, Aurélie, Stefan Martens et Jeanne Guérout. *Comme un Allemand en France : lettres inédites sous l'Occupation : 1940-1944*. Paris : L'Iconoclaste, 2016.
- Meyer, Ahlrich. *L'occupation allemande en France : 1940-1944*. Toulouse : Privat, 2002.
- Mitchell, Allan. *Nazi Paris: The History of an Occupation, 1940-1944*. New York: Berghahn Books, 2010.
- Ory, Pascal. *Les collaborateurs : 1940-1945*. Paris : Éditions du Seuil, 1976.
- Paxton, Robert. *La France de vichy, 1940-1944*. Paris : Éditions du Seuil, 1973.
- Peschanski, Denis et Jean-Louis Robert. *Les ouvriers en France dans la seconde guerre mondiale*. Paris : IHTP, 1992.
- Quellien, Jean. *La bataille de Normandie, 6 juin-25 août 1944*. Paris : Tallandier, 2014.
- Texcier, Jean. *Écrit dans la nuit*. Paris : La Nouvelle Édition, 1945.

Saur, Sébastien. *Signal et l'Union soviétique. Édition française de Signal, 1940-1944*. Parçay-sur-Vienne : Anovi, 2003.

Stahel, David. *Operation Barbarossa and Germany's Defeat in the East*. Cambridge; New York: Cambridge University Press, 2009.

Welch, David, dir. *Nazi propaganda the power and the limitations*. Londres : Routledge, Taylor and Francis, 2015.

Wieviorka, Olivier. *Histoire du débarquement en Normandie. Des origines à la libération de Paris 1941-1944*. Paris : Seuil, 2007.

Wingate Pike, David. « La transition de la presse parisienne entre juin et novembre 1940 : dissolution, fuite, exil, retour ». *Guerres mondiales et conflits contemporains* 268, 4 (2017) : 117-134.

Zeman, Z.A.B. *Nazi Propaganda*. Oxford : University Press, 1973.

Mémoires et Thèses de doctorat

Lapille, Jean-Félix. « Une parousie européenne : La Gerbe (1940-1944) » Mémoire de M.A., Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2016.

Willaume, Marie. « La Semaine, Taure la vie et Actu : la presse populaire illustrée collaborationniste (1940-1944) » Mémoire de M.A., Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2003.

Sites web

Bibliothèque nationale de France. « Lucien Mignoton », 21 juillet, 2023.
https://data.bnf.fr/17001771/lucien_mignoton/.

Bibliothèque nationale de France. « Edmond Pilon », 29 juillet, 2023.
https://data.bnf.fr/fr/11919826/edmond_pilon/.

Bibliothèque nationale de France. « Pierre Vitoux », 21 juillet, 2023.
https://data.bnf.fr/16191186/pierre_vitoux/.

Encyclopædia Universalis. « Le Petit Parisien », 22 mai, 2023. <https://www.universalis.fr/encyclopedie/le-petit-parisien/>.

Gallica. « L'Œuvre », 22 mai, 2023. <https://gallica.bnf.fr/conseils/content/loeuvre>.

Institut Supérieur de Formation au Journalisme. « Quels sont les différents types d'articles de presse ? », 15 mai, 2024. <https://www.isfj.fr/actualites/2021-articles-presse/>.

RetroNews. « Le Matin », 20 mai, 2023. <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/matin>.

RetroNews. « Paris-Soir », 21 mai, 2023. <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/paris-soir>.

RetroNews. « L'Œuvre », 22 mai, 2023. <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/oeuvre>.

RetroNews. « Le Petit Parisien », 22 mai, 2023. <https://www.retronews.fr/titre-de-presse/petit-parisien>.

Sénat français. « BOSC Jean », 30 juillet, 2023. https://www.senat.fr/senateur-3eme-republique/bosc_jean0822r3.html.